JEAN DEFRASNE

RÉCITS
TIRÉS DE
L'HISTOIRE DE ROME



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
ÉPISODES ET RÉCITS BIBLIQUES, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RÉCITS TIRÉS DE L'ÉNÉIDE, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE ROME, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RÉCITS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RÉCITS DU TEMPS D'ALEXANDRE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE GREC, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES MYTHOLOGIQUES, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE LA NAISSANCE DE ROME, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

HISTOIRE

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
ÉPISODES ET RÉCITS DE LA RENAISSANCE, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LÉGENDES DU GRAND SIÈCLE, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RÉCITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noël.
ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE, par D. Sorokine, ill. de P. Noël.

PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES D'AUVERGNE, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BRETAGNE, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE CORSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE FRANCHE-COMTÉ, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LANGUEDOC, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS, par J.-H. Bauchy, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE LORRAINE, par L. Pitz, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LÉGENDES DE NORMANDIE, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE PICARDIE, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

(suite page 254)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE
DE ROME

par

JEAN DEFRASNE

ILLUSTRATIONS DE VAYSSIÈRES

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE (VIe)

281-112

FILIIS MEIS...

281-112

AVANT-PROPOS

On ne trouvera pas dans ce livre la fraîche émotion et le doux charme des légendes, ni la verve joyeuse ou la saine gaîté des contes. Ici la parole est à l'histoire, qui est le récit véridique des efforts, des luttes et des souffrances des hommes. En elle, il y a bien peu de place pour un sourire, il n'y en a aucune pour le rêve.

L'histoire de Rome, en outre, est de toutes la plus tendue et la plus pathétique. Elle se déroule tout entière comme une vaste fresque épique, relatant la vie d'un peuple qui avait au plus haut point, avec une gravité et une violence naturelles, le sens de la grandeur. Pas de répit donc, dans cet effort continu pour conquérir, exploiter, gouverner; pas de détente pour une cité dont le destin était, selon Virgile, « d'édicter les lois de la paix entre les nations, d'épargner les vaincus, de dompter les superbes ».

Pourtant, il y a dans cette tension même un aspect émouvant. Merveilleuse ascension d'une humble bourgade latine devenue la maîtresse du monde, effort acharné d'un peuple de paysans tenaces, âpres au gain, durs au labeur et à la peine, batailleurs et ambitieux. Puis, c'est l'organisation des terres conquises : les villes, les temples, les routes, des steppes brûlantes d'Afrique aux clairières humides du Danube et du Rhin, l'établissement de cette

paix romaine, qui n'est pas le silence des vaincus, mais la bourdonnante activité de peuples confiants, unis autour de Rome, devenue le forum et le flambeau du monde. Enfin, c'est le déclin : les Barbares grondent aux frontières, pénètrent en masse dans un empire mal défendu, ruiné, inquiet, vieilli, jusqu'au jour où un roi Goth, au cœur de la ville en flammes, fait boire ses chevaux dans le Tibre.

Ce prodigieux destin, les Romains l'ont forgé eux-mêmes. Leurs qualités étaient grandes : énergie indomptable, courage à toute épreuve, respect de la tradition, dévouement passionné à l'État. Toujours une dureté de fer.

Mais ces vertus masquaient mal un fond de cupidité et de violence qui demeurait là comme une eau dormante sous les algues. Les maîtres du monde, oubliant au fil des siècles la rude simplicité de leurs ancêtres, séduits par les vices raffinés de l'Orient, grisés par le butin de victoires faciles, ne formèrent plus qu'une foule oisive, immorale et lâche, une tourbe méprisable réclamant aux puissants du jour « du pain et des jeux », prête à toutes les hontes comme à tous les abandons.

Mais l'œuvre demeurait. Et aussi les leçons de Rome. Encore au Ve siècle, à l'heure où tout était près de crouler, un écrivain gaulois criait son admiration : « Tu as fait du monde une seule ville, ô Rome, et jamais les astres aux révolutions éternelles n'ont vu d'empire plus magnifique. »

Il est des peuples plus artistes, il en est de plus ingénieux et de plus créateurs, il n'en est pas de plus solides. Il excelle dans les choses positives : le droit qui règle les rapports civils ou sociaux, l'armée, qui exige, avec la fermeté d'âme, l'ordre, la méthode, une force massive et souple, l'architecture qui transmet si bien à la postérité

les souvenirs de la grandeur, l'organisation politique, qui impose à chacun la soumission totale à l'État, car selon l'Empereur Marc-Aurèle, « ce qui n'est point utile à l'essaim n'est point utile à l'abeille ».

Les vertus et les vices ont chez ce peuple quelque chose d'effrayant. Où trouver un pareil mélange d'héroïsme et de dépravation, de force d'âme et de brutalité, de gravité et de passion? C'est ainsi que cette histoire attire, intrigue, émeut. Nos pères l'avaient bien senti. Ils connaissaient à fond les épisodes célèbres rapportés par Tite-Live, Tacite ou Plutarque, ils y puisaient à plaisir les exemples et les modèles. Rome évoquait pour eux, non un pays perdu dans les brumes du passé, mais une patrie spirituelle, terre de culture et de gloire.

Je ne pense pas que les enfants soient moins sensibles que les adultes au sentiment de la grandeur. Je crois, au contraire, avec A. France, qu'ils ressentent profondément le sublime et « qu'il passe de bien magnifiques images dans la tête des petits polissons ». Ce sont quelques-unes de ces images que ce livre voudrait suggérer au jeune lecteur. L'histoire est sérieuse certes, âpre et brutale, mais elle a son intérêt et son charme.

Allons donc, à notre tour, à travers le Forum baigné de lumière et de bruit, près de la Curie où le Sénat délibère, à la Tribune des Rostres où parle Cicéron, devant le temple de César où des colombes picorent sur les dalles, au pied du Capitole où dans un ciel sans nuage brille la statue de Jupiter. Tâchons de ressentir, comme le voyageur qui foule aujourd'hui là-bas la poussière des siècles dans le parfum des lauriers, une pointe de mélancolie et un frisson d'émotion.

Au temps des Étrusques



LES Étrusques avaient établi leur camp sur la colline du Janicule et disposé leurs tentes dans un étroit rectangle bordé d'une solide palissade. A leurs pieds ils pouvaient voir le Tibre aux eaux jaunes glisser avec lenteur sous le pont Sublicius et, de l'autre côté du fleuve, les pentes du Palatin couvertes en partie de chênes, de pins, piquetées de buissons odorants de lauriers ou de myrtes auprès des sources d'eau claire. Tout en haut ils apercevaient les murailles de Rome, dorées par le soleil levant. C'était là la cité rebelle qu'ils se proposaient de mettre à la raison.

On était en 509 avant Jésus-Christ et il y avait déjà plus de deux cents ans que Romulus avait tracé à la charrue le sillon délimitant l'enceinte sacrée de la ville (1). Très vite, malgré des bas-fonds marécageux et une campagne voisine peu fertile, Rome avait attiré les

---

(1) Voir les « Contes et Légendes de la naissance de Rome ».

paysans latins, les rudes pasteurs sabins, descendus des montagnes toutes proches, les esclaves fugitifs et les marchands aventureux. Ses rois avaient pris Albe après le fameux combat des Horaces, guerroyé contre les Latins de Tusculum et fondé aux bouches du Tibre le port d'Ostie, par où arrivaient le blé et l'huile des cités grecques de l'Italie du Sud, les armes, les bijoux et les vases de la puissante Étrurie.

Puissante, en effet, l'Étrurie dominait alors l'Italie de Bologne à Capoue et Rome avait été gouvernée au cours du VI[e] siècle par des tyrans étrusques, qui avaient succédé aux rois latins et sabins. Les Romains, par un coup d'audace, venaient de chasser leur maître, Tarquin, surnommé le Superbe à cause de son orgueil arrogant.

Mais Tarquin avait juré de reprendre la ville et, s'il n'avait pu intéresser à sa cause tous les chefs étrusques, il avait obtenu l'appui de Porsenna, roi de Clusium, dont les étendards étaient maintenant plantés sur le Janicule. Rome allait devoir combattre pour défendre sa liberté si récemment conquise et encore bien précaire.

Dans le camp étrusque, les troupes avaient été rassemblées au son des buccins devant le tertre de gazon où se dressait la tente royale. Porsenna, vêtu d'une tunique blanche plissée, enveloppé d'un grand manteau de pourpre et d'or, chaussé de hautes bottines de cuir, tenait à la main le long sceptre d'ivoire, insigne de sa dignité. D'un ton grave il harangua ses soldats pour les préparer à la lutte.

– Soldats d'Étrurie, dit-il, je compte sur vous pour châtier sévèrement ces misérables Romains qui ont eu l'impudence de chasser leur roi Tarquin, un homme de notre race. Souvenez-vous en combattant que nos

ancêtres, venus de la lointaine Asie, ont conquis ce pays par leur bravoure et fondé ces opulentes cités qui se nomment Pérouse, Volsinies, Tarquinies, Caeré, Veies et notre grande Clusium. Peu nombreux certes, mais valeureux, nous avons écrasé tous nos ennemis de la Gaule à la Corse. Avec nos amis de Carthage nous avons malmené les Grecs. Avant ce soir Rome retombera sous le joug!

Des clameurs enthousiastes saluèrent ces paroles. Quand elles se furent apaisées, Porsenna reprit d'une voix rude :

– Qu'étaient-ils donc, avant notre arrivée dans le Latium, ces fiers Romains? De pauvres paysans dans un petit village. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes, ils habitaient des huttes de branchages et couchaient sur des lits de feuilles; ils mangeaient un peu de bouillie, quelques oignons ou quelques fèves dans de simples écuelles de bois.

« C'est nous qui avons agrandi, fortifié et embelli cette ville de Rome. C'est nous qui avons assaini la campagne marécageuse, fondé les ateliers, construit les routes et les ponts, développé le commerce en Méditerranée. Enfin, c'est encore nous qui avons appris à ce peuple arriéré la manière d'honorer les dieux, de leur élever des temples, comme celui de Jupiter que vous apercevez là-bas en haut du Capitole, de deviner leur volonté en observant le vol des oiseaux, en interprétant les présages ou en examinant les entrailles des animaux sacrifiés.

« Rome aujourd'hui oublie tous nos bienfaits. Elle se croit assez forte pour nous braver. Mais vous saurez lui montrer avant peu qu'on ne défie pas impunément les maîtres de l'Italie! »

Les soldats manifestèrent bruyamment leur approbation. On sentait chez beaucoup d'entre eux un grand désir de combattre. Il y aurait au soir, dans la ville prise, une ample moisson de butin.

*

Les Étrusques en ordre de bataille descendaient vers le Tibre.

En avant venaient les lourds chars de guerre dont les flancs étaient hérissés de faux coupantes et dont les roues cerclées de fer martelaient le sol. Puis s'avançaient les troupes légères, les archers au corps souple, gesticulant et poussant des cris, avec un carquois pointu qui leur battait les reins. Enfin, en troisième ligne, l'essaim serré des fantassins, aux visages noircis par le hâle, aux bras musclés jaillissant des armures brillantes. Les uns portaient une longue lance, d'autres une large épée qu'ils maniaient à deux mains. Les lances semblaient de hauts brins d'herbe dominant les touffes de bronze des casques.

Porsenna parcourait les rangs avec quelques cavaliers galopant sur des chevaux sans selle. Les soldats l'acclamaient et il donnait sèchement ses ordres avec un geste du bras qui écartait son manteau rouge et faisait tinter ses bracelets d'or.

Soudain, se tournant vers son lieutenant Tinach :

– Regarde, dit-il, les Romains nous attendent de ce côté-ci du fleuve, nous allons les tailler en pièces. Plus d'un sera ce soir aux enfers, auprès du terrible Charon, de Mantus qui le brûlera avec sa torche et de Tuculcha, le dieu vengeur, qui le déchirera avec son bec

d'aigle et ses serres crochues. Que les démons nous aident à en finir vite; je veux souper au Capitole!

Quand les Étrusques furent arrivés à une centaine de pas de la plaine étroite où se tenaient les Romains, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Les deux armées s'observèrent en silence. On entendait à peine le léger cliquetis des armes. Un brouillard pâle courait sur le Tibre.

Puis les chars de guerre s'élancèrent, culbutant tout sur leur passage. Les Romains, un moment désemparés par la violence de l'assaut, eurent leurs lignes rompues. Mais le consul Lucrétius ordonna aux soldats de faire pleuvoir une grêle de javelots sur les chars. Les conducteurs s'écroulèrent en lâchant les rênes, les chevaux affolés coururent en tout sens, certains s'effondrèrent le poitrail en sang.

Mais pendant ce temps les archers étrusques avaient envoyé sur les troupes romaines une grêle de flèches qui fendaient l'air avec un sifflement aigu, éclataient en fracas sur les casques de bronze, trouaient les boucliers de cuir, pénétraient profondément dans les chairs où elles faisaient perler le sang.

Les rangs romains s'étaient déjà éclaircis et les survivants trébuchaient sur les cadavres. Alors les fantassins étrusques, bardés de fer comme les hoplites grecs, s'ébranlèrent en poussant de grands cris. Porsenna et ses cavaliers voltigeaient auprès d'eux comme de grands aigles rouges.

Ces fantassins d'élite, le visage à demi caché par la visière des casques, tenant d'une main le large bouclier qui descendait jusqu'aux genoux et de l'autre la lance, l'épieu ou le glaive, entonnèrent d'une seule voix un

chant terrible où revenait le refrain : « Gloire au pays de l'Étrurie où croissent les héros et les fleurs! »

Dès le premier assaut la ligne romaine, trop mince, commença par osciller, puis plia comme un roseau. Au centre le consul Lucrétius tomba, percé de coups. Les Étrusques, sentant la victoire à leur portée, avancèrent en masse compacte dans un tourbillon de poussière. Les lances se heurtaient avec fracas, les pointes des glaives s'agitaient dans la mêlée, le soleil plus haut maintenant faisait briller les boucliers comme une mer aux reflets d'argent.

Peu à peu, une terreur infinie glaça les Romains. La mort du consul transforma le désordre en panique. Pâles, effarés, ils s'enfuirent en courant, passèrent à la hâte le pont Sublicius pour regagner la citadelle. Les Étrusques accueillirent cette fuite par de formidables huées et se dirigèrent vers le pont.

★

C'est alors qu'un jeune Romain, nommé Horatius, chercha à arrêter la débandade. Il fit honte à ses concitoyens de leur lâcheté et certains, désireux de racheter un moment de faiblesse, lui proposèrent de repasser le Tibre avec lui et de reprendre le combat :

— Non, dit alors Horatius, je défendrai l'accès du pont avec Lartius et Herminius. Grâce à l'étroitesse du passage et en nous adossant au parapet nous tâcherons de tenir. Pendant ce temps-là, prenez vos haches et brisez les poutres du pont. Il faut à tout prix qu'ils n'entrent pas dans la ville.

On lui fit bien remarquer la témérité de son dessein

et le peu de chances qu'il avait de s'en tirer vivant. Mais Horatius exigea qu'on le laissât faire, et cela d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Horatius et ses deux amis engagèrent aussitôt le combat avec les premiers Étrusques qui arrivaient au pont. Le vent qui soufflait maintenant très fort chassait des tourbillons de poussière. Les trois Romains tenaient bon malgré l'assaut furieux de leurs ennemis.

Derrière eux, on démolissait le pont de bois et de lourds madriers tombaient dans le Tibre en soulevant des gerbes d'écume. D'un côté, c'était le cliquetis métallique des armes et de l'autre le bruit sourd des cognées.

Quand il ne resta plus au-dessus des eaux qu'un étroit et périlleux passage, Horatius ordonna à Lartius et à Herminius de se retirer dans la ville. Ceux-ci obéirent à contre-cœur.

Horatius poursuivit seul le combat. Son épée s'abaissait et se relevait, hachant les têtes et crevant les poitrines, tandis que les lances ennemies s'écrasaient sur son bouclier d'airain. Mouillé de sueur, exténué de soif, essoufflé par son prodigieux effort, Horatius avait maintenant autour de lui un rempart de cadavres.

Soudain, un mercenaire ombrien, plus agile que les autres, réussit à lui porter un rude coup au visage. Affaibli par une grave blessure à l'œil, épuisé et tout aveuglé de sang, Horatius se sentit fléchir. On lui cria alors que le pont était rompu. Aussitôt, rassemblant ses forces, il se jeta dans le Tibre et rentra dans la ville à la nage.

Les Étrusques, furieux de n'avoir pu obtenir la victoire décisive dont ils rêvaient, devaient, par suite de l'exploit d'un seul homme, se résigner à un long siège.

Horatius fut accueilli dans la ville comme il le méritait. On lui éleva une statue dans le temple de Vulcain ainsi qu'on faisait aux héros et on lui donna en récompense autant de terre qu'une charrue peut en entourer en un jour. Il reçut le surnom de Coclès, le borgne, pour rappeler aux Romains sa glorieuse blessure et le prince du Sénat déclara solennellement :

– Un peuple où l'on peut trouver un Horatius Coclès n'est pas encore mûr pour l'esclavage.

★

Il y avait maintenant plusieurs mois que Porsenna faisait le siège de Rome. Des postes étrusques avaient été installés sur toutes les routes menant à la ville et aucun convoi de blé ne pouvait y entrer. Au début quelques barques chargées de blé sicilien avaient pu remonter le Tibre, mais les Étrusques ayant renforcé leur surveillance, Rome n'avait plus à attendre aucun secours.

Les réserves s'épuisaient. On avait diminué les rations. La famine amincissait les visages, creusait de larges cernes autour des yeux et plaquait les lèvres pâles contre les dents. Les enfants surtout gémissaient en réclamant du pain et en comprimant avec leurs mains leurs estomacs douloureux.

Les partisans des mesures extrêmes avaient suggéré aux sénateurs de chasser les bouches inutiles, quitte à voir les femmes et les enfants massacrés par les Étrusques au pied des murailles. Mais le Sénat avait repoussé le projet avec indignation.

Fort heureusement, une sortie tentée par les consuls,

avec des effectifs réduits, s'était soldée par un plein succès. Les Étrusques avaient été surpris et bousculés, ce qui avait permis aux Romains de rafler du grain dans la campagne voisine. Mais après cette équipée audacieuse il avait fallu rentrer dans Rome et l'étreinte s'était refermée.

Porsenna, que la longueur du siège irritait et qui regrettait la douce tiédeur de son palais de Clusium, envoya un messager aux Romains, leur promettant de lever le siège si Tarquin était rétabli dans tous ses pouvoirs. Le Sénat répondit fièrement :

– Mieux vaut mourir de faim que de honte!

Le siège continua donc. C'est alors qu'un homme connu pour son énergie, nommé Mucius Cordus, demanda aux consuls la permission de passer dans le camp ennemi.

– J'ai, dit-il, un grand projet que je ne veux révéler à personne. Mais ce que je puis dire, c'est que je connais le moyen de délivrer Rome de Porsenna.

Les consuls n'en demandèrent pas davantage et accordèrent l'autorisation demandée. Mucius partit aussitôt. Dès qu'il fut sorti de la ville, il s'habilla à la mode étrusque et il le fit avec tant d'habileté qu'aucune sentinelle ne l'arrêta sur sa route. Il put ainsi entrer dans le camp de Porsenna.

Le roi était assis en plein air devant sa tente. Auprès de lui son fidèle lieutenant Tinach, vêtu comme le roi d'une longue robe de lin blanc retenue à l'épaule par une fibule d'argent, payait la solde aux troupes. Les hommes d'Étrurie, d'Ombrie, de la Sabine, au visage rude, aux mains calleuses durcies dans les combats attendaient patiemment leur tour. Ils s'avançaient

timidement en tendant la main puis, une fois les lingots de cuivre au creux de leurs paumes, ils s'éloignaient en remerciant de la tête avec quelque gaucherie.

Mucius avait pris place dans la file des soldats. Quand il arriva près de Tinach qu'il prenait pour le roi, il sortit son poignard et en frappa par trois fois le lieutenant de Porsenna qui s'écroula, touché à mort. Les soldats étrusques se jetèrent sur Mucius.

– Odieux assassin, dit le roi furieux, qui es-tu et d'où viens-tu?

– Je m'appelle Mucius Cordus et je suis Romain. J'avais résolu de délivrer Rome de son plus cruel ennemi et de tuer Porsenna. Je suis fier de l'avoir fait.

– Tu t'es trompé, reprit le roi, c'est moi Porsenna et celui que tu as tué est Tinach, mon lieutenant, mon secrétaire et mon ami.

Mucius comprit son erreur et une amère déception se lut sur son visage.

– Maintenant, lui dit le roi, tu vas expier ton crime et les plus cruelles tortures seront encore trop douces pour un assassin comme toi.

– Les tortures ne me font pas peur, reprit Mucius calmement. Je ne regrette qu'une chose, c'est que tu sois encore en vie.

Et, à la stupéfaction générale, il plaça sa main droite sur un brasier ardent qui se trouvait auprès du roi et où l'on avait coutume de faire brûler lors des sacrifices des parfums délicats et le foie des victimes. Les chairs grésillaient, une âcre fumée montait dans l'air, mais Mucius semblait insensible à la douleur. Soudain il dit à Porsenna :

– Voilà comment un Romain se punit lui-même de son erreur. J'offre ce sacrifice à Jupiter Capitolin.

– J'en atteste le ciel, fit Porsenna troublé, je n'ai jamais vu tant d'intrépidité et de courage.

Mucius réfléchit un moment, puis, voyant tout le parti qu'il pouvait tirer de l'émotion du roi :

– Nous sommes trois cents, dit-il, qui avons juré de te tuer. Tu as échappé à mes coups, mais tu ne pourras conjurer les autres. Tu es perdu, Porsenna.

Le roi, admirant le courage de Mucius et estimant que la générosité pouvait être parfois un acte de sagesse politique, remit en liberté l'héroïque Romain. Il lui rendit même son poignard. A son retour à Rome, Mucius reçut le surnom de Scaevola, celui qui a perdu la main droite.



Mais l'attentat de Mucius avait effrayé Porsenna qui désespérait de venir jamais à bout de l'énergique résistance des Romains. Le roi convoqua son conseil et demanda l'avis des magistrats, les lucumons de Clusium. Ceux-ci se plaignirent de la longueur du siège et le fils du roi, Aruns, grand admirateur des Romains, proposa de faire la paix avec eux.

– Ce peuple, déclara-t-il, peut subir des revers, il n'est jamais abattu. Il connaît la faiblesse, mais il ignore la résignation. Il porte en lui le présage d'un grand destin.

Cet avis prévalut et on envoya à Rome des députés qui réclamèrent pour la forme le rétablissement de Tarquin, mais n'exigèrent d'une façon formelle que la restitution de ses biens. Ils demandèrent aussi que

Rome rendît à la ville de Veies sept villages qu'elle lui avait pris sur la rive droite du Tibre.

– Le grand désir du roi, ajoutèrent-ils, est d'être désormais l'allié et l'ami du Sénat et du peuple romain.

Ces propositions de paix furent accueillies avec joie à Rome et le consul Valerius, surnommé Publicola à cause de son dévouement à la cité, fit décider immédiatement leur acceptation par le Sénat.

– Que les Étrusques soient nos amis, dit-il, mais qu'ils ne soient plus nos maîtres!

En gage de bonne foi, les Romains livrèrent comme otages dix jeunes gens et dix jeunes filles.

L'une de celles-ci, nommée Clélie, appartenait à une des plus grandes familles de Rome. Elle était très belle, mais d'une beauté fière et hautaine.

Dès qu'elle fut arrivée au camp de Porsenna où le roi avait reçu très aimablement les otages, elle avoua à une de ses compagnes :

– Je partirai bientôt d'ici. Ce camp ressemble à une prison.

– Mais, lui répondit son amie effrayée, tu seras infidèle à tes promesses. Et comment feras-tu pour traverser les lignes étrusques et rentrer dans la ville?

– Je ne sais qu'une chose, fit Clélie, la place d'une Romaine est à son foyer, près de l'autel des Dieux Lares (1). Je ne resterai pas prisonnière d'un despote étranger.

Quelques heures plus tard, Clélie s'empara d'un cheval fougueux, descendit la colline sous les yeux ébahis des Étrusques qui croyaient voir galoper une Amazone de

---

(1) Les Lares et les Pénates sont des dieux de la famille.

légende. Quand elle fut arrivée aux bords du fleuve, son cheval eut un mouvement de recul, mais Clélie sans hésiter le frappa avec vigueur du talon et la bête docile lui fit traverser le Tibre.

Les Romains accueillirent avec joie le retour de Clélie et saluèrent son exploit. Mais son père lui reprocha sévèrement d'avoir quitté les otages. Le consul Valérius Publicola ordonna qu'elle serait immédiatement reconduite à Porsenna et que le roi châtierait, s'il le jugeait bon, ce manquement à la parole donnée.

– Les Romains, ajouta-t-il, se font un devoir de respecter leurs engagements.

Mais Tarquin, le tyran déchu, avait été informé de ce qui se passait à Rome. Il convoqua ses partisans dans un petit bois entre le Janicule et l'Aventin, non loin de la ville.

– Porsenna, dit-il avec colère, a abandonné notre cause. Il négocie avec les Romains et sacrifie l'honneur étrusque. Mais nous ne laisserons pas faire cette paix qui marquerait le deuil de nos espérances. Une escorte va ramener au camp une otage qui s'est enfuie. Dressons une embuscade. Les Romains, croyant à une perfidie de Porsenna, rompront avec lui. La guerre continuera et alors rien n'est perdu.

Ce coup d'audace échoua. Le fils de Porsenna, Aruns, ayant eu vent de l'affaire, proposa aux Romains de venir lui-même chercher Clélie avec une forte troupe. Le consul accepta.

Quand Tarquin et ses hommes surgirent, ils n'osèrent pas attaquer et prirent la fuite. L'ancien roi de Rome, haï de ses sujets, désespérant de recouvrer son trône, se réfugia auprès du tyran grec de Cûmes, dans l'Italie du sud.

Clélie arriva sans encombre au camp qu'elle avait quitté une première fois dans les circonstances que l'on sait.

– Je ne te tiendrai pas grief de ta fuite, fit Porsenna avec bienveillance, car j'admire ton courage. Je renverrai avec toi les otages et aussi les prisonniers sans rançon. Je t'offrirai même ce magnifique cheval richement harnaché. C'est là un cadeau de roi, mais aucune jeune fille n'en est plus digne que toi.

Le lendemain, Porsenna leva le camp et, comme il savait que les Romains souffraient de la disette, il ordonna à ses soldats d'abandonner tous leurs vivres. Les consuls purent ainsi faire distribuer du grain au peuple affamé. Un traité d'alliance et de paix fut conclu entre Rome et Porsenna.

Le roi étrusque, au moment de partir, jeta un dernier coup d'œil sur le Capitole, où une louve de bronze montrait ses crocs.

– Ville de la Louve, dit-il, beaucoup apprendront sans doute qu'il vaut mieux gagner ton amitié que mériter ta haine.

Coriolan



C'ÉTAIENT les membres des grandes familles romaines, ceux qu'on appelait les patriciens, qui avaient chassé les Tarquins et aboli la Royauté. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'ils aient organisé la République à leur profit. Ils possédaient toutes les bonnes terres qu'ils faisaient cultiver par leurs esclaves ou qu'ils louaient à des serviteurs dévoués, leurs clients. Ils pouvaient seuls être sénateurs, consuls, pontifes. Ils se considéraient comme les seuls maîtres de la cité.

Mais il y avait aussi à Rome des gens qui n'étaient ni patriciens, ni clients, ni esclaves, des pauvres paysans installés sur des lopins de terre peu fertiles, des artisans, potiers ou forgerons, des marchands livrant du blé et du sel, des aventuriers latins, sabins, italiotes, venus chercher fortune dans une ville déjà active et connue. C'étaient les plébéiens.

Ils aspiraient à un meilleur sort et supportaient avec peine la domination orgueilleuse et méprisante des patriciens.

Au moment où commence ce récit ([1]), deux hommes discutaient avec animation sur la grande place, au cœur de Rome, où l'on avait coutume de réunir les assemblées publiques. Ils apercevaient devant eux, dans la clarté du matin, le Capitole où se découpaient sur un ciel sans nuages les tours grises de la citadelle.

Ces deux hommes se ressemblaient aussi peu que possible. L'un d'eux était un vieillard, à l'allure grave et digne, au visage très doux. Il appartenait à une grande famille patricienne et se nommait Ménénius Agrippa.

L'autre était jeune avec une haute taille, de larges épaules, une mine rude et fière. Il émanait de sa personne une impression d'énergie, de force obstinée et brutale. C'était un des chefs plébéiens, le tribun du peuple, Junius Brutus.

– Non, fit celui-ci, tant qu'il y aura dans vos rangs des hommes comme Caïus Marcius, qui n'éprouve pour nous que du mépris et de la haine, aucune paix ne sera possible à Rome. Depuis que le tyran Tarquin a été chassé, nous n'avons fait nous, plébéiens, que quitter une oppression pour une autre.

– Songe, reprit calmement Ménénius, que les patriciens ont fondé cette ville, qu'ils l'ont délivrée du joug étranger et défendue contre ses ennemis. Si nous sommes les maîtres aujourd'hui, c'est grâce à notre bravoure. Notre noblesse, nous l'avons conquise à la pointe de l'épée.

([1]) 490 avant J.-C.

Brutus tressaillit. Son visage prit une expression plus rude.

– Et qu'auriez-vous fait sans nous? dit-il d'un ton sec. Rome est environnée d'ennemis : les Étrusques au nord, les Èques à l'est, les Latins et les Volsques au sud. Ne sommes-nous pas là pour vous fournir des soldats? N'avons-nous que des devoirs et aucun droit? A vrai dire, il vaudrait mieux pour nous quitter cette ville et partir en fonder une autre ailleurs.

Ménénius réfléchit, puis sans hausser la voix :

– Tu te souviens sans doute qu'il y a quelques années les plébéiens décidèrent d'abandonner le consul en plein combat et de faire retraite à trois milles de Rome, sur le Mont Sacré.

– Oui, fit Brutus, on était en guerre contre les Èques et nous étions las de nous battre pour vous, sans profit.

– L'affaire était grave, reprit le vieillard. Le Sénat, désespérant de fléchir votre obstination et connaissant mon esprit conciliant, me chargea d'aller au Mont Sacré. Je partis donc, bien décidé à tout faire pour apaiser les esprits. On ne m'accueillit pas trop mal.

– Oui, intervint Brutus, ta mission a réussi. Qu'as-tu bien pu raconter?

– Voici. Tu sais que les vieillards aiment à raconter des histoires. Je récitai une fable de mon invention :

Au temps où ne régnait pas encore l'harmonie dans le corps humain et où chaque membre avait sa liberté d'action, les différentes parties du corps s'indignèrent que tous leurs efforts, tous leurs travaux n'aboutissent qu'à satisfaire l'estomac. « C'est injuste, disaient les membres, nous peinons sans cesse, tandis que ce viscère

paresseux ne fait que jouir des plaisirs qu'on lui donne. Cela ne peut durer ainsi.»

Un complot fut fait : les membres décidèrent de ne plus porter à la bouche les aliments, la bouche de ne plus les recevoir, les dents de ne plus les broyer. Que se passa-t-il? Le corps entier se mit à dépérir. Les membres virent, mais un peu tard, que chacun avait sa fonction et que l'estomac nourrissait autant qu'il était nourri.

— Et alors?

— Alors, je fis appel à l'harmonie, condition nécessaire du bonheur de chacun.

— Tout cela est bel et bon, fit Brutus vivement, mais quand les plébéiens reviennent de la guerre, ils retrouvent leur champ en friche, parfois leur maison en ruines. Pour tout remettre en ordre, il leur faut emprunter. Or la loi que vous avez faite est d'une sévérité cruelle. Si le débiteur ne peut rembourser au jour fixé, son créancier peut l'emprisonner et le faire vendre comme esclave. N'est-ce pas une infamie?

— Mais, répliqua Ménénius, la plèbe a fait des progrès; elle a ses magistrats, les tribuns, et tu es un de ceux-ci. Ta personne est sacrée, ta maison est ouverte de jour et de nuit et tu peux donner asile à ceux qui se réfugient auprès de toi.

— Cela ne suffit pas. Il faut abolir l'esclavage pour dettes. A mon tour de te citer une histoire :

Il y a quelque temps, on vit passer tout près d'ici un vieillard portant les marques de ses souffrances : un visage blême, la barbe et les cheveux en désordre, un corps maigre et exténué, des vêtements sales et en lambeaux. Pourtant, on le reconnaissait : il avait été centurion dans la guerre contre les Sabins, il montrait

ses cicatrices. On l'entoure, on s'apitoie, on l'interroge : Pourquoi ces haillons? Pourquoi cette misère?

« J'étais à l'armée, répond-il, quand ma maison a été incendiée, mon bétail enlevé, mes champs dévastés, mes oliviers rasés. A mon retour, j'ai dû emprunter pour nourrir ma famille, pour payer l'impôt, pour rebâtir et défricher. Les intérêts se sont accumulés. J'ai dû vendre la terre de mes aïeux. Et, comme cela ne suffisait pas, on m'a chargé de chaînes, on m'a fait tourner la meule, on m'a accablé de coups. Je n'aurais jamais cru qu'on pût être aussi malheureux! »

Et, en disant ces mots, il montrait son dos sillonné et meurtri par le fouet. Qu'en penses-tu, Ménénius?

— Certes, tout cela est bien fâcheux. Mais ne risquez pas de tout gâcher par votre violence. Soyez patients.

— La patience n'est qu'un aveu de faiblesse. Nous lutterons sans répit pour donner à la plèbe sa vraie place.

— Tu sais, ajouta le vieillard, que je souhaite la bonne entente et que je suis prêt à tout faire pour elle.

— Oui, tu es d'une grande bonté, Ménénius, et tous ici ont pour toi beaucoup d'estime. Mais il y a dans vos rangs ce Caïus Marcius. Ne vient-il pas de dire en public que nous étions « le monstre à mille têtes, la tourbe sans nom, la canaille sans âme et sans droit »? Nous lui ferons payer cher un jour de pareilles insultes.

Ménénius, en quittant le tribun, tint à excuser Marcius.

— Vous avez tort de lui en vouloir. Il a l'orgueil excessif, intraitable, des bêtes de race. Il ne flatterait pas Jupiter sous la menace de la foudre. Ce qu'il a sur le cœur, il faut qu'il le crache, sans ménagement, sans peur. Mais c'est un guerrier vaillant, loyal, généreux.

Que Rome souhaite seulement d'avoir longtemps encore des hommes tels que lui!

★

Caïus Marcius s'était illustré dans les combats dès l'âge de seize ans. Son énergie, son audace, son habileté l'avaient fait considérer très vite comme l'un des meilleurs officiers de Rome. Aussi, le consul Cominius, chargé de la guerre contre les Volsques, l'avait-il envoyé en avant-garde, pour faire le siège de la ville de Corioles.

La ville résistait avec une énergie désespérée. Un jour, les Volsques firent une violente sortie. Les Romains, surpris, furent culbutés et repoussés jusqu'à leurs retranchements. Marcius rallia les fuyards.

– Malheur à vous! leur dit-il âprement. Avez-vous donc une âme de lièvre? Retournons au combat.

Les Romains, honteux d'avoir lâché pied, reprirent la lutte. Ils serrèrent les rangs, placèrent au-dessus de leurs têtes leurs boucliers qui firent comme une carapace de tortue et enfoncèrent la lourde porte de la ville à l'aide du bélier, un madrier bardé de fer. Sous une pluie de pierres et de flèches, Marcius entra le premier dans Corioles. Il avançait, faisant tournoyer son épée. Quand elle se brisa près de la garde, il prit une hache au tranchant luisant et il continua sa dure besogne, l'écume aux lèvres, ahanant comme un bûcheron. Bientôt les derniers défenseurs se rendirent.

Alors, Marcius, confiant la garde de la ville à l'un de ses lieutenants, courut rejoindre le consul. Il arriva dans le camp, essoufflé, couvert de sang et de poussière.

– La ville est prise, Cominius.

Et comme on le félicitait, il ajouta d'un ton violent :

– Si les plébéiens avaient été seuls, ils courraient encore dans la plaine, harcelés par l'ennemi vainqueur. Et ces lâches osent parler de leurs droits!

Et, bien qu'il fût blessé, ne voulant prendre aucun repos :

– Ne tardons pas, dit-il au consul. Profitons du désarroi de l'ennemi. Marchons au combat.

L'armée romaine, encouragée par la prise de Corioles, se mit aussitôt en route. Elle traversa la campagne latine. Une brise tiède soufflait. Les riches domaines des patriciens bordaient le chemin : champs de blé aux reflets d'or, ormeaux festonnés de pampres verdoyants, olivettes aux tons argentés blotties dans une brume légère au pied des montagnes bleues. Les Volsques, préférant éviter un combat douteux, se replièrent vers Antium sur l'ordre de leur chef Tullus Aufidius. Corioles restait ainsi aux Romains.

Le lendemain fut jour de fête : le consul, devant l'armée réunie, rend hommage à la bravoure de Marcius. Après avoir offert un sacrifice aux dieux, il se tourne vers les soldats :

– Qu'il soit connu de tous, dit-il d'une voix forte, que la palme de la victoire revient à Caïus Marcius. Que, désormais, pour ce qu'il a fait devant Corioles, il soit acclamé par nous tous du surnom de Coriolan!

– Longue vie à Coriolan! crient aussitôt les hommes en brandissant leurs piques et leurs glaives.

Le consul veut en outre donner à Marcius une couronne d'or, un cheval de bataille et le dixième du butin. Mais le héros refuse :

– Non, Cominius, dit-il, je ne puis accepter. Je n'ai

fait que mon devoir. Accorde-moi, pour toute faveur, la liberté de ce prisonnier que je vois là-bas parmi ces hommes enchaînés. C'est un noble Volsque, qui est depuis très longtemps un ami de ma famille.

Quelques jours plus tard, Ménénius Agrippa, rencontrant le tribun Brutus, lui dit, non sans malice :

– Eh bien! Tu fais une drôle de tête. J'espère que les lauriers de Coriolan ne t'empêchent pas de dormir. Je t'avais bien dit que c'était un homme. Tu verras, bientôt il sera consul.

– Encore faudra-t-il, répondit simplement Brutus, que le peuple le veuille bien.

★

Le candidat au consulat, toujours un patricien, désigné par le Sénat, devait, selon la coutume, se présenter en toge blanche devant le peuple pour lui demander ses suffrages. C'était là souvent simple formalité.

Coriolan avait d'abord refusé de se conformer à cet usage qu'il jugeait humiliant pour un homme de son rang.

– A quoi bon, disait-il, cajoler cette foule inconstante et méprisable? Pourquoi jeter ainsi des semences de rebellion en flattant ces gens de rien? Un jour, si nous continuons à céder, nous verrons ces gueux forcer les portes du Sénat et l'essaim noir des corbeaux s'abattre sur les aigles.

Pourtant, sur les conseils de Ménénius, il avait accepté de se présenter devant l'Assemblée. Il avait, comme la tradition l'exigeait, vanté ses mérites et montré ses

blessures. Le peuple, bien qu'il détestât son orgueil, l'avait d'abord acclamé.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des tribuns :

– Comment? disaient-ils aux Romains. Ne voyez-vous pas que Coriolan veut le pouvoir pour lui tout seul? Il n'est pas homme à se soumettre aux lois. Une fois consul, il se fera proclamer roi et c'en sera fini de nos libertés. Est-ce cela que vous voulez?

Coriolan contribua d'ailleurs à retourner les esprits contre lui. Comme l'État romain avait acheté une grande quantité de grain, certains sénateurs étaient partisans de le distribuer gratuitement au peuple qui souffrait de la famine. Coriolan s'y opposa vivement :

– Donnerons-nous du blé à ces gens qui ont montré leurs talons à l'ennemi? Allons-nous nourrir cette canaille aux frais de la République?

Les tribuns se servirent de ces paroles pour ameuter la foule contre celui qu'ils appelaient « l'ennemi du peuple ». Coriolan fut assailli au sortir de la Curie [1].

– A la roche! Qu'il meure! criait une foule hostile.

– Coriolan, fit le tribun Sicinnius, d'un ton rude, nous t'accusons d'aspirer à la tyrannie. Nous te condamnons à mort. Tu seras précipité du haut de la roche Tarpéienne.

Ménénius, courageusement, s'interposa :

– A la mort, un homme comme lui? Songez à ce qu'il a fait pour Rome. Ses paroles sont cinglantes, outrées sans doute, mais c'est qu'il a été élevé dans les camps. Il est aussi fier que brave.

– Il méprise le peuple, répliqua Sicinnius. Qu'il meure! Qu'est-ce que la cité sinon le peuple?

---

[1] Lieu de réunion du Sénat.

Coriolan jeta sur les tribuns un regard glacial.

– La cité, ce sont les patriciens qui la dirigent et la défendent. Vous, je ne reconnais pas votre pouvoir. Vous êtes les élus du désordre.

– Sacrilège, cria Sicinnius. Notre pouvoir est sacré. Gardes, emparez-vous de lui!

Mais Coriolan tira son épée et, aidé de jeunes patriciens qui s'étaient rangés à ses côtés, il bouscula les tribuns, les gardes et se fraya un chemin à travers la foule muette de stupeur.

Les consuls, arrivant sur ces entrefaites, s'efforcèrent de calmer le tumulte. Il fut entendu que Coriolan, quoique patricien, serait jugé, non par le Sénat, mais par l'assemblée du peuple, comme le voulaient les tribuns. Ceux-ci, en revanche, promirent, en raison des services rendus par Coriolan à la cité, de ne pas réclamer la peine de mort.

Ménénius vint annoncer ces décisions à Coriolan. Il lui précisa qu'il avait vingt-sept jours pour préparer sa défense.

– Sois sûr, dit-il, que pendant ce temps nous gagnerons le peuple à ta cause.

Coriolan entra aussitôt dans une vive colère :

– Je n'irai pas. Je suis patricien et je n'ai pas à être jugé par la populace. Qu'en pense donc le Sénat?

– Le Sénat, répondit Ménénius gêné, a finalement cédé. Il admet que tu comparaisses devant un tribunal populaire. Ne faut-il pas, avant tout, éviter la guerre civile?

– C'est bien, fit alors Coriolan en serrant les poings, puisque les miens m'abandonnent et me livrent au verdict des gueux, j'irai, je parlerai.



Bousculant les Tribuns et les gardes, Coriolan se fraya un chemin à travers la foule. *Page 32.*

Au jour dit, devant le peuple, Coriolan présenta sa défense.

– Je suis un soldat, dit-il, et je n'ai d'autre ambition que de servir ma cité. Peut-on croire qu'un homme qui a versé son sang tant de fois pour sa patrie veuille autre chose que son bonheur? J'ai trop de respect de moi-même pour aspirer jamais à un pouvoir tyrannique.

Ces nobles paroles touchèrent l'assemblée et certains parlaient déjà d'acquittement, quand les tribuns brusquèrent les choses :

– Nous t'accusons, dit gravement Sicinnius, d'avoir usé de violence contre les représentants du peuple. Tu as frappé les gardes qui devaient t'arrêter. Cela, tu ne peux le nier.

Coriolan cessa de se contenir. Il retrouva son orgueilleuse fierté et couvrit le tribun d'injures. Sicinnius obtint ainsi l'approbation de l'assistance, lorsqu'il prononça une condamnation sévère :

– Caïus Marcius Coriolan, le peuple romain te bannit à jamais de cette cité. Tu as jusqu'à ce soir pour partir.

Les assistants, dans l'ensemble, applaudirent à grands cris. Les patriciens se retirèrent affligés et confus.

– Soit, fit Coriolan maintenant très calme, j'accepte l'exil du vagabond. C'est par mépris pour cette canaille que je quitte sans regret la ville. Il est un monde ailleurs.

Puis il rentra chez lui. Les gens s'écartaient sur son passage. Il consola sa mère Véturie et sa femme Volumnie en larmes :

– Ne pleurez pas, leur dit-il tendrement. Prenez soin de mon fils. Gardez mon souvenir. On n'échappe pas à son destin.

Peu après, il partit, accompagné de quelques clients. En route il rencontra Ménénius qui frémissait de douleur et de rage en répétant :

– Ils ont osé! Ils ont osé!...

– Adieu, mon ami, fit Coriolan ému. Tu entendras encore parler de moi. Je voudrais que les dieux désormais n'aient d'autre souci que d'exaucer mes malédictions.

La nuit tombait, le ciel était bas et couvert de nuages. Aux portes de la ville, les sénateurs et les patriciens attendaient pour un dernier adieu celui qu'ils avaient laissé condamner. Mais il passa sans les voir.



Coriolan avait d'abord cherché refuge dans une maison de la campagne romaine. Puis il décida de se rendre chez les Volsques. Il prit de pauvres vêtements, une longue pèlerine brune à capuchon, des demi-bottes de paysan et une besace de cuir.

Quand il fut arrivé à Antium, il se fit indiquer la demeure de Tullus Aufidius, le chef volsque qu'il avait vaincu au cours du dernier combat. On refusa d'abord de le laisser entrer; il insista, parla d'un message urgent qu'il apportait. On l'introduisit dans une grande salle et il alla s'asseoir près du foyer des dieux de la famille, comme le faisaient tous ceux qui réclamaient protection et hospitalité.

Tullus Aufidius était en train de souper. On lui amena cet étranger qui désirait le voir. Coriolan se découvrit :

– Tu ne me reconnais pas? dit-il à Tullus. Je suis Caïus Marcius, celui qu'on a surnommé Coriolan. J'ai

été ton plus rude ennemi, mais je viens aujourd'hui, en ami, m'asseoir à ton foyer. Mon ingrate patrie m'a chassé. Les patriciens m'ont laissé pousser hors de Rome par les huées des gueux.

Il s'arrêta, bouleversé par la colère. Puis il reprit :

— C'est pourquoi j'offre mon bras aux Volsques, pour me venger de cette cité maudite qui m'envoie en exil. Je suis prêt à me soumettre à tes ordres en tous points et je réclame ton amitié.

Tullus, surpris, invita Coriolan à sa table. Le lendemain, il le présenta aux chefs volsques. Ceux-ci sentirent bien qu'avec l'aide d'un homme comme le Romain, la lutte leur serait beaucoup plus favorable. Mais une trêve de deux ans avait été signée avec Rome et on ne pouvait la rompre sans un prétexte.

C'est Tullus, pressé de combattre, qui le trouva. Il chargea un homme de confiance de partir aussitôt pour Rome.

— Présente-toi comme un ami et révèle aux consuls que, lors des grands jeux publics, les jeunes athlètes volsques ont résolu d'incendier la cité. S'ils le croient, tout ira bien.

Les consuls, effrayés, tombèrent dans le piège qui leur était tendu. Ils interdirent aux Volsques de participer aux jeux. Tullus, triomphant, déclara qu'un tel geste rompait la trêve. Il exigea des Romains, sous menace de guerre, la restitution des villes prises au cours de la dernière guerre et notamment de Corioles.

— Les Romains, répondit fièrement le Sénat, n'ont pas l'habitude de rendre ce que la victoire leur a donné. Si les Volsques sont les premiers à prendre les armes, les Romains seront les derniers à les quitter.

La guerre reprit donc. Tullus attaqua du côté des monts Albains. Coriolan, à la tête d'une armée volsque composée de troupes d'élites, marcha droit sur Rome. Dans la campagne, il brûla toutes les fermes et vendit les paysans comme esclaves. Il enleva plusieurs cités qu'il incendia et dont il fit égorger les habitants.

A Rome, ce fut un affolement général. les patriciens, à leur tour, commencèrent à parler haut :

– Vous pouvez être fiers, disait Ménénius aux tribuns, vous avez fait de bonne besogne. Rome ne sera bientôt qu'un tas de cendres et Coriolan fera tomber vos têtes comme des fruits mûrs.

La situation devint plus grave encore, lorsque Coriolan, ayant pris Ardée et Lavinium, arriva à moins de cinq milles de Rome. Le peuple, saisi de frayeur, demanda au Sénat de rappeler l'exilé. Le Sénat ne souhaitait pas autre chose. Il chargea le consul Cominius de se rendre au camp des Volsques. Mais Coriolan refusa de le recevoir. Une seconde ambassade, dirigée par le prêteur Posthumus, fut refoulée par les soldats.

Alors, on envoya Ménénius. Le vieux patricien avait d'abord refusé, puis accepté sans illusions. Coriolan le reçut, assis sur sa chaise curule, entouré des Volsques en armes.

Ménénius chercha à excuser le peuple et invita Coriolan à rentrer dans sa patrie.

– Tout le monde regrette ton départ. Tu seras plus grand si tu sais pardonner.

– J'ignore le pardon, répondit Coriolan, et je ne songe qu'à la vengeance. Si tu as quelque chose à demander, adresse-toi aux Volsques. Je ne suis ici que pour les servir.

Ménénius n'insista pas. Il revint à Rome tristement.

– C'est trop tard, dit-il, trop tard. Il y a des fautes qui ne se réparent pas.

Dans le grand désarroi où la ville était plongée, la sœur du consul Valérius gardait tout son sang-froid.

– Les hommes, dit-elle, ne peuvent pas fléchir l'obstination de Coriolan. Que les femmes tentent un suprême effort!

Elle demanda donc à la mère et à la femme de l'exilé de partir aussitôt, afin de le supplier d'épargner Rome. Véturie, la mère, hésitait :

– Demanderons-nous, disait-elle, qu'il ait de la pitié pour un peuple qui n'en eut point pour lui?

A la fin, elle céda. Malgré son grand âge, elle se mit en route. Elle avait de longs vêtements noirs et les cheveux épars en signe de deuil. Volumnie, la femme de Coriolan, l'accompagnait avec le jeune Marcius, son fils.

Véturie arriva au camp volsque.

– Mon enfant, dit-elle, pardonne à ta patrie.

– C'est impossible.

– N'oublie pas que tu es né Romain.

– Ce sont les Volsques qui m'ont redonné force et courage.

Et Coriolan s'apprêta à rentrer dans sa tente.

– Ne nous renvoie pas ainsi, reprit Véturie. Nous ne te demandons pas de trahir les Volsques mais de réconcilier les deux peuples. C'est là un rôle qui est digne de toi.

Puis, s'agenouillant dans la pose des suppliants et fondant en larmes :

– Si je ne puis te persuader, je me donnerai la mort

sous tes yeux. Une Romaine est honteuse de vivre quand son fils a trahi sa patrie.

Coriolan, bouleversé d'émotion, s'avoua vaincu.

— O ma mère, dit-il, vous me désarmez. Vous obtenez à vous seule ce que n'auraient pu obtenir toutes les épées d'Italie. Rome est sauvée par vous, mais votre fils est perdu.

★

Coriolan leva le camp. Il retourna à Antium et arriva dans la ville par un temps doux de printemps, alors que des vapeurs roses entouraient les collines et qu'un vent léger faisait clapoter doucement les flots couleur d'ardoise.

On aurait difficilement reconnu le brillant Marcius dans cet homme aux cheveux en broussaille, à la barbe sale, au long corps voûté et dont le regard était chargé de tristesse.

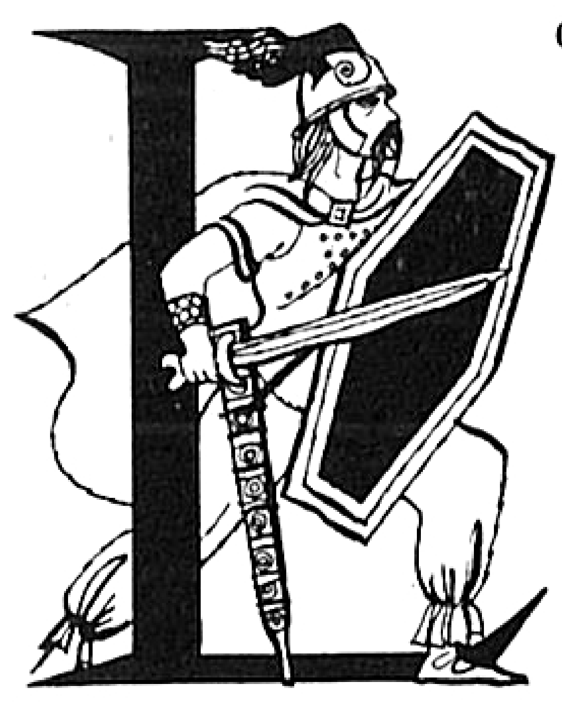
Tullus Aufidius, jaloux des lauriers de Coriolan, trouvait enfin l'occasion de se débarrasser de son rival. Il l'accusa de trahison devant l'assemblée des Volsques et comme celle-ci, hésitante, délibérait, il suscita une émeute populaire au cours de laquelle Coriolan tomba, percé de coups.

— Toute aventure a sa fin, conclut froidement Tullus.

Coriolan fut enseveli dans un tombeau aux portes d'Antium. A Rome, Ménénius demanda qu'une statue fût érigée au Forum en souvenir de ses victoires. Mais les sénateurs refusèrent :

— On ne saurait honorer, fit l'un d'eux sévèrement, celui qui n'a renoncé à la trahison que devant les pleurs de sa mère.

La prise de Rome



LONGTEMPS affaiblie par des troubles intérieurs, Rome dut soutenir des luttes difficiles contre ses voisins. Elle n'eut pas toujours le dessus, mais elle sut, après les plus cuisants échecs, ranimer son courage abattu et reprendre finalement l'avantage.

On nous rapporte toute une série d'actes héroïques qui donnent à cette époque lointaine comme un climat de légende. C'est la famille des Fabii qui se charge à elle seule d'une guerre contre les Étrusques et dont les trois cents hommes sont tués jusqu'au dernier. C'est Cincinnatus, nommé dictateur à une heure grave pour la République et que les sénateurs trouvent en train de labourer son champ. Respectueux de la loi, le chef romain, une fois l'ennemi vaincu, enlève son manteau de laine pourpre et, simplement, retourne à sa charrue. C'est enfin Camille qui prend la ville de Veies après un siège de onze ans, mais que les Romains, jaloux de ses lauriers, chassent de la ville.

Pourtant, si Rome, grâce à l'énergie tenace de ses soldats, à leur sens de la discipline, à leur vertu civique, a réussi après des efforts obstinés à vaincre jusque-là ses adversaires, elle va avoir à faire face à des ennemis bien plus redoutables, les Gaulois.

Ceux-ci étaient venus du cœur de l'Europe. Ils avaient quitté leurs sombres forêts et leurs plaines aux mornes horizons pour des contrées plus riantes, la Gaule et surtout l'Italie, qui était à leurs yeux le pays du soleil et de la douceur de vivre.

Ils formaient plusieurs peuples, les Boïens, les Cénomans, les Insubres, mais les plus belliqueux étaient alors les Sénons, qui se trouvaient à l'avant-garde des envahisseurs et qui avaient conquis une grande partie de l'empire étrusque.

Leur chef, Brennus, était un rude homme de guerre ([1]). Il était assis par terre, au milieu du camp, quand on introduisit Quintus Fabius et les députés romains. Le soleil d'été plongeait le camp dans une chaude torpeur. Brennus rejeta en arrière ses longs cheveux roux. De la sueur coulait sur sa poitrine nue. Il jeta sur les députés un regard dédaigneux et leur ordonna de parler :

– Au nom du Sénat et du peuple romain, dit gravement Fabius, nous te demandons de lever le siège de Clusium, car cette ville est notre alliée. Tu n'ignores pas que Rome en cette affaire a pour elle le bon droit.

– Le droit, répondit Brennus, je le porte à la pointe de mon glaive et tout ici-bas appartient aux gens de courage. Vous autres, Romains, vous avez d'ailleurs

([1]) 385 avant J.-C.

enlevé leurs terres aux Albins, aux Sabins, aux Volsques. Il est clair que pour vous aussi le plus faible doit céder au plus fort.

Fabius, blême, les poings crispés, chercha à dissimuler sa fureur. Il quitta le camp, sous les regards ironiques des soldats. Mais, au lieu de rentrer à Rome, il se dirigea vers Clusium. Il traversa un bois de pins, puis un marais au sol spongieux. Arrivé au pied de la muraille, il se fit connaître et pénétra dans la ville.

– Amis de Clusium, dit-il, le peuple romain ne vous abandonne pas. Résistons de toutes nos forces aux Barbares gaulois. Notre salut dépend de notre courage.

A la nuit tombante Fabius, oubliant tout à fait sa mission d'ambassadeur, se mit à la tête des troupes et organisa une sortie contre les assiégeants.

Les Clusiens avaient un habit collant, un bonnet de feutre noir, des chaussures à bout recourbé. Ils portaient un bouclier rond d'osier bardé de cuir et une longue lance. Moins grands et moins forts que les Gaulois, ils étaient aussi plus souples. Fabius sut les diriger habilement et profiter de la surprise.

Le combat fut bref mais sanglant. Fabius tua de sa main un chef gaulois. Puis il partit pour Rome à la hâte.

Brennus, irrité d'une pareille perfidie, décida de lever le siège de Clusium et de marcher sur Rome. Quand il fut aux abords de la ville, il envoya dans celle-ci un jeune Étrusque porteur d'un message pour le Sénat. Il demandait réparation pour la déloyauté romaine et exigeait que Fabius lui fût livré sans délai. Il se faisait fort, si on ne satisfaisait pas à ses exigences, de détruire Rome de fond en comble.

Le Sénat, embarrassé, hésitait sur la conduite à tenir,

car l'acte de Fabius était, de toute évidence, une atteinte à la bonne foi. Mais le peuple, fier de l'audacieuse sortie de Clusium, nomma Fabius tribun militaire, c'est-à-dire officier supérieur de la légion. Son prestige était tel qu'on le chargea de diriger l'armée.

★

La tradition voulait qu'avant de mener les troupes au combat, on offrît un sacrifice aux dieux. L'haruspice immolait un bœuf blanc et examinait les entrailles de la victime. On demandait aussi à d'autres prêtres, les augures, d'observer le vol des oiseaux ou l'appétit des poulets sacrés. Si les auspices n'étaient pas favorables ou si l'on avait noté quelque fâcheux présage, une pluie violente, un ciel obscurci ou la chute de la foudre en quelque lieu saint, on préférait renoncer au combat.

Mais Fabius était si pressé d'en venir aux mains avec l'ennemi qu'il partit immédiatement sans consulter les dieux. Il rencontra les Gaulois à quelques milles de Rome sur les bords d'une petite rivière, l'Allia. L'armée romaine était peu nombreuse, mais elle avait fière allure. Fabius était confiant.

Soudain, les Gaulois se développèrent sur une grande ligne droite, prêts à déborder les ailes romaines. Brennus était au centre, debout sur son char de guerre. Il portait un casque de bronze à large cimier, une cuirasse brune aux écailles luisantes, une lourde épée qu'il faisait tournoyer à deux mains. Ses guerriers étaient nus pour la plupart, avec de longs cheveux rejetés en arrière ou noués sur le haut du crâne et des moustaches tombantes. Autour de leurs cous brillaient des colliers d'or. Les uns

avaient la large épée des Celtes, les autres une hache à double tranchant.

D'un seul coup, les enseignes où étaient figurés des sangliers, des ours ou des loups furent brandies, les trompettes sonnèrent et les Gaulois, poussant des cris sauvages, se ruèrent au combat.

Les Romains, terrifiés, les virent bondir en hurlant et agiter leurs glaives que faisait briller le soleil. Une angoisse infinie serra leurs poitrines. Puis, ce fut la panique, une peur irréfléchie qui glace les entrailles et lance à corps perdu dans la fuite.

Fabius ne chercha même pas à rallier ses troupes. Il resta immobile dans cet espace plein de tourbillons et de tumulte. Peu après il s'écroula, frappé à mort. Les Gaulois, vainqueurs, s'interpellèrent avec de grands rires.

Les soldats romains, assaillis d'angoisse, ayant lâché armes et boucliers, s'enfuirent, les uns à Rome, les autres à Veies. Encore sous le coup de leurs émotions récentes, ils racontèrent que des géants roux, aux muscles d'acier, aux cheveux de feu, à la voix rauque, avaient déferlé sur eux comme une houle.

A Rome, une grande partie de la population quitta la ville et partit vers les monts Albains. Les six Vestales prirent avec elles le feu sacré dont elles avaient la garde et se réfugièrent dans la ville étrusque de Caeré. Les soldats se retirèrent au Capitole, dans la citadelle, où ils entassèrent à la hâte des armes et des vivres.

Les sénateurs et le Grand Pontife décidèrent de se vouer aux dieux infernaux pour acheter par leur mort le salut de la ville. Ils s'assirent au Forum sur leurs chaises d'or et d'ivoire et, immobiles, attendirent l'arrivée des ennemis.

Les Gaulois avaient installé leur camp aux bords du Tibre et allumé de grands feux clairs. Les uns, vautrés dans l'herbe, mangeaient à pleines dents des quartiers de porc rôti, d'autres dormaient, la tête appuyée sur leur bouclier, d'autres encore jouaient aux osselets en se querellant. On criait, on appelait, on chantait. C'était une agitation libre et joyeuse dans le parfum des lauriers-roses.

Seul Brennus était soucieux. La rapidité de la victoire l'avait surpris et il craignait quelque piège. Ne lui avait-on pas dit autrefois, quand il campait au pied des Alpes, que les soldats d'une ville nommée Rome dominaient l'Italie par leur bravoure?

Or, on venait de lui apprendre que les portes de la ville étaient ouvertes et les remparts sans défense. Des cavaliers, envoyés en éclaireurs, étaient entrés dans la cité et l'avaient trouvée silencieuse comme un tombeau.

Pourtant, aux premières lueurs de l'aube, Brennus donna l'ordre à ses troupes de pénétrer dans la ville. Il s'attendait à chaque instant à voir le ciel tomber sur sa tête, sous l'effet des sortilèges des Romains. Mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence : Rome était devenue une ville morte.

Les Gaulois se mirent en devoir de piller les maisons et chaque trouvaille nouvelle les faisait rire comme des enfants. Ils amenèrent des chariots où ils entassèrent le butin et saccagèrent ce qu'ils ne pouvaient emporter. Quand il leur arrivait de trouver un esclave tremblant, réfugié dans une cave, ils s'amusaient à l'empaler sur des piques.

Soudain Brennus, arrivé au Forum, aperçut les quatre-vingts sénateurs assis devant la Curie. Ils portaient une

riche tunique aux bandes de pourpre descendant sur la poitrine, des cothurnes de cuir rouge et un bâton d'ivoire. Graves et silencieux, ils attendaient avec une intrépidité tranquille. Brennus, stupéfait, crut avoir devant lui les majestueuses statues des dieux.

Mais un soldat, plus hardi que les autres, voulut en avoir le cœur net. Il passa la main sur la barbe de Marcus Papirius et celui-ci le frappa de son bâton d'ivoire. Les Gaulois, furieux, égorgèrent alors les magistrats romains dont plusieurs avaient rabattu sur leur tête un pan de leur toge en signe de soumission au destin.

Le soleil brillait maintenant sur le Forum ensanglanté. Mais Rome n'était pas encore prise. Brennus aperçut en haut du Capitole une sentinelle immobile portant la pique sur l'épaule.



Le lendemain, le chef gaulois donna l'assaut au Capitole, mais il fut repoussé avec de lourdes pertes. De dépit, il fit brûler la ville dont les maisons, pour la plupart en bois, flambèrent en un instant et il disposa ses troupes en vue d'un long siège.

– Combien de temps tiendrons-nous? pensaient les Romains avec inquiétude. Ah! si nous n'avions pas envoyé Camille en exil, il saurait bien, lui, venir à bout des Gaulois! Mais, après la prise de Veies, nous avons eu peur de son autorité grandissante, nous l'avons chassé de la ville. Nous payons cela bien cher aujourd'hui!

Or, Camille était à Ardée, au sud de Rome, et il venait de mettre en fuite des cavaliers gaulois qui pillaient la campagne. Apprenant les malheurs de son

ingrate patrie, il avait décidé de lever des troupes pour prendre Brennus à revers. Mais, respectueux de la loi, il ne voulait rien entreprendre sans l'autorisation du gouvernement romain. Il chargea donc un jeune homme, nommé Pontius, de se rendre au Capitole.

La chose n'était pas aisée. Pontius faillit être pris par les Gaulois qui gardaient les routes. Il comprit vite que le seul moyen d'entrer dans la ville était d'utiliser le Tibre. Avec des écorces de liège, il confectionna un radeau et arriva à la nuit au pied du Capitole. Au bout de quelque temps, il repéra un endroit où la colline pouvait être gravie sans trop de difficultés. Il escalada le rocher, cria son nom aux sentinelles et on l'introduisit.

Devant les Romains réunis, Pontius expliqua que Camille, en ce moment à Ardée, était prêt à prendre le commandement des soldats réfugiés à Veies et des alliés latins et sabins contre les Gaulois, mais qu'il réclamait un titre officiel. Les Romains, séance tenante, le nommèrent dictateur. Il devenait ainsi, pour six mois, le maître absolu de la République.

La nuit suivante Pontius revint par le même chemin. Il ne tarda pas à rejoindre Camille qui apprit ainsi la haute dignité dont il était revêtu et les espoirs que mettaient en lui les assiégés du Capitole.

— Tout ce que j'ai fait, dit fièrement Camille, n'est rien auprès de ce qui reste à faire. J'oublie mes griefs à l'égard des Romains pour ne penser qu'à les sauver.

Pendant ce temps des soldats gaulois aperçurent au cours d'une ronde des traces de pas au flanc de la colline, là où était passé Pontius. Ils s'approchèrent, mais on lança sur eux des flèches et des pierres. Ils firent demi-tour et avertirent leur chef.

Brennus alors résolut de prendre par la ruse la citadelle qu'il n'avait pu enlever par la force. Il choisit parmi ses soldats des montagnards agiles, habitués à escalader les rochers et il leur expliqua ce qu'il attendait d'eux.

La nuit tomba, lourde de silence. Le ciel, sans une étoile, semblait peser sur la terre. Les Gaulois, pieds nus, un poignard entre les dents, gravissaient la colline avec une souplesse animale. Ils rampaient en faisant corps avec le rocher.

Déjà l'un d'eux atteignait la muraille et se hissait jusqu'au rempart. Tout dormait au Capitole. On avait fêté l'élection de Camille et les sentinelles fatiguées s'étaient assoupies. Les chiens dormaient, le mufle entre les pattes. Mais les oies consacrées à Junon, sentant qu'il se passait quelque chose d'insolite, poussèrent des cris discordants en battant furieusement des ailes.

Un Romain, d'humble origine, nommé Manlius, réveillé en sursaut, bondit sur ses armes et courut à la muraille. Un Gaulois était déjà dans la place. Manlius le tua d'un coup d'épée. Un autre s'arc-boutait en haut du mur. Le jeune Romain, vigoureux et résolu, le poussa avec son bouclier et le précipita dans le vide. Les assiégés désormais alertés, décochèrent aux Gaulois une grêle de flèches. Le Capitole était sauvé.

Manlius reçut, malgré la rareté des vivres, une double ration de grains. On lui décerna le surnom bien mérité de « Capitolinus ». Les oies sacrées qui avaient donné l'alarme furent honorées avec reconnaissance. Quant aux chiens, on les tua tous et on les mangea, leur viande étant plus appréciée que leur flair.

★

Le siège durait maintenant depuis sept mois. Au Capitole les vivres étaient presque épuisés : plus de viande, plus d'huile, une poignée d'orge par homme et par jour. Des soldats affamés jetaient un regard sacrilège sur les oies que l'on avait épargnées et dont ils imaginaient la chair grasse et la peau craquante. D'autres, pour tromper leur faim, suçaient des morceaux de cuir ou mâchaient des brins d'herbe. Tous attendaient avec une impatience croissante l'arrivée de Camille.

Les Gaulois, de leur côté, se trouvaient dans une situation difficile. Ils avaient pillé la campagne romaine et, comme ils n'avaient pas fait de réserves, ils ne trouvaient qu'une quantité insuffisante de vivres dans un pays ravagé. Parfois, ils s'en allaient au loin, par petits groupes, pour chercher du grain, du bétail, du poisson. Mais les villes se fermaient devant eux et les soldats de Camille faisaient la chasse aux pillards.

Brennus, dont l'humeur inconstante et l'esprit batailleur s'accommodaient mal de ce long siège, avait hâte de mettre fin à la lutte, pourvu qu'il pût en tirer quelque profit.

Les Romains n'allaient pas tarder à lui offrir l'occasion qu'il attendait. Ils étaient à bout de forces et, n'ayant depuis longtemps aucune nouvelle de Camille, ils chargèrent le tribun Sulpicius de traiter avec l'assiégeant.

— Il me faut mille livres pesant d'or, répondit Brennus.

Les Romains hésitèrent un moment devant l'énormité de la somme mais il n'y avait pas d'autre solution.

Au jour fixé pour le paiement, dans un champ au bord du Tibre, les Romains apportèrent l'or qu'ils possédaient, en lingots, en vases, en bijoux. Déjà, une masse énorme s'entassait sur un des plateaux de la balance. On en ajouta encore et le fléau ne bougea pas

– Ce n'est pas loyal, intervint Sulpicius, les poids qui ont été mis là sont faux!

Alors Brennus, jetant sur le tribun un regard glacial, prit sa lourde épée et, la lançant sur les poids, prononça ces mots si durs pour l'orgueil romain :

– Malheur aux vaincus!

Sulpicius baissa la tête. Mais un soldat gaulois arriva brusquement, hors d'haleine. Les troupes de Camille entraient dans Rome, elles paraissaient nombreuses et résolues. Il fallait regagner le camp au plus vite.

Brennus, satisfait à l'idée d'un prochain combat, ordonna à ses hommes de se rassembler et de se préparer à la lutte. Dans le tumulte, il oublia l'or qu'il avait exigé des Romains.

Camille apparut peu après. On l'acclama. Il ordonna aussitôt de remporter l'or au Capitole.

– C'est par le fer, dit-il, et non à prix d'or que Rome doit être rachetée.

Le lendemain, il décida de passer à l'attaque. Les Romains, confiants dans la valeur de leur chef et désireux de faire honneur à leur renommée, ne se laissèrent pas intimider cette fois par les hurlements des ennemis. Ils formèrent un carré hérissé de piques, contre lequel vinrent se briser tous les assauts.

Les Gaulois, braves mais indisciplinés, se ruèrent sur un mur d'acier et s'abattirent en tournoyant. Brennus, épuisé d'efforts, furieux devant cette défaite qu'il ne

prévoyait pas, s'enfuit vers le nord avec les hommes qui lui restaient.

Quand l'agitation fut calmée, Camille, en termes chaleureux, félicita ses troupes. Il nomma les braves qui avaient mérité la plus haute décoration romaine, la couronne civique, et ceux qui recevraient bracelets et médailles. Sur le champ de bataille même, il fit des libations en l'honneur de Janus et de Mars.

— Rendons grâces aux dieux, dit-il, qui nous ont permis d'effacer aujourd'hui la honteuse défaite de l'Allia.

Puis on rentra dans Rome. La ville incendiée était tout engourdie. Partout des murs effondrés, des amas de briques, des charpentes noircies. Une grande tristesse serra le cœur des Romains.

Les uns regrettaient leur grande salle fraîche où, la journée finie, ils venaient se reposer auprès de l'autel des ancêtres. D'autres, en voyant les troncs d'arbres calcinés, imaginaient les grands bois du Palatin et du Caelius, tout bruissants du frisson des feuilles et du chant des cigales. D'autres encore pensaient à l'agitation matinale du Forum, au marbre des temples, aux statues peintes, aux discours des orateurs et au boniment des marchands, à toute cette vie romaine maintenant assoupie.

La peine était si grande malgré la victoire que beaucoup ne se sentaient pas le courage de rebâtir et de ranimer leur ville. Ils jugeaient à l'avance tous leurs efforts inutiles et parlaient de s'installer à Veies. Mais Camille déclara qu'on n'avait pas sauvé la ville pour l'abandonner. Il compara Rome à Athènes qui avait été, cent ans plus tôt, détruite par les Perses mais aussitôt rebâtie. Sa fermeté redonna confiance à tous.

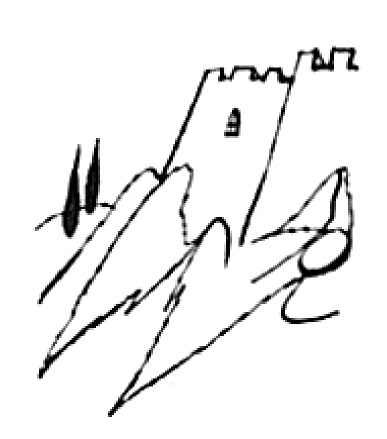
Camille reçut peu après le titre de « nouveau Romulus ».

On le considéra comme le père de sa patrie et le second fondateur de la ville.

Les Gaulois ne réussirent plus jamais à atteindre Rome, mais ils avaient inspiré aux Romains une telle frayeur que, dès qu'on annonçait leur approche, le Sénat décrétait la levée en masse. Un jour viendra où Jules César fera la conquête des Gaules, mais ce sera plus de trois siècles après l'Allia.

Quant à Manlius Capitolinus, son destin fut tragique. Profitant du désarroi, il avait dérobé l'or que les Gaulois avaient abandonné et l'avait caché chez lui. Il se proposait avec ce butin précieux de payer les dettes des plébéiens. Mais les patriciens le firent arrêter et condamner à mort. Il fut, selon la coutume, précipité du haut de la roche Tarpéienne.

Manlius avait connu la gloire au Capitole, près du temple de Jupiter où montera plus tard le cortège pompeux des généraux triomphateurs. Mais c'est du haut de cette même colline qu'on le précipita dans la mort. C'est pourquoi, lorsqu'on veut exprimer l'idée que le succès est parfois suivi de la chute et la gloire de l'infamie, on emploie cette locution : « La roche Tarpéienne est près du Capitole ».



Rome et Carthage

I. *Le réveil de Carthage*



ANS le jardin brûlé de soleil, entre les figuiers et les palmiers, un petit garçon de neuf ou dix ans joue sur le sable fin. Il est souple et vif, ses yeux noirs brillent dans son mince visage brun, sous ses cheveux crépus. Il est seul, mais cette solitude lui est douce. Déjà il n'entend plus la fraîche chanson de l'eau dans le bassin de porphyre où glissent les poissons sacrés.

Il n'est plus dans le jardin, mais sur une immense plaine à la tête d'une armée. Et lorsqu'il bondit, des bataillons de rêve montent à l'assaut derrière lui, dans le fracas des armes, les hennissements des chevaux et les cris de douleur des vaincus.

Car d'immenses songes habitent ce cœur enfantin et ce petit garçon s'appelle Hannibal. Son père, le Suffète Hamilcar Barca, est là, dans le grand palais de marbre

blanc que l'on devine à travers les frondaisons. Depuis plusieurs années déjà, Carthage a remis son destin entre les mains d'Hamilcar.

Sans doute, à la fin de cette année 238, la première guerre contre Rome est terminée. Il y a trois ans que Carthage, battue sur mer aux îles Ægates, fatiguée d'une lutte ruineuse, s'est résignée à traiter. Les conditions ont été dures : il a fallu abandonner à Rome la Sicile et payer une indemnité de deux mille talents d'argent.

Mais ce n'est là qu'une trêve, personne ne s'y trompe. Hamilcar, après avoir écrasé la révolte des mercenaires, a conquis l'Espagne, bonne base de départ pour les combats futurs. Rome, de son côté, a pris la Corse, la Sardaigne, la Gaule Cisalpine ([1]). Elle ne sera satisfaite que lorsque la Méditerranée entière sera devenue vraiment son domaine personnel, « sa mer ».

Hamilcar, le front soucieux, s'avance dans l'allée bordée de sycomores. Il a sur la tête la tiare cerclée d'or et de perles du Suffète de la Mer. Son grand manteau noir retenu par une agrafe de vermeil est rejeté sur ses épaules et laisse voir une cuirasse aux lames d'airain. Ses bottines de feutre, semées de croissants d'argent, glissent silencieusement sur le sable.

Il arrive ainsi tout près de son fils qu'il observe avec une tendre confiance. L'enfant, surpris, arrête ses jeux. Il prend son père par la main et l'accompagne vers le palais, tout pénétré de fierté et de crainte.

Ils gravissent le grand escalier en bois d'ébène, franchissent la porte rouge aux cercles de fer. Ils arrivent

---

([1]) On appelle ainsi l'Italie du nord qui était occupée alors par des tribus gauloises.

enfin dans une vaste salle carrée, d'où l'on aperçoit, par delà la terrasse, la ville avec ses coupoles, ses toits d'or, ses remparts, le faubourg populeux de Byrsa et les grands navires aux voiles blanches, alignés au bord du golfe.

Hamilcar parle soudain :

– Enfant, dit-il, sais-tu ce qu'est un serment?

Hannibal, gravement, fait oui de la tête.

– Le fils du Suffète de la Mer, continue Hamilcar, n'a plus le droit d'ignorer le grand destin auquel il est promis. Prends cette poudre d'encens et de myrrhe. Jette-la sur le feu pur et clair. Jure par tous nos Dieux, par Baal de Phénicie, Eschmoun, Moloch, Astarté, une haine éternelle aux Romains. Jure de venger un jour Carthage si le sort ne m'en laisse pas le temps.

– Je le jure, dit avec passion l'enfant.

Ses yeux brillent étrangement, ses narines palpitent, sa main droite se crispe, comme sur la poignée d'un glaive.

Soudain, Hannibal regarde son père fixement.

– Père, dit-il d'une voix ferme, maintenant que je ne suis plus un enfant, emmène-moi avec toi.

– Et pourquoi donc? N'es-tu pas bien ici à Carthage?

– Non, Père, je t'en supplie, prends-moi avec toi à l'armée. Je serai brave, tu verras, je serai fort.

– Sois patient, mon fils. Il est trop tôt encore. Mais sois sans crainte, ton tour viendra.



Des années ont passé : l'enfant est devenu un homme, le petit général pour rire un vrai soldat. D'ailleurs, Hannibal n'a rien négligé du rude apprentissage mili-

taire. Il a appris à obéir avant de commander et, comme simple fantassin, il a parcouru les montagnes grises et les steppes brûlées d'Espagne.

Son énergie, son endurance ont fait l'admiration de tous, même des vieux soldats à la peau tannée par le soleil et le vent. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, roulé dans un manteau d'étoffe rugueuse, dormir sur le sol, auprès des sentinelles? Il a supporté sans se plaindre le froid, la chaleur, la faim, les labeurs exténuants.

Toujours au premier rang, il a montré dans les batailles une rare intrépidité. L'armée connaît sa valeur; elle a en lui une confiance aveugle, totale. Elle retrouve dans ce jeune général de vingt-huit ans le regard aigu, la fougue et la prudence d'Hamilcar. Que Rome prenne garde, l'heure de la vengeance approche!

En ce printemps ([1]), l'armée d'Hannibal remonte vers le nord de l'Espagne. Prodigieuse armée que son chef contemple avec orgueil : quatre-vingt mille fantassins, douze mille cavaliers, tous de vieux soldats entraînés à la guerre. Hoplites grecs à la taille mince, frondeurs baléares portant leurs boules d'argile, archers africains aux tatouages bizarres, fantassins espagnols au bouclier couleur de sang, Gaulois aux yeux clairs, à la voix bruyante et rude, tous marchent d'un pas hardi. Les casques, les cuirasses de bronze, les fers des lances brillent au soleil. Les cavaliers numides caracolent, montant sans selle leurs chevaux nerveux, tandis que progressent d'un pas lourd les trente-sept éléphants de guerre, balançant leurs têtes chargées de plumes d'autruches et conduits par des nègres nubiens.

([1]) 218 avant J.-C.

Belle armée, armée sûre aussi; tous adorent leur chef et les visages blancs des Celtes, les têtes brunes des Ibères, les faces noires et camuses des Africains reflètent la confiance et l'espoir.

Hannibal médite au pas de son cheval. Il revoit son enfance à Carthage, sa jeunesse à l'armée d'Espagne. Il songe à Sagonte, la ville alliée de Rome, qu'il a enlevée au bout de huit mois de siège.

On lui a raconté comment l'ambassadeur romain vint s'en plaindre à Carthage. N'allait-il pas jusqu'à exiger qu'on le livrât, lui, Hannibal, en réparation? Il imagine Fabius devant le Conseil des Anciens.

– Je porte ici la paix ou la guerre, dit le fier patricien avec un orgueilleux mépris, choisissez.

Et, repliant sa toge, il semble y dissimuler le mystère redoutable du destin de Carthage. Mais les Anciens ont durci leur visage. Leurs yeux, pleins de flammes, regardent ce Romain exécré qui vient les menacer ici même, près du temple de Baal.

– Choisissez vous-mêmes, répondent-ils avec une égale fierté.

– La guerre, reprend Fabius, secouant sa toge comme on secoue des dés.

– Nous l'acceptons, s'écrient les Anciens, et nous saurons la soutenir comme nous l'avons acceptée.

Et maintenant c'est à lui, Hannibal, de mener cette guerre et de conduire les troupes puniques à la victoire. Son plan est simple et hardi : il faut porter la guerre sur la terre italienne. Pour cela, malgré les longueurs et les embûches de la route, il franchira les Alpes, il libérera les peuples de Gaule et d'Italie, il dispersera les légions. Et l'orgueilleuse cité de Romulus, battue, humiliée,

dépouillée, redeviendra la modeste bourgade latine qu'elle était autrefois, quand les Étrusques, amis de Carthage, campaient auprès du Capitole.

★

L'automne est venu et un vent froid balaie la montagne. L'armée progresse lentement par des chemins escarpés, trompée par des guides qui l'égarent, harcelée par des populations défiantes et sauvages. Des mulets, des chevaux ont glissé le long des rochers avec leur charge. Quelques-uns ont pu retrouver les traces de la colonne et rejoindre le camp. D'autres gisent, écrasés au fond des précipices, à côté des hommes qu'ils ont entraînés dans leur chute.

Bientôt la neige tombe. Quand vient l'aube froide et triste, les soldats s'équipent avec lassitude, ils bouclent leur sac de leurs doigts gourds en songeant à Carthage où le soleil levant, à la même heure, allume ses ors sur la ville. Les Numides surtout, transis sous leurs burnous de laine blanche, regrettent les douces oasis blotties au milieu du désert.

Et lorsque la trompette donne le signal du départ, la colonne s'ébranle lentement sur les pentes verglacées. On glisse, on se retient à quelque branche pour glisser à nouveau, on s'aide des mains, des genoux. Le froid raidit les membres et mord les visages. L'éclat de la neige brûle les yeux. Les hommes, exténués de fatigue, de faim, de peur, aperçoivent, dès qu'ils lèvent la tête, une muraille de rochers perdue dans les nuages.

Ce n'est plus une marche ordonnée, confiante, mais une lutte de tous les instants contre l'hostilité de la

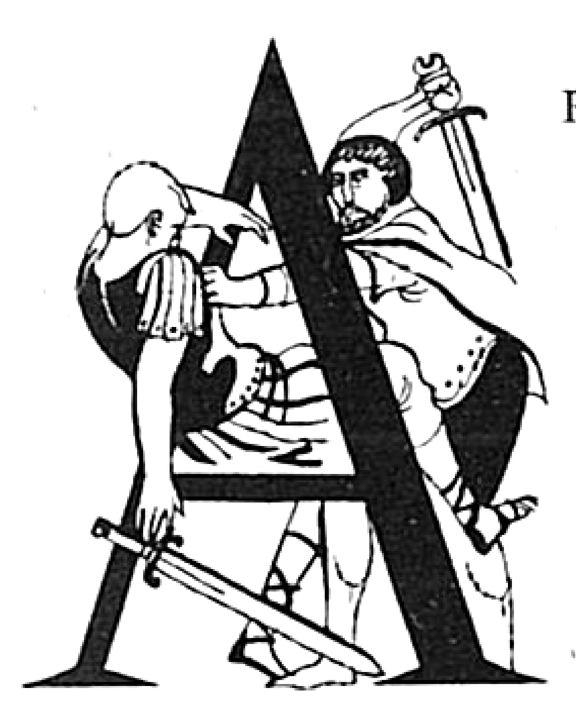
nature. La colonne s'est allongée sinistrement pour se briser par endroits, des masses noires trébuchent et tombent, des grappes d'hommes et de chevaux roulent au fond des ravins. Parfois des appels, des cris, puis un grand silence. L'armée, au prix de durs efforts, poursuit sa route dans une brume pesante et ouatée.

Ces montagnes finiront-elles un jour? De l'autre côté, sans doute, c'est l'Italie, ce sont les plaines verdoyantes baignées par le Pô, c'est la délivrance et le soleil. Mais combien y parviendront-ils? Combien resteront ici même, couchés dans un linceul de neige?

Et maintenant, voici que la route est complètement barrée par des rochers infranchissables. Au travail! Il faut tailler la pierre, s'ouvrir un passage à travers le roc. On coupe les arbres et les buissons des pentes voisines, on allume un bûcher gigantesque et sur la pierre surchauffée, on répand le vinaigre réservé jusque-là pour étancher la soif des soldats. L'acide attaque la roche, les hommes taillent, fendent, ouvrent enfin un sentier. Et l'armée passe.

Lorsque Hannibal retrouve les vastes horizons et la rassurante douceur de la plaine, il sait que Rome trouvera bientôt en face d'elle des troupes solides, endurcies et d'un invincible courage.

II. *Les sombres jours de Rome*



Rome, l'inquiétude suscitée par l'approche d'Hannibal a bientôt fait place à l'angoisse. Certes, les troupes puniques se sont trouvées réduites de moitié après la redoutable traversée des Alpes, mais on croirait que la déesse de la victoire vole, les ailes ouvertes au front de cette armée. Près du Tessin puis de la Trebbie, affluents du Pô, les Romains ont subi de sévères défaites. En ce printemps de 217, Hannibal a envahi l'Étrurie. Le consul Flaminius, qu'on sait audacieux et jusque-là servi par la Fortune, s'est porté à sa rencontre. Rome espère encore dans la valeur de ses hommes et la puissance de ses dieux.

Cependant voici que dans la ville d'angoissantes rumeurs commencent à se répandre. Avant même l'arrivée de tout message officiel, on parle d'un immense désastre.

Une foule consternée se précipite en désordre vers le Forum. Des femmes affolées errent par les rues,

quêtant de-ci de-là des nouvelles, interrogeant tous ceux qu'elles rencontrent. On s'assemble autour de la Curie, on réclame les magistrats, on veut savoir.

Enfin, comme le soleil s'abîme à l'horizon dans une pourpre sanglante, le prêteur Marcus Pomponius apparaît. L'air accablé, levant à peine les yeux sur la foule haletante, il parle au milieu d'un silence de mort :

– Nous avons perdu une grande bataille.

Abandonnant tout espoir, la foule se disperse, commentant tristement les quelques mots du prêteur. Et, pendant que la nuit tombe, avivant encore la douleur et la honte, d'inquiétantes précisions se répandent. Il est question des soldats de Flaminius massacrés par le chef borgne (1) près du lac Trasimène ou bien jetés dans les fers, ou encore lancés dans une fuite éperdue à travers l'Étrurie.

Les jours suivants, les premiers fuyards arrivent à Rome. On les attend avec une impatience anxieuse à la Porte Colline. Ils approchent, lamentables et accablés, le glaive brisé, la cuirasse bosselée, les blessures à vif sous les linges sanglants.

On se précipite vers eux, on les accable de questions : ils répondent comme ils peuvent, d'une voix morne, hésitant parfois parce qu'ils ne savent pas et, plus souvent encore, parce qu'ils savent et n'osent révéler la cruelle vérité aux visages suppliants qui se tendent vers eux.

Un légionnaire, couvert de sang et de poussière, parle de la rencontre. Son récit glace chacun d'épouvante.

---

(1) Hannibal a perdu un œil au cours de sa marche à travers les marais malsains de l'Étrurie.

– Une plaine étroite, un brouillard à couper au couteau, nous avancions, croyant l'ennemi encore loin. Soudain les Carthaginois surgissent. Assaillis de dos par les cavaliers, accablés de traits sur les flancs, nous avons été cernés, coupés, bousculés. On perdait de vue ses enseignes, on se groupait au hasard, on se battait comme on pouvait. Rien à faire pour passer : l'ennemi, les collines, le lac. Quand le consul a été tué, ce fut la déroute. Certains ont voulu fuir par le lac, à la nage : ils se sont noyés dans les marais. Nous, nous avons pu passer par la montagne et nous avons erré toute la nuit, en évitant les patrouilles des Gaulois. On nous a dit que, pendant la bataille, la terre avait tremblé, mais nous étions tellement absorbés par le combat que nous n'avons rien entendu. Et tous ces efforts pour en être là! Quelle pitié!

Alors une femme âgée, Servilia, s'approche. Elle a distingué sur le soldat les mêmes insignes que ceux de son fils Quintus. Oui, c'est un de ses compagnons d'armes, elle le connaît, il va lui donner des nouvelles. Elle l'interroge d'une voix angoissée.

Mais, en la voyant, le soldat s'arrête, gêné, les yeux à terre et un lourd silence pèse sur tout le groupe. Elle ne veut pas comprendre. Il faut que le légionnaire précise :

– Oui, je l'ai vu tomber près de moi. Il a reçu une flèche en pleine poitrine. Mais je n'ai pu lui porter secours. Tout allait si mal.

Alors Servilia s'en va lentement. Supportera-t-elle l'immensité de sa détresse? Elle n'ose rentrer dans sa maison, se retrouver seule avec sa peine. Elle erre dans la ville, glisse silencieuse dans les rues étroites. Elle marche bien longtemps, jusqu'à la nuit.

Ses pas l'ont enfin conduite devant sa porte. Mais, sur le seuil de l'atrium, elle s'arrête, bouleversée; dans la pénombre de la pièce, quelle est cette silhouette accablée qui se lève et s'avance vers elle? Quintus aurait-il survécu à sa blessure? Aurait-il échappé à l'ennemi?

Servilia s'approche, elle tend les bras à ce fils qu'elle avait cru perdu et qui lui est redonné. Mais elle ne pourra l'étreindre. Elle se raidit, chancelle et s'effondre à ses pieds, tuée par la joie.

Et pendant que Rome pleure ses morts, le Sénat prolonge ses séances tard dans la nuit, les prêteurs délibèrent. Comment pourra-t-on arrêter la marche victorieuse des Carthaginois? A qui confier la lourde mission de sauver la ville menacée?



L'année suivante, les Romains accablés purent se croire vraiment abandonnés de leurs dieux.

La défaite du lac Trasimène n'avait pas eu pourtant les graves conséquences qu'on pouvait redouter. Hannibal ne s'était pas hasardé à marcher sur Rome. Le sage Fabius, nommé dictateur, avait imposé ses vues : gagner du temps et limiter les dégâts. Il s'était contenté de tenir en haleine ses jeunes recrues, de harceler l'armée carthaginoise, de lui tendre des embuscades, sans risquer une bataille rangée qu'il eût perdue à coup sûr.

Mais cette attente pesait aux Romains.

– Fabius est indolent et sans courage, disait l'un, la trop grande prudence est un défaut.

– Qui sait, ajoutait un autre, si, aujourd'hui, l'audace ne s'impose pas? Nos soldats sont courageux. Ils savent

qu'ils combattent pour les maisons de leurs ancêtres et les temples de leurs dieux.

– Enfin, concluait un troisième, il faut bien en finir! Le pays est ravagé par les soldats du Borgne. Bientôt, il ne restera plus rien de la florissante Italie si nous tardons encore. Non, par Hercule, ce n'est pas supportable.

Et tous tombaient d'accord pour estimer que Fabius n'était plus l'homme de la situation. Quand les six mois de sa dictature furent écoulés et qu'il se retira, les Romains, pressés d'agir, purent espérer que des chefs moins timorés chasseraient les Carthaginois d'Italie.

Au début de l'été, Hannibal est descendu vers les plaines d'Apulie, où le soleil plus chaud rend la moisson plus précoce. Il est parti de nuit, laissant les feux allumés et quelques tentes pour tromper l'ennemi par une nouvelle ruse et éviter une embuscade. Mais des patrouilles ont été faites au delà du camp romain et les consuls connaissent exactement la marche des Puniques. Va-t-on les suivre? Les deux consuls ne sont pas d'accord.

– Il faut attaquer Hannibal et le vaincre une bonne fois, dit Varron, un plébéien au visage lourd et à la voix rude. Le peuple romain, les alliés le veulent. Nous sommes en nombre. L'ennemi semble fuir. C'est le moment.

– Mais, répond Paul-Émile, plus calme, plus sage, n'est-ce pas là une imprudence? Les manœuvres d'Hannibal ont peut-être pour but de nous attirer dans un piège, comme à Trasimène. Attendons. Ne livrons bataille que dans des conditions tout à fait favorables. Nous ne devons pas une fois de plus exposer les légions romaines au massacre.

– La guerre a assez traîné, reprend Varron avec violence. Rome n'a pas besoin de chefs qui ont peur! Combattons au plus vite!

Presque tous se rallient à cet avis téméraire. Les soldats, fatigués d'une longue inaction, ont hâte d'en finir. Paul-Émile, la mort dans l'âme, doit céder.

– On verra bien dit-il avec hauteur, si ceux qui ont la parole si facile auront le bras aussi vigoureux au combat.

C'est dans la paisible plaine de Cannes, près du flot clair de l'Adriatique, au bord du petit fleuve de l'Aufide, que le destin a poussé les Romains, pour qu'ils y connaissent la plus sanglante défaite de leur histoire [1].

Hannibal, rejoint, n'ose espérer que les consuls lui offriront la bataille sur un terrain aussi favorable au développement de sa cavalerie, qui constitue sa grande force. Mais une fois de plus, les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent perdre et chacun se prépare au combat.

Les Romains ont placé leurs meilleures troupes au centre, les légionnaires pesamment armés en formation massive et profonde. Sur l'aile gauche, se range la cavalerie romaine, emmenée par Varron. A l'aile droite, appuyés à l'Aufide, Paul-Émile et la cavalerie des Alliés. En première ligne, les archers et l'infanterie légère.

En face, Hannibal dispose en hâte sur le front de combat les différents corps de son armée. Mais, chose étrange, il semble vouloir faire le contraire des Romains. Son centre est faible : quelques lignes assez minces de fantassins espagnols et gaulois qu'il dirige en personne.

---

[1] 2 août 216 avant J.-C.



Les soldats, fatigués d'une longue inaction, ont hâte d'en finir.
Page 64.

Qui donc les encadre? Ne dirait-on pas des légionnaires romains? Ce sont les Africains, mais ils ont revêtu les dépouilles des morts de Trasimène. Et ce sont des glaives romains qui vont égorger les soldats de Rome! A l'aile gauche, près du fleuve, se masse la cavalerie lourde des Gaulois conduite par Asdrubal, à l'aide droite, les escadrons numides, rapides et légers que commande Maharbal, un officier de grande valeur.

Et, hasard ou suprême habileté d'Hannibal, le front romain regarde vers le midi, tandis que l'armée carthaginoise est tournée vers le nord, de sorte que l'éclatant soleil d'août, montant à l'horizon, vient rapidement éblouir les Romains, tandis qu'un vent debout, balayant la plaine poudreuse, leur jette aux yeux des tourbillons de poussière qui les aveuglent.

Les deux armées, immobiles, silencieuses, se contemplent un instant avec des yeux farouches. Chacun pense à ses dieux. Un signal de trompette, un frémissement et des deux côtés c'est une immense clameur. Le combat est engagé.

Au centre, les forces légères prennent contact. Les archers libyens, un genou à terre, lancent une pluie de flèches sur les légions, tandis que les frondeurs baléares, habiles à faire tournoyer des balles d'argile avec leurs lanières de cuir, atteignent leurs adversaires à plus de trois cents pas, faisant sauter les glaives des mains. Les légionnaires se protègent avec leurs boucliers, ils avancent au pas de course. A bonne portée de l'ennemi, ils envoient avec précision leurs javelots, puis combattent au corps à corps, à l'épée.

Toute la plaine bruit du choc des armes. L'infanterie

romaine, puissante, compacte, irrésistible, s'avance en rangs serrés. Les centurions, haletant, crient leurs ordres d'une voix rauque; ils font joindre les files et garder les intervalles. Dans un tourbillon de piques, d'épées, d'étendards, les légions progressent, malgré la poussière qui prend à la gorge et le soleil brûlant qui darde ses rayons sur les cuirasses d'airain.

Les lignes puniques tiennent bon. Les Gaulois, des colosses nus jusqu'à la ceinture, les jambes serrées dans des peaux de loups, les cheveux blonds ou roux retroussés sur le sommet du crâne, brandissent à deux mains leur lourde épée sans pointe. Ils combattent en gens de cœur, poussant des cris terribles. Les Espagnols, Cantabres et Lusitaniens aux fortes épaules, vêtus d'une tunique de lin blanc brodée de pourpre, frappent d'estoc avec leurs glaives courts et droits.

Les Romains enfin, au prix d'efforts répétés, bousculent leurs adversaires. Ils s'enfoncent comme un coin dans les rangs disloqués. Le sol piétiné disparaît sous les flaques de sang. Les Gaulois plient, lâchent pied en désordre. Les Espagnols à leur tour fléchissent. Les légionnaires, le visage inondé de sueur, poussent des exclamations de triomphe. Ils pénètrent étourdiment dans la poche qui s'est creusée devant eux. Mais soudain ils comprennent le danger : de chaque côté se resserrent sur eux les fantassins africains, sanglés dans leur ceinture de fer. Aucune issue : il faut combattre encore malgré la soif et la fatigue, contre des troupes fraîches, habiles, pleines d'ardeur. Les légions brisées, morcelées, se débattent avec des sursauts fougueux et impuissants, comme ceux d'un aigle blessé.

Pendant ce temps, les ailes romaines faiblissent. Les

cavaliers de Varron sont tués ou pris par les escadrons de Maharbal. Les Numides, portant de larges manteaux, des colliers de cuir et des sandales en peau de lynx, tourbillonnent sur de petits chevaux tigrés qu'ils tiennent à la crinière. Leurs longues lances s'abaissent dans un mouvement précipité, écrasant les têtes et fracassant les poitrines. Lorsqu'il ne reste plus des cavaliers romains qu'un tas confus d'hommes et de chevaux, abattus, éclaboussés de sang, les Numides viennent achever l'encerclement des légions.

De l'autre côté du champ de bataille, Paul-Émile a été grièvement blessé d'un coup de fronde dès le début de l'action, mais il n'a pas abandonné son poste. Il est là, au milieu de la mêlée, si faible qu'il ne peut même plus se tenir à cheval. Toutes les charges qu'il a ordonnées ont été vaines dans cet espace étroit entre les masses d'infanterie et le fleuve. Il se décide alors à faire mettre pied à terre à ses hommes qui se rangent autour de lui. Asdrubal en profite pour resserrer son étreinte.

La victoire maintenant ne peut plus échapper aux Carthaginois. Hannibal rit de pitié à l'évocation de ces cavaliers démontés aux prises avec ses Gaulois et ses Numides.

– Il serait aussi simple, dit-il, de me les livrer pieds et poings liés.

Les Romains épuisés reculent d'abord en subissant de lourdes pertes. Puis la déroute devient générale. Des fuyards pâles, essoufflés, fous de peur, courent le long de l'Aufide, massacrés dans les joncs par les Numides qui les harcèlent.

Le consul Paul-Émile, assis sur une pierre et perdant son sang en abondance, se trouve presque seul. Un tri-

bun, passant à cheval près de lui, l'aperçoit et lui propose sa monture :

– Paul-Émile, tu es innocent de ce désastre, tu ne voulais pas la bataille. Pars vite, essaie de te sauver pendant qu'il te reste encore quelques forces. Rome a assez perdu aujourd'hui sans perdre encore le meilleur de ses consuls.

– Non, répond Paul-Émile d'une voix faible, puisse ta bravoure te porter bonheur! Ne gâche pas le peu de temps qui te reste pour sortir des mains de l'ennemi. Va, recommande au Sénat d'organiser la défense de Rome avant l'arrivée d'Hannibal. Dis à Fabius que Paul-Émile a vécu jusqu'ici et péri, fidèle à ses sages conseils. Pour moi, laisse-moi mourir au milieu de mes soldats, étendus sur la plaine, car si je vivais, je devrais accuser mon collègue Varron de ce désastre et sauver mon honneur aux dépens du sien.

Mais des Romains en fuite passent, poussant des cris. Les Carthaginois sont sur leurs talons. Le tribun s'enfuit au galop, abandonnant Paul-Émile à son destin.

*

– Le serment fait à mon père Hamilcar, autrefois, dans le palais des Barca, n'est pas loin d'être tenu, déclarait Hannibal à ses officiers, le soir même de la bataille de Cannes.

Le chef Carthaginois, ayant délacé son armure aux écailles de bronze et revêtu une tunique de lin, était assis sur une peau de lion. Il tenait à la main une des enseignes puniques, une tête de cheval dorée au bout d'une hampe peinte en bleu. Sur son visage fatigué, creusé de rides, on pouvait lire une joie immense.

– Nos étendards, ajouta-t-il, sont ce soir à l'honneur. J'ai bien tiré vengeance de cette Rome détestée. J'ai anéanti son armée, massacré sa noblesse, ruiné tous ses espoirs.

Et dans le camp où les feux s'allumaient comme des étoiles, les soldats de Carthage, malgré leurs morts, malgré leurs blessures, rêvaient de pillage et chantaient.

– Il faut maintenant que les hommes se reposent, dit un officier, il faut les laisser festoyer et dormir. Toi-même, Hannibal, sois sans impatience et savoure cette victoire qui te promet Rome.

Alors Maharbal, le chef des cavaliers numides, fait signe qu'il n'est pas d'accord. Sa valeur éprouvée, sa fidélité lui permettent d'avoir son franc-parler devant Hannibal :

– Non, n'attendons pas, dit-il. Nous aurons toujours le temps de prendre du repos quand nous aurons pris Rome. Profitons de leur défaite, de leur panique, fonçons en avant. Offre la ville à tes soldats vainqueurs. Et dans cinq jours, je te promets, ce n'est pas à Cannes que tu souperas, c'est au Capitole, allongé sur un lit de parade, couronné de fleurs et semblable à leurs dieux!

Mais Hannibal sourit d'un air de doute et, d'un geste familier, il caresse sa courte barbe noire :

– Sans doute, Maharbal, sans doute, je connais ta bravoure, ton enthousiasme. Je t'aime pour le souci que tu as de ma gloire. Mais la chose demande réflexion. Prendre Rome est plus facile à dire qu'à faire. Il ne convient pas de s'engager à la légère!

Maharbal s'est renfrogné. Il ne peut dissimuler un

geste d'irritation. Fixant sur Hannibal son regard plein de feu, il déclare :

– On a bien raison de dire que les dieux n'accordent jamais tout au même homme. Toi, Hannibal, tu sais vaincre, mais profiter de ta victoire, non, tu ne sais pas!

Cependant le chef a froncé les sourcils, pendant que les autres officiers regardent Maharbal avec un étonnement mêlé d'indignation. Comment peut-on parler ainsi à celui qui vient de remporter un tel triomphe? Et Maharbal, sentant peser sur lui toute cette réprobation, n'insiste plus.

Au petit jour, les soldats carthaginois envahissent le champ de bataille où s'entassent les cadavres, où râlent les mourants. Cinquante mille Romains gisent là, cavaliers et fantassins mêlés selon que le hasard, la lutte ou la fuite les a réunis. Consulaires, sénateurs ou humbles citoyens, tribuns militaires, centurions ou simples soldats, tous sont couchés sur la terre mouillée de rosée, dans la grande égalité de la mort et de la défaite.

Quelques blessés, dont la fraîcheur du matin irrite la douleur, se soulèvent sanglants, dodelinent de la tête et gémissent. Les Carthaginois les achèvent impitoyablement. Ils détroussent les cadavres, les dépouillent de leurs cuirasses et de leurs armes, glissent à leur doigt les anneaux d'or qu'ils arrachent aux chevaliers massacrés.

Et, près de là, les lauriers-roses qui se reflétaient dans le cours transparent de l'Aufide, ne retrouvent plus leur image dans ses eaux noires de sang.

III. *La revanche de Rome*



INQ ans plus tard, tandis que la nuit tombe sur Rome, deux citoyens reviennent lentement du Champ de Mars où se disperse la foule d'un jour d'élections. Le plus âgé semble inquiet :

– Étrange vote, ne pensestu pas, Fulvius? Je ne sais, par les dieux, si nous n'avons pas fait une sottise.

– Mais pourquoi? répond son jeune compagnon. Aucun présage défavorable n'est intervenu. Pas le moindre coup de tonnerre n'a été entendu dans le ciel, personne n'a été frappé d'une attaque de la maladie sacrée ([1]) tout le temps qu'a duré le vote et qu'ont flotté les pavillons du Capitole et du Janicule. Les dieux nous approuvaient, les citoyens se sont prononcés, voilà tout.

– Non, les choses ne sont pas si claires. Étranges élections vraiment pour lesquelles les citoyens se sont

---

([1]) L'épilepsie, considérée comme mauvais présage.

réunis sans qu'aucun candidat ne se soit présenté. Rome est tombée bien bas pour qu'aucun Romain n'ose se charger de ses intérêts!

— Bien bas, c'est trop dire. Nous avons repris Capoue où les troupes d'Hannibal s'étaient engourdies dans une douce mollesse, nous avons enlevé Syracuse et pacifié la Sicile. Mais en Espagne, deux de nos généraux viennent d'être écrasés. Il faut du courage pour accepter le proconsulat d'Espagne et ce jeune homme, qui a bien voulu tout à l'heure assumer cette lourde charge, me paraît digne de notre estime. Moi, j'ai confiance.

— Oui, je veux croire, moi aussi, que les intérêts de Rome sont en de bonnes mains, mais il est bien jeune! Il était à peine édile, tout au bas de l'échelle des honneurs et voici que brusquement on en fait un proconsul. A vingt-quatre ans! Quelles folies ne va-t-il pas commettre? C'est à un magistrat chevronné, ayant l'expérience du gouvernement et de la guerre, qu'il fallait confier le soin de la lutte dans la péninsule ibérique. Et, pour comble d'imprudence, il est le fils d'un des généraux tués là-bas et le neveu de l'autre. Je me demande si, en l'envoyant à son tour, nous ne lançons pas un défi aux dieux!

— Vraiment, par Jupiter, je ne te comprends plus. Comme les autres tu as voté pour lui, plein d'enthousiasme. Tu semblais heureux lorsqu'il s'est présenté et que, devant la foule émue, il a fait acte de candidature. Alors, pourquoi ces regrets?

— C'est vrai; je ne sais à quel étrange sentiment j'ai obéi. L'angoisse nous étreignait tous alors : nous regardions les magistrats, dont aucun ne sollicitait nos suffrages, nous nous regardions les uns les autres. Le

jeune homme s'est présenté, il a parlé : une force, une séduction émanaient de lui; sa jeunesse respirait la confiance, la foi dans l'avenir; il nous a rendu l'espoir. A ce moment-là, vraiment, il m'a paru désigné par les dieux. Tous ont sans doute éprouvé le même sentiment, puisqu'il a été élu à l'unanimité. Mais ne regretterons-nous pas cet enthousiasme?

– Mais non! Il a perdu son père et son oncle en Espagne? Eh bien! Il aura à cœur de les venger. Il est jeune? Justement! Il n'a pas eu à subir les aigreurs d'une expérience douloureuse. Il reçoit un commandement exceptionnel? Il saura s'en montrer digne.

Ils se turent car, au milieu du groupe qui passait près d'eux, marchait celui dont ils s'entretenaient, ce jeune homme de vingt-quatre ans, au visage dur, au regard froid, à l'allure énergique : Publius Cornélius Scipion.

★

Scipion avait maintenant pris congé de ses amis. Il marchait rapidement, sans escorte, pressé de se retrouver chez lui, d'échapper au bruit de la foule, aux acclamations, aux compliments. Il longea le Capitole, traversa le Forum et gagna le Palatin, au pied duquel s'élevait sa maison.

A l'entrée du jeune maître, l'intendant s'affaira, des esclaves se précipitèrent, des clients accoururent, mais Scipion renvoya tout le monde et se dirigea grave, recueilli, vers le coin ombreux de l'atrium, où les images des ancêtres reposaient dans leurs niches sculptées, près de l'autel des dieux Lares.

Ils étaient là, tous les Cornelii, autrefois consuls ou prêteurs. Ces masques de cire, qui posaient sur Scipion leur regard vide, n'étaient pas de vains simulacres. Ils évoquaient tout un passé glorieux et souvent le jeune homme avait senti sur lui, vivant, la présence, la sollicitude, la protection de ces morts.

Pourtant, une inquiétude l'avait parfois tourmenté : serait-il digne d'eux? Porterait-il avec assez d'honneur le grand nom qu'ils avaient illustré? Vivrait-il lui aussi un jour dans l'admiration des siècles? Aujourd'hui tout était changé : il savait.

Il savait que la Fortune allait lui donner l'occasion de se distinguer dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de montrer, partout où il passerait, sa lucidité, son courage et une hardiesse heureuse. A Publius et à Cneius, son père et son oncle, qui venaient de tomber en Espagne sous les coups de Carthage, le nouveau proconsul adressa la solennelle promesse qu'ils seraient bientôt vengés.

★

Cependant, le Destin, qui gouverne toutes choses et devant qui le grand Jupiter lui-même doit s'incliner, se plut quelque temps encore à brouiller les cartes et à laisser indécise la grande partie qui se jouait entre Rome et Carthage.

Scipion se couvrit de gloire en Espagne. Il arriva un jour devant la ville de Carthagène où les Puniques gardaient leurs réserves d'armes, leurs vivres et leur trésor. La forteresse, bâtie sur une montagne, entre la mer et un lac, semblait inaccessible. Les soldats se regardaient entre eux, pleins d'inquiétude. Mais Scipion

apprit que le lac, communiquant avec la mer, devenait franchissable lors du reflux. Il suffisait d'attendre et d'agir au bon moment.

– Soyez sans crainte, dit-il à ses hommes, vous verrez : d'ici peu Neptune, le dieu des flots, me viendra en aide.

En effet, quand la mer se retira et que le niveau du lac baissa, l'armée romaine put arriver au pied des murs, les escalader hardiment et prendre la ville d'assaut. La nouvelle de ce succès, arrivant à Rome, redonna confiance à tous. La guerre, pensait-on, allait bientôt finir.

C'était là compter sans l'énergie tenace d'Asdrubal, frère d'Hannibal, qui, trompant Scipion, échappa à l'étreinte romaine, franchit les Pyrénées avec des troupes nombreuses et progressa vers l'Italie ([1]). Si les armées carthaginoises parvenaient à faire leur jonction, les deux frères seraient assez forts pour écraser Rome.

Le consul Claudius Nero avait été chargé par le Sénat de surveiller Hannibal, pendant que son collègue marchait vers le nord au-devant des Puniques d'Espagne. Mais il résolut de tenter une manœuvre hardie.

– Curtius, dit-il à son lieutenant, nous allons jouer le grand coup. Mon collègue Marcus Livius risque de subir un véritable désastre s'il se heurte à Asdrubal avec ses seules forces. Je dois le rejoindre au plus tôt.

– Le rejoindre? Mais si Hannibal marche sur Rome? Non, Claudius, nous ne pouvons abandonner notre poste. Nous devons protéger la ville.

– Tu me comprends mal, Curtius. Nous ne partirons pas tous. Tu resteras ici, au camp, avec un effectif

---

([1]) 207 avant J.-C.

réduit. Moi, je rejoindrai Livius avec mille cavaliers et six mille fantassins.

– Et si Hannibal attaque?

– Je ne crois pas qu'il attaquera. Pourquoi? Parce qu'il ignore qu'Asdrubal est déjà en Italie. Il se rappelle le temps qu'il a mis, lui, et les difficultés qu'il a connues. Il ne sait pas que son frère, marchant au printemps, guidé par les Gaulois sur des routes bien frayées, a couvert le trajet beaucoup plus rapidement que lui. Nous avons soigneusement bloqué les routes et fait prisonniers tous les messagers qu'Asdrubal envoyait vers le sud.

– Alors, tu espères tromper ce vieux renard d'Hannibal? Il me semble que tu t'en remets beaucoup au hasard.

– Le hasard nous sera favorable, tu verras, et il ne restera plus qu'à l'appeler de la chance.

Claudius Nero partit donc avec la majeure partie de ses troupes. Marchant de jour et de nuit, mangeant sans faire de pause, ne traînant que les bagages indispensables, la colonne couvrit plus de deux cent quarante milles (1) en six jours. Les hommes, les femmes, accourant de toutes les campagnes pour ravitailler et encourager les soldats, leur prodiguaient les vœux, les prières, les louanges, les appelaient libérateurs de la ville et sauveurs de la patrie.

Claudius entra de nuit dans le camp de son collègue. On avait décidé, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, que le camp ne serait pas agrandi. Les soldats se serrèrent, s'entassèrent comme ils purent sous les tentes. Asdrubal, à cinq cents pas de là, ne s'aperçut de rien.

---

(1) 360 kilomètres.

Livius pensait qu'il fallait différer le combat et attendre que l'armée de Claudius se fût remise de ses fatigues et de ses veilles.

– Non, fit Claudius avec fougue, Hannibal s'apercevra d'ici peu qu'il a été joué. Il remontera aussitôt vers le nord. Il faut qu'à ce moment-là nous ayons écrasé Asdrubal. Donnons dès maintenant le signal, profitons de l'effet de surprise, le temps presse.

*

Une aube pâle blanchit les hauteurs environnantes et argente les eaux calmes du Métaure. Déjà, les Carthaginois sont rangés en ordre de bataille et Asdrubal, entouré de quelques cavaliers, s'avance jusqu'aux porte-étendards qui se tiennent en première ligne. Il aperçoit les Romains en face de lui, prêts au combat. Mais que se passe-t-il donc? Quels sont ces boucliers poussiéreux et salis qu'il n'avait jamais remarqués aux soldats de Livius? Et comme ces chevaux sont efflanqués! On dirait qu'ils viennent de faire de longues marches. Certains soldats aussi ont un visage brun de hâle comme après de rudes étapes sous le soleil.

Asdrubal, inquiet, se tourne vers un des cavaliers qui l'accompagnent.

– Il me semble qu'il se passe quelque chose d'anormal. Ces soldats, ces chevaux, ces armes... Et, dis-moi, ne sont-ils pas plus nombreux qu'avant?

– Si, je le crois aussi. Les rangs sont plus serrés, plus profonds. Des renforts sont certainement arrivés au cours de la nuit.

– Tout cela n'est pas clair, fait Asdrubal. N'engageons

pas le combat sans savoir. Fais sonner la retraite.

Et l'armée carthaginoise, au son des trompettes et des buccins, se replie en bon ordre vers son camp. Asdrubal, troublé, regagne sa tente, accompagné de ses amis.

Tout le jour, le chef punique essaie d'obtenir des renseignements. Il envoie des espions autour du camp romain, le long du fleuve où les deux armées viennent se ravitailler en eau. Et toutes les indications concordent : les retranchements romains n'ont pas été allongés, mais le camp est bondé d'hommes et de chevaux.

Un détail surtout frappe Asdrubal. On a entendu sonner deux fois la trompette romaine.

– Sans aucun doute, s'écrie Asdrubal, les deux consuls sont là. Comment cela est-il possible? Qu'est-il arrivé à mon frère? Est-il vaincu? mort? en fuite? Si Claudius a rejoint son collègue, c'est que Rome n'a plus rien à craindre d'Hannibal.

Ses confidents essaient de calmer son inquiétude. Ils proposent des explications rassurantes. L'un d'eux avance le mot de ruse :

– Une ruse? fait Asdrubal irrité. Pour qui prend-on Hannibal? Jamais un chef comme lui ne se laisserait berner pareillement!

Tous, en tout cas, sont d'accord pour éviter le combat. Les Romains sont trop forts, il faut fuir. Ruminant des pensées sinistres, le Carthaginois donne à ses soldats l'ordre d'éteindre les feux, de plier bagage sans bruit, de lever le camp et la retraite commence dans le silence menaçant de la nuit.

Mais les guides se sont enfuis. Les soldats errent le long du Métaure, suivent ses méandres paresseux,

reviennent sur leurs pas, s'égarent dans la campagne, perdant un temps précieux. Certains, accablés de sommeil, s'étendent çà et là, abandonnant leurs enseignes et leurs chefs. Le paysage se resserre, devient plus escarpé à mesure qu'on s'éloigne de la mer; le fleuve, dont les rives s'élèvent, ne peut être traversé à gué. Et tandis qu'on hésite ainsi, un piétinement sourd naît, grandit et les légions romaines apparaissent aux Carthaginois exténués dans la pâle lueur du jour qui pointe à l'horizon.

Asdrubal comprend qu'il faut combattre. Il n'a même pas le temps de se retrancher sur les hauteurs environnantes. Déjà, les armées romaines sont en ordre de bataille et la lutte s'engage, précipitée, furieuse.

Le Carthaginois a placé en première ligne ses éléphants qui balancent leurs trompes barbouillées de minium et avancent lourdement, écrasant tout sur leur passage. Ils portent sur leur dos cuirassé une tour, d'où les archers nubiens criblent de flèches les légionnaires. Avec leur poitrail garni d'un éperon d'acier, leurs défenses allongées par des sabres, l'ivresse que distille en eux l'odeur du sang, les éléphants pénétrant comme un coin dans les cohortes, fendent les rangs, renversent assomment, piétinent. Leur choc est terrible et fait presque plier le front romain.

Mais, au milieu des cris, du tumulte, les bêtes s'affolent bientôt. Elles errent entre les deux armées avec des barrissements éperdus, secouant furieusement leur lourde tête grise et leurs larges oreilles où le sang coule, fonçant parfois avec une impétuosité soudaine sur les lignes puniques. Alors, les cornacs nubiens, saisissant leur maillet et appliquant un ciseau à la jointure du cou, frappent de toutes leurs forces : les masses énormes,

caparaçonnées de bronze, s'abattent, tombant les unes sur les autres, augmentant ainsi le désordre et la confusion.

Au centre, les Espagnols et les Ligures, vieux soldats exercés au combat, résistent bien aux troupes de Livius. Asdrubal soutient l'effort de ses hommes par ses exhortations, il rallie les fuyards gaulois et, en plusieurs endroits, rétablit une situation compromise. Il voit clair et vite, en digne fils d'Hamilcar.

Mais Claudius Nero encourage ses soldats avant l'assaut décisif :

– Enfin nous y voilà! N'est-ce pas pour cela que nous avons parcouru à une telle allure un si long trajet? Allons-y!

Et après avoir bousculé l'aile gauche des Carthaginois, il les tourne par une manœuvre rapide. De tous côtés, il les assaille, de front, de flanc, de dos. Vers midi, Asdrubal comprend qu'il a perdu la partie et, ne voulant pas survivre à son désastre, il se lance à bride abattue sur une cohorte romaine. Il tombe, les armes à la main.

Au soir de la bataille du Métaure, où les vaincus laissaient, dit-on, cinquante-six mille tués, les soldats romains pouvaient relever fièrement la tête : les morts de Cannes étaient vengés.

Quelques détachements gaulois et ligures qui n'avaient pas pris part au combat ou qui avaient réussi à fuir, s'en allaient en une seule colonne, sans chef, sans enseigne, sans ordre. On vint l'annoncer au consul Livius.

– Envoie seulement un escadron, il les écrasera tous.

– Non, répondit le consul, las du massacre. Qu'ils restent pour raconter au monde le désastre qu'ils ont subi et la valeur que nous avons montrée!

Quelques jours plus tard, Claudius Nero, dont l'audace avait permis à Rome de remporter sa plus belle victoire, était de retour dans son camp d'Apulie. Il fit jeter devant les avant-postes ennemis un curieux sac de cuir sur lequel était écrit en langue punique ces mots : « Pour Hannibal ». Les soldats le portèrent à leur chef. Celui-ci, méfiant, le fit ouvrir aussitôt. Il y avait dedans une tête coupée, sanglante, aux yeux fixes. C'était la tête d'Asdrubal.

Les soldats eurent un frisson d'horreur. Hannibal, abattu par le deuil qui le frappait, comprenant que la défaite de son frère anéantissait ses espoirs, s'écria d'une voix pleine de tristesse :

– Je reconnais bien là le destin de Carthage.



Une foule en délire accueillit à Rome la nouvelle de la victoire. C'était, après de longs jours de fièvre et d'angoisse, un sentiment de délivrance, un regain d'espoir, une joie profonde et devant les statues des dieux montèrent les prières d'actions de grâces avec la fumée des encens. La guerre pourtant durait toujours et elle allait continuer six ans encore.

Mais Hannibal, lassé, vieilli, se cantonnant prudemment dans les montagnes de l'Italie du sud, avait laissé l'initiative à Scipion. Le chef romain pourrait-il par une action audacieuse réduire Carthage à merci?

– Je ne le pense pas, disait Fabius, le prudent, le sage, sortant de la Curie avec un de ses amis. Autrefois, quand j'étais dictateur et ensuite au Sénat, on semblait croire que mes conseils étaient judicieux, on

louait ma prudence; maintenant on ne m'écoute plus et on a tort.

– Mais pourquoi Scipion ne réussirait-il pas?

– Parce que son entreprise est insensée. Le voici consul à trente ans, à un âge où l'homme n'a encore acquis ni l'expérience ni la sagesse. L'État est épuisé par quinze années de guerre, Hannibal reste menaçant en Italie et Scipion n'hésite pas à emmener une armée en Afrique, en plein pays ennemi! Là, il aura tout contre lui, les hommes, la terre, le soleil. Souviens-toi d'Atilius Regulus dans la première guerre punique, vaincu près de Carthage, capturé et torturé.

Les deux Romains marchaient maintenant sur la Voie sacrée et leurs pieds butaient parfois contre les grandes dalles bossues.

– Et puis, reprit Fabius en hochant la tête, je n'aime pas l'orgueil de ce jeune imprudent. Il rêve aux chevauchées d'Alexandre, il cherche à faire croire qu'il est comme lui fils d'un dieu; bref, il songe trop à sa gloire et pas assez à l'État.

Et le vieux Fabius continua sa route, pensant avec amertume à ce jeune rival qui avait ruiné son crédit au Sénat et que la foule étourdie, subjuguée, adulait déjà comme un héros.

Les inquiétudes de Fabius allaient vite se révéler vaines. Scipion, dès qu'il eut débarqué sur le sol africain, surmonta par son énergie et sa souplesse toutes les difficultés. Il obtint l'alliance du roi numide Massinissa qui lui fournit une cavalerie d'élite et, s'emparant de Tunis, il entreprit de réduire Carthage par la famine. Les Anciens, affolés, rappelèrent Hannibal.

Le chef punique était dans son camp, en Italie du

sud, lorsque les messagers du Conseil vinrent lui exposer l'ordre de rentrer dans son pays. Tête basse, le front dans la main, il écouta, pendant que tous ses familiers tremblaient autour de lui. Mâchoires contractées, poings serrés, il avait grand-peine à maîtriser la colère qui l'agitait. Et brusquement des larmes emplirent ses yeux, il étouffa mal un sanglot. Debout devant lui, pleins de respect et de crainte, les envoyés de Carthage attendaient.

Hannibal releva son visage ravagé et eut un geste de rage :

– Ainsi, cria-t-il, Carthage ne dissimule plus. Cette ville ingrate à qui j'aurais pu conquérir un empire, a toujours lésiné pour m'envoyer armes et argent. Maintenant elle me rappelle ouvertement. Mes vrais ennemis, ce ne sont pas les Romains tant de fois battus et mis en pièces, ce sont les nobles de Carthage, avares, jaloux et lâches.

Le cœur plein de colère et de douleur, il fit passer en Afrique l'élite de son armée et, pour consommer sa vengeance, il mit à feu et à sang les villes du Bruttium, ne laissant derrière lui que la ruine et la haine. Les mercenaires italiens qui refusèrent de le suivre furent massacrés jusqu'au dernier.

La même amertume le reprit lorsqu'il s'embarqua pour la terre punique. Tandis que le navire s'éloignait lentement, Hannibal, debout à la poupe, tenait son regard fixé sur cette mince bande sombre qui rapetissait sans cesse, le rivage italien. Ce sol italien, il l'avait parcouru pendant quinze ans, il l'avait eu à lui et maintenant, cédant au Destin, il devait l'abandonner. La révolte le poussait à accuser les hommes et les dieux, puis à s'accuser lui-même.

— Que n'ai-je eu plus d'audace! Que n'ai-je écouté les conseils de Maharbal! Je devais mener droit à Rome mes soldats tout sanglants de la victoire de Cannes!

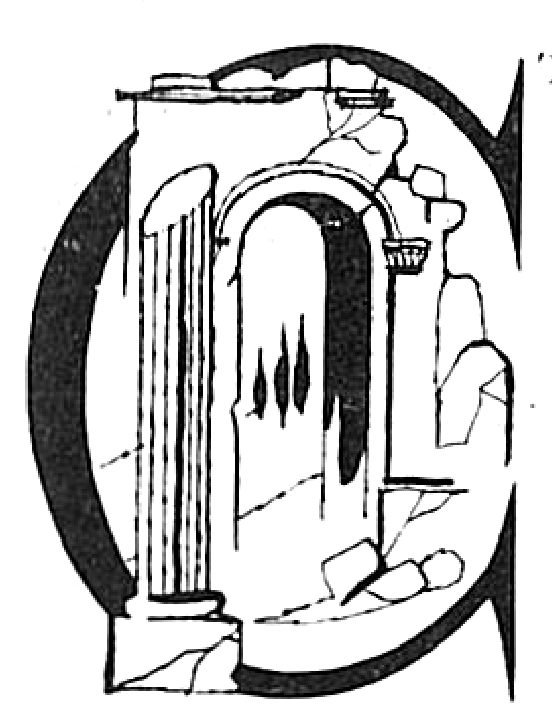
Et, tandis qu'on essayait de le calmer, il reprenait, toujours tourné vers cette Italie qu'il ne se consolait pas de perdre.

— Scipion n'a pas eu peur, lui, il a marché sur Carthage et le peuple romain l'a approuvé. Tandis que moi, je n'ai trouvé dans mon pays qu'envie, mauvaise foi et mollesse!

L'Italie avait disparu dans le lointain. Le bateau glissait à toutes rames vers l'Afrique. Hannibal retrouvait sans joie sa patrie qu'il avait quittée depuis trente-six ans.

Il n'était pas au bout de ses peines. Accueilli par les insultes de ses adversaires politiques et la rancœur des Carthaginois dont il avait déçu les espoirs, il lui fallait combattre avec des forces improvisées contre un adversaire jeune et résolu. Le 19 octobre 202, il était écrasé par Scipion à Zama et Carthage abattue devait implorer la paix.

IV. *La fin d'un Monde*



C'EST fait, Maître, le roi Prusias a accepté la requête de Flaminius et décidé de te livrer aux Romains.

– Je m'y attendais, répond le vieillard. Tous les rois d'Asie tremblent maintenant devant Rome et n'ont rien à lui refuser. Partons au plus vite.

Le vieillard prit un manteau et une épée. Accompagné par quelques fidèles, il essaya de fuir par une des sept issues secrètes qu'il avait pratiquées dans sa demeure. Toutes étaient gardées par des sentinelles du roi.

– Bientôt, Maître, les soldats entreront. Ils ont ordre de te prendre vivant.

– Crois-moi, ils ne tiennent pas encore Hannibal.

Et, prenant une coupe où il avait fait broyer du poison, il but d'un trait :

– A la santé de Prusias! dit-il avec un sourire contraint.

Puis, son front s'assombrit, sa voix devint plus grave et plus basse.

— Que Baal punisse Prusias pour avoir trahi les lois saintes de l'hospitalité! L'insensé! Il ne sait pas que ses bassesses ne le sauveront même pas de la dureté romaine. Un jour, lui aussi, il connaîtra la rude loi des vainqueurs.

Déjà, il s'affaiblissait. Il s'assit, très pâle. Sa pensée semblait bien loin de là, près de Carthage, vaincue.

— J'ai tout fait pour elle, continua-t-il lentement. Mais elle, qu'a-t-elle fait pour moi? Après Zama on m'a nommé Suffète, j'ai remis de l'ordre dans l'État, j'ai rempli les coffres, j'ai couvert la campagne d'un riche manteau d'olivettes, j'ai préparé la revanche, prudemment, obstinément. Mais mes adversaires m'ont dénoncé aux Romains. On m'a chassé, on m'a déclaré ennemi public, on a rasé ma maison et interdit de prononcer mon nom.

Il frissonna. Son corps robuste se débattait contre la mort.

— Carthage, dit-il, les yeux étrangement fixes, pays des chacals avides et lâches, tu périras. On sèmera du sel sur tes ruines. Et tes fiers Anciens, la tête rasée, le dos meurtri, gémiront dans les ergastules (1) de Suburre.

★

La même année (2), Scipion, le vainqueur d'Hannibal, mourait dans la petite ville de Literne, près de Naples. Devant l'humble maison où il avait achevé sa vie, des

(1) Prison souterraine pour les esclaves. Suburre est un quartier populaire de Rome.

(2) 183 avant J.-C.

parfums brûlaient sur un petit autel et on avait planté un rameau de cyprès. L'urne funéraire fut scellée dans le tombeau, hors des murs de la ville. Chacun des membres du cortège – ils n'étaient pas très nombreux – défila à la fin de la cérémonie devant la tombe, appela par trois fois l'âme du mort en prononçant son nom, lui adressa un dernier adieu : « Repose-toi bien » ou encore « Que la terre te soit légère ». Parmi les assistants aucun magistrat, aucun sénateur, mais des bourgeois, des artisans, des paysans aux mains calleuses et à l'affection fidèle. Un dernier rite : quelques gouttes de vin répandues sur la pierre. Scipion a quitté les vivants et pris rang parmi les Dieux Mânes ([1]).

Un homme revient tristement vers Literne. C'est un centurion qui est resté auprès de Scipion jusqu'à la fin. Il pense au prodigieux destin de son chef.

Après Zama, un éclatant triomphe, les chariots lourds de butin, l'armée joyeuse, la montée au Capitole au milieu d'une foule en délire et le glorieux surnom d'« Africain ». Sur les marches du temple, le premier sénateur s'avance. Il salue Scipion :

– Oui, Rome ne ment pas quand elle te dit issu du sang des Dieux.

Puis de nouvelles campagnes en Asie et de nouveaux succès. Mais les envieux ne désarmaient pas. Ils se rongeaient les poings devant le bonheur constant du héros et sa popularité durable. Et ce fut le procès : Scipion, accusé d'avoir puisé dans le trésor public, fut appelé à se justifier.

Quand le jour arriva où il devait rendre des comptes,

([1]) Ames des morts considérées comme des divinités.

l'Africain se présenta fièrement au Forum. Les juges attendaient ses explications. Il ne les regarda pas et se tourna vers la foule :

– Romains, dit-il, il y a déjà bien des années à pareil jour j'ai livré bataille en Afrique aux Carthaginois et vaincu Hannibal. C'est là un anniversaire qu'on doit fêter dignement. Pas de procès donc. Je vais de ce pas au Capitole saluer Jupiter, Junon, Minerve. Je veux les remercier de m'avoir donné la force de rendre un grand service à la patrie.

Et la foule, conspuant le sénateur Caton qui réclamait le procès, suivit Scipion au Capitole.

Mais l'Africain avait souffert de ces attaques mesquines et sournoises qui le blessaient dans son orgueil. Il préféra l'exil et partit pour Literne où il vécut simplement.

Le centurion est entré dans l'atrium de la petite villa. Il a peine à croire que jamais plus il ne verra la haute silhouette de son chef, son visage dur au front chauve, aux lèvres minces, au regard incisif, que jamais plus il n'entendra sa voix.

Il songe avec émotion aux dernières paroles de Scipion l'« Africain », proconsul à vingt-quatre ans, consul à trente, vainqueur d'Hannibal et de Carthage :

– Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.



Et maintenant l'épilogue. On est en 146 avant Jésus-Christ et le conflit qui oppose les deux grandes puissances méditerranéennes dure depuis plus d'un siècle. Rome a conquis la Grèce et soumis la Gaule Cisalpine, mais Carthage patiemment a développé son agriculture,

son commerce, refait une flotte et cherché des alliés. Depuis longtemps, au Sénat, le vieux Caton, inquiet du réveil de l'ennemi africain, a pris l'habitude de terminer tous ses discours par cette phrase :

– J'en conclus qu'il faut détruire Carthage!

Lorsque les Puniques, sans cesse harcelés par les brigands numides, les ont repoussés par les armes, Rome s'est décidée à reprendre la guerre et à en finir une bonne fois.

Carthage, inquiète, s'est déclarée prête à céder : elle a livré ses armes, ses navires, de l'argent. Mais alors, les Romains ont révélé la volonté du Sénat : ordre aux Carthaginois d'abandonner leur ville, qui serait détruite de fond en comble.

La cité punique, bien qu'elle fût désarmée, releva le défi avec indignation. On fortifia les remparts, on rassembla du bois pour faire de nouveaux navires, on arracha aux toits des maisons et des temples les métaux pour fabriquer des armes, on libéra les esclaves pour les équiper en soldats. Comme les cordages manquaient pour les catapultes, les femmes offrirent leurs cheveux. Dans cette ville où pendant longtemps Hamilcar puis Hannibal avaient déploré la mollesse des habitants, leur égoïsme, leur esprit de lâche résignation, c'était une véritable explosion d'enthousiasme patriotique et de dévouement.

– Nous tiendrons, disaient les Carthaginois, ou alors nous mourrons. Mais l'honneur sera sauvé.

Scipion Émilien, le petit-fils de l'Africain, nommé lui aussi consul avant l'âge légal, arriva avec son armée. La ville, reliée à la terre par un isthme, était défendue dans toute sa largeur par des murs énormes, hauts de

treize mètres, larges de dix, précédés de larges fossés, doublés de palissades, flanqués de tours. Les Romains, après un mois de travail continu, dressèrent en face des murs puniques un retranchement solide dominé par de hautes tours de bois. Jour et nuit, des deux côtés, les catapultes et les balistes lançaient leurs boulets et leurs flèches enflammées.

Puis le consul bloqua le port. Les assiégés, souffrant de la faim mais refusant de céder, se réfugièrent sur l'acropole de Byrsa. Ce fut alors l'assaut. Avançant dans des ruelles étroites maison par maison, combattant dans la rue, aux étages, sur les toits, incendiant un peu partout pour déblayer les obstacles, les légionnaires progressèrent pied à pied, surpris par cette résistance désespérée. Le massacre dura six jours et six nuits. Les cadavres étaient si serrés qu'il fallait les écarter à la fourche pour dégager le chemin. Les derniers défenseurs, avec des femmes et des enfants, se barricadèrent dans le temple d'Eshmoun, y mirent le feu et moururent dans les flammes.

Carthage fut rasée, son sol maudit, les habitants qui restaient vendus comme esclaves ou livrés aux bêtes. Scipion Émilien, achevant l'œuvre de l'« Africain », accomplissant la mission que le Sénat, avec une froide cruauté, lui avait confiée, pleura, dit-on, sur les ruines fumantes de la ville, se rappelant, non sans une mélancolie douloureuse, les vers que le grand Homère, à la fin de l'Iliade, consacre à la prise de Troie.

Le jeune orateur



UEL est donc ce jeune homme qui se promène au Capitole par ce beau matin de printemps ([1])? Il a un peu plus de vingt ans, un visage grave, un large front sous les cheveux courts, des yeux vifs qui signalent au premier regard une intelligence aiguë, mobile, impressionnable.

De taille moyenne, il a le cou épais, la mine fraîche, une allure solide et trapue, un air de force et de santé.

Il s'appelle Marcus Tullius Cicero et c'est lui que la postérité connaîtra sous le nom de Cicéron. Il est né à Arpinum, une petite ville au sud de Rome. Ses origines ne sont pas nobles, mais bourgeoises. Il appartient à cette classe moyenne des chevaliers italiens, riches, actifs, ambitieux.

Après de brillantes études sous la direction de maîtres grecs, il est venu au Forum, où il a écouté les orateurs en

---

([1]) 80 avant J.-C.

vue et il a choisi le métier d'avocat, qui doit lui permettre de faire valoir son éloquence souple et passionnée.

– Mon premier discours, pense-t-il, n'a pas été mauvais. De la logique, de la fougue, une voix qui porte bien. Oui, le succès est encourageant.

En marchant à pas lents, il arrive devant le temple de Jupiter. Il songe aux généraux qui y ont connu le triomphe. Il est fier d'appartenir au peuple qui a unifié l'Italie, conquis la Grèce et l'Espagne, imposé sa loi en Asie.

Il descend maintenant vers le Forum où se presse une foule bruyante. Des marchands orientaux offrent des soieries, des épices, des parfums, des bijoux sertis de pierres précieuses. Des Italiens vendent les poteries vernies d'Arretium et les bronzes de Capoue. Un cuisinier ambulant fait rôtir dans l'huile des courgettes saupoudrées de farine. Plus loin, derrière son banc, un changeur compte ses sesterces [1].

Il y a beaucoup de Grecs dans cette foule, des charlatans qui promettent de guérir toutes les maladies avec des onguents magiques, des diseurs de bonne aventure, des musiciens et des danseurs. Cicéron regarde un moment un maître d'école, installé le long de la rue, sous un portique et qui fait réciter à ses jeunes élèves, d'une voix chantonnante, une longue leçon apprise par cœur. Pour stimuler les mémoires défaillantes, le maître donne sur les doigts des enfants de violents coups de férule. Tout à côté, un grammairien commente un texte d'Homère devant des jeunes gens attentifs, prenant des notes sur des tablettes de cire, où ils écrivent

---

[1] Monnaie romaine d'argent.

avec un stylet. Un esclave aux cheveux blancs appelle les passants :

– Venez écouter l'enseignement de Procas. Envoyez vos enfants chez Procas. Grec et Latin appris à fond. Prix très modérés.

Tous ces petits Grecs, à l'esprit souple, aux aptitudes variées, connaissant les mille et une façons de faire fortune, se promènent en manteau long, un chapeau sur la tête. Ils barrent le chemin, gênent les passants, courent les cabarets, assomment tout le monde par leur bavardage incessant.

Cicéron les trouve bien agaçants. Mais il songe avec admiration à leur pays.

– Autrefois, se dit-il, les Romains ignoraient les lettres et les arts. Les soldats de Mummius, après la prise de Corinthe, mutilaient les statues et jouaient aux dés sur les tableaux des maîtres. Maintenant, c'est bien fini. La Grèce nous a enseigné la Beauté...

Partout, des temples sortent de terre et les ouvriers s'interpellent joyeusement. Le Forum est un vaste chantier où naît une ville nouvelle.

Mais Cicéron s'arrête soudain, songeur. Une pensée assombrit son esprit. C'est bien d'adopter la culture grecque, le goût des belles choses qui éclairent la vie d'un sourire. Toutefois il ne faudrait pas copier les Grecs en tout, imiter l'insouciance qui a perdu leurs cités et se lancer comme eux dans des querelles, des troubles, des émeutes qui affaibliraient l'État.

Cicéron s'arrête devant la tribune aux Harangues où sont suspendus les Rostres, éperons de navires pris à l'ennemi. Il espère bien un jour, quand il sera devenu un homme politique influent, parler de là à la foule

assemblée. Il sait qu'il a pour réussir de l'ambition et du talent.

Mais, pour le moment, la tribune est muette. Le soleil, qui brille haut dans le ciel, caresse de ses rayons, au bord de la Voie sacrée, la statue d'or de Sylla.

★

— Sois le bienvenu, Marcus. Que je suis heureux de te revoir!

C'est l'avocat Hortensius qui accueille Cicéron dans la belle villa du Palatin dont il est si fier. Il s'empresse de lui faire voir le vaste atrium richement décoré, où les grossières statues d'autrefois ont été remplacées par des bustes de marbre, le tablinum aux murs ornés de peintures délicates, au sol couvert de mosaïques coloriées, puis le péristyle à la mode grecque avec de minces colonnes, des parterres fleuris, de claires fontaines aux eaux fraîches.

On prend place ensuite dans la salle à manger. Les convives, débarrassés de leur toge et de leurs chaussures, s'étendent sur des divans, la tête couronnée de fleurs, le coude gauche appuyé sur des coussins. Hortensius, pour honorer Cicéron, l'a fait placer sur le lit central que l'on réserve aux hôtes de marque.

Le repas commence gaiement pendant que des esclaves jouent de la cithare. Le menu a été composé avec soin. On sert d'abord des œufs coupés menu couronnant des anchois et des saucisses bien chaudes, entourées de prunes et d'olives, puis une lamproie farcie aux huîtres, enfin un rôti de chevreau avec des fèves et des choux verts. Les mets sont placés sur un

guéridon de bronze. Ils sont tout découpés et chacun prend avec ses doigts. De temps en temps, des esclaves présentent aux convives des aiguières pour qu'ils se lavent les mains avec une eau parfumée.

Le repas est agrémenté de divertissements : une jeune Syrienne vient chanter une mélodie nostalgique, un mime fait rire en parodiant un procès. Hortensius ensuite ne manque pas d'offrir aux dieux de la maison, les Lares, un gâteau d'orge qu'il saupoudre de sel avec une salière d'argent représentant un monstre marin.

Après un dessert simple et frais, des raisins bien mûrs et des figues juteuses, on goûte les vins coupés d'eau et parfumés de résine : du Falerne, du Massique, du vin de Chio. Les conversations se poursuivent jusqu'à la tombée du jour. Hortensius et Cicéron parlent à cœur ouvert. Très vite l'entretien s'élève et porte sur la situation de Rome après les grandes conquêtes.

– Tu m'as reçu somptueusement, fait Cicéron, et je t'en remercie. Ta demeure, tes lits ornés de bronze, tes tapisseries précieuses, les repas fins dont tu régales tes hôtes, tout dénote ici un luxe de bon goût. Mais quelle différence entre le cadre où tu vis et celui de nos aïeux!

– Ce n'est rien ici, reprend Hortensius. Je cherche à garder dans le luxe une certaine discrétion qui en fait, à mon sens, tout le charme. Mais si tu voyais la villa de Crassus le Riche, dans un cirque de verdure, sous les pins odorants, au bord des cascatelles de Tibur! Si tu mangeais un jour dans la vaisselle d'or et d'argent de Lucullus les plats raffinés et étranges que ce fin gourmet a l'art de servir à ses hôtes! Là, après le repas qui se prolonge dans la nuit, on élit un roi du festin qui impose

aux convives de boire d'un trait un grand nombre de coupes. C'est une belle beuverie, tu peux m'en croire!

— Tout cela m'afflige, dit Cicéron, et je pense à Caton le Censeur. Il y a cent ans ce petit homme roux, aux manières brusques, ne cessait de prêcher la frugalité! Il restait fidèle à la simplicité des ancêtres et il accusait les Scipions de copier le luxe amollissant de l'Orient.

— Oui, ajoute Hortensius en riant, ce rustre grincheux ne s'avisa-t-il pas un jour d'interdire aux femmes les parures somptueuses? Ce fut peine perdue. Que dirait-il aujourd'hui s'il voyait les fins tissus que nos élégantes ajustent en draperies compliquées, les bijoux, les bagues, les colliers dont elles se couvrent sans mesure, leurs fines chaussures de cuir blanc et le laborieux édifice de leurs faux cheveux blonds?

— Comprends-moi bien, reprend Cicéron. Je sais que nous étions autrefois un peuple de rustres, ignorant tout des joies et des beautés de la vie. Aujourd'hui, nous apprécions les jolies choses, nous aimons à collectionner les livres, les statues, les tableaux, et c'est bien.

« Mais nous avons perdu les vertus qui ont fait la force de Rome : l'énergie, la simplicité, le respect des dieux, le dévouement à l'État. Le peuple passe son temps au cirque, mendie son pain en flattant les puissants, vend sa voix au plus offrant, participe aux bagarres qui ensanglantent à chaque élection le Forum. Les nobles, que tu défends si brillamment en toute occasion, ne valent pas leurs ancêtres. Orgueilleux, insolents, cupides, ils se croient au-dessus des lois.»

Hortensius ne put s'empêcher de répliquer avec quelque vivacité :

— Cicéron ne serait pas Cicéron s'il n'attaquait pas



Le peuple passe son temps au cirque. *Page 96.*

les nobles. Et les chevaliers que tu soutiens, toi, les hommes d'affaires, les publicains, crois-tu qu'ils soient sans reproche? Ils trafiquent sur les blés, ils écrasent les provinciaux d'impôts, ils prêtent de l'argent à des taux d'usuriers. N'est-ce pas vrai?

Cicéron n'eut garde d'insister. Il admit que des réformes étaient indispensables si Rome voulait sortir du désordre.

— Ce qu'il faut, conclut Hortensius avec conviction, c'est un homme à poigne, un chef. Ayons confiance en Sylla.



Plusieurs mois ont passé. Le jeune Cicéron, poussé par l'ambition, a songé un moment à rechercher les bonnes grâces de Sylla. Mais il a vite renoncé. Le dictateur ne lui plaît pas.

Avec sa mâchoire carrée, ses yeux bleus au regard dur, son teint violacé parsemé de plaques blanches, Sylla a un aspect étrange et inquiétant. Brutal et rusé, il vit à Rome comme un despote oriental. Il se fait accompagner d'une garde choisie dans l'élite de ses légionnaires, il frappe des monnaies d'or à son effigie, il n'hésite même pas à prendre le surnom de « Félix », l'Heureux, réservé jusque-là aux dieux. Sa dictature a été marquée déjà par des cruautés sanglantes.

Après avoir chassé de Rome son rival Marius, il a osé entrer dans la ville avec ses légions en armes, ce qui était un acte sacrilège que personne n'avait encore commis. Puis il a proscrit ses adversaires.

Un jour, Quintus Aurelius, homme éloigné de tout parti, était venu en badaud regarder sur le Forum la

liste des proscrits. Tout à coup, il lut son nom et ne put réprimer un cri.

— Malheureux que je suis, fit-il, c'est ma maison d'Albe qui me condamne!

A peine avait-il fait quelques pas qu'un homme, qui l'avait suivi, l'égorgea. Sa belle maison fut adjugée pour une très faible somme à un ami de Sylla qui la convoitait depuis longtemps.

Cicéron était en train de songer à ces massacres avec une réelle tristesse, lorsqu'un jeune homme demanda à le voir :

— Je m'appelle Sextus Roscius, dit-il du bourg d'Amérie. A l'automne dernier, une nuit, mon père a été tué au sortir d'un souper, dans une sombre ruelle de Rome. Les assassins, deux de ses cousins, ont eu peur d'être inquiétés. Ils se sont entendus avec le tout-puissant Chrysogonus, un ancien esclave de Sylla récemment affranchi par son maître. Le nom de mon père a été inscrit après coup sur la liste des proscrits. Le tour était joué. Les assassins ont pu en toute quiétude partager avec Chrysogonus les biens de la victime.

« Mais je n'ai pas voulu me laisser dépouiller. J'ai protesté et réclamé l'héritage paternel. »

— Et alors? intervint Cicéron, intrigué.

— Alors, Chrysogonus, sans hésiter, m'a fait accuser d'avoir tué mon père. J'ai déjà vu plusieurs avocats. Tous ont refusé de me défendre. Ils m'ont avoué que les juges, tremblant de peur devant Sylla, me condamneraient de toute façon. Je suis venu te demander ton aide. J'ai pensé que toi, un homme jeune, sincère, propre, tu aurais plus de courage que les autres. Ai-je bien fait?

— Oui, Sextus, tu as bien fait.

★

Le temps est beau. Une foule enthousiaste se presse au Forum devant le tribunal présidé par le prêteur Fannius. Les regards se portent vers le jeune avocat, qui a osé prendre la défense de la justice contre les puissants du jour. Tout de suite, il met en cause les proscriptions. Son éloquence est chaude, persuasive.

— Devant des faits aussi graves, dit-il, je ne puis mettre assez de mesure dans mes paroles, assez de véhémence dans mes plaintes, assez de liberté dans mes cris d'indignation. Pensez-y bien, juges, si vous ne rendez pas une justice rigoureuse, c'est ici même, au Forum, que l'on massacrera demain.

La foule n'ose pas applaudir, mais elle admire l'audace et l'aisance du jeune homme. Cicéron parle maintenant de Sylla avec impertinence.

— Il est « heureux », dit-il, en faisant allusion au fameux surnom. Mais quel est l'homme assez « heureux » pour ne pas avoir un coquin dans son entourage?

Et ce coquin, voici que Cicéron le nomme, c'est Chrysogonus, le coupeur de têtes et de bourses.

— Il a au Palatin une somptueuse demeure où il entasse le fruit de ses rapines. Il a tant d'artistes parmi ses esclaves que le jour et la nuit, autour de sa villa, on entend le bruit harmonieux des voix et des flûtes. Et lui-même, juges, regardez-le! Les cheveux bien peignés et luisants de parfums, il voltige sur le Forum, jetant sur tout le monde un regard de mépris.

L'assistance n'en revient pas. Quel cran! Quelle fougue! Quoi? Ce jeune avocat n'a pas peur de railler en public l'affranchi cruel que personne n'ose regarder en face. C'est là un début éclatant au Forum.

– Maintenant, juges, dit-il en terminant, si la cruauté qui, ces temps derniers, a sévi dans la République, rend vos cœurs durs et féroces, mieux vaudrait passer sa vie au milieu des fauves que de rester dans un État aussi barbare!

Peu après, les juges rendent leur verdict : Sextus Roscius est acquitté. Mais Cicéron décide de fuir la rancune de Sylla. Il allègue une santé fragile, la nécessité de parfaire ses études, une saine curiosité et il s'embarque pour la Grèce. Il sait qu'à Rome, après son plaidoyer courageux, on ne l'oubliera pas tout à fait.

★

Deux ans ont passé et Cicéron est toujours en Grèce. Par ce bel après-midi d'été, il se promène avec son ami Atticus, au bord de l'Ilissos. Devant eux, ils aperçoivent les escarpements dénudés de l'Hymette et plus près un petit bois où chantent les cigales.

– Quel calme! fait Cicéron enchanté. C'est ici, n'est-ce pas, que Socrate aimait à se promener avec ses disciples?

– Oui, reprend Atticus avec enthousiasme. C'est ici le pays où il fait bon vivre. Depuis que les miens ont été massacrés à Rome sur ordre de Sylla, je suis venu chercher ici la paix et les joies de l'esprit. Je lis les ouvrages grecs, je discute avec les philosophes en renom, je fréquente les ateliers des sculpteurs et des peintres. Je n'hésite pas à dire en toute occasion combien j'admire la Grèce. J'ai vendu mes maisons de Rome et acheté des terres ici-même. J'ai sous mes ordres une équipe d'esclaves habiles, capables de copier les beaux livres et tu sais que je serai avec plaisir l'éditeur de tes ouvrages.

Je n'aspire qu'à vivre ici, dans une retraite studieuse, bien loin des agitations stériles du Forum.

– Moi aussi, fit Cicéron avec mélancolie, j'ai longtemps cru que je pourrais faire comme toi. Je considère la Grèce comme une seconde patrie. Mais je m'ennuie de Rome. Maintenant que Sylla a abdiqué, je voudrais rentrer dans la ville, retrouver l'agitation de la vie publique, l'ardeur et les émotions de la lutte, les applaudissements de la foule qui grisent comme un encens.

– Tu as tort, mon ami, la liberté est morte à Rome. Les mains qui, autrefois, semaient le blé et taillaient la vigne se tendent aujourd'hui pour mendier du pain et des jeux. Rappelle-toi ce que disait autrefois un tribun généreux, Tiberius Gracchus : « Ceux qui combattent et meurent pour l'Italie n'ont que l'air, la lumière et puis rien. Ils meurent uniquement pour le luxe des autres. On les appelle maîtres du monde et ils n'ont pas à eux une motte de terre. »

– Mais on peut changer tout cela, retrouver la santé d'autrefois.

– En es-tu sûr? Un peuple de mendiants, des soldats passant leur vie dans les camps et plus dévoués à leur chef qu'à la patrie, le culte du plus fort : l'avenir appartient au général ambitieux qui fera camper ses légions au Forum. Il y a eu Marius, puis Sylla. Il y en aura d'autres, Pompée, Crassus ou César. Fais ton choix!

– Eh bien! reprit Cicéron, je partirai quand même. Un jeune poète, nommé Lucrèce, m'a fait lire ces vers encore peu connus :

« Il est doux, quand le vent trouble au loin les flots, de contempler du rivage le dur effort d'autrui. »

« Mais je ne suis pas d'accord. Il n'y a plus maintenant

qu'un seul vaisseau pour tous les honnêtes gens. Je rentre à Rome, même si je dois y trouver une noblesse corrompue, une populace oisive et lâche et des aventuriers prêts à tout. Je ferai de mon mieux, pour faire triompher la justice et la paix.»

Le soleil baisse à l'horizon et l'ombre s'étend sur l'Acropole. Des bouffées de chaleur montent du sol. Les tourterelles, en battant des ailes, s'installent pour la nuit sur les grands arbres.

Atticus serre la main de son ami. Il lui parle d'un ton grave, mais très doux :

– Je regrette beaucoup de te voir partir pour une ville où la violence fait loi. Tu auras peut-être quelques succès, mais tu succomberas à la peine. Tu n'es pas fait pour ces luttes sans merci. Ta sensibilité, délicate et irritable, ne te laisse pas assez maître de ta volonté; ton imagination, vive et mobile, ne s'attache pas à des projets suivis, ta nervosité naturelle te pousse aux gestes brusques et aux faiblesses soudaines. J'aimerais mieux te voir rester ici, près de moi, au pays de la sagesse et des arts.

Mais Cicéron déjà n'écoute plus Atticus. Il se voit au pied du Capitole, il respire l'odeur de la foule, il parle à un peuple ému, subjugué, et le jeune orateur, acclamé au Forum, se sent entrer dans la gloire...



Spartacus



C'ÉTAIT à Capoue, auprès du temple de Diane, que se tenait le marché aux esclaves le plus important de toute la Campanie. Devant des boutiques étroites, protégées du soleil par un rideau bariolé, sur des estrades de bois peint, des hommes et des femmes étaient alignés, une chaîne au poignet, un écriteau au cou.

Les hommes venaient des contrées les plus diverses. Il y avait là des Grecs à la taille mince, des Syriens aux bras puissants, des Gaulois aux épaules musclées et des Numides à la peau d'ébène, avec des plaques d'argent suspendues sur la poitrine. Les uns portaient une couronne de laurier qui garantissait leur qualité de prisonnier de guerre. D'autres, au teint pâle, à l'allure chétive et aux flancs maigres, avaient sur la tête un petit bonnet de laine blanche qui signalait aussitôt leur peu de valeur. Malgré la chaleur étouffante ils devaient se tenir debout, droits comme des statues et ceux qui se

laissaient tomber sur les genoux étaient relevés à coups de fouet.

Sur l'une des estrades, un marchand, mine vulgaire et voix rauque, montrait à la foule un jeune Macédonien.

– Regardez-moi cela, disait-il, comme il est blanc et bien bâti. Voyez sa belle allure, ses cheveux blonds, ses yeux vifs. Admirez ses épaules et son torse musclé. C'est un gaillard solide, capable de porter n'importe quel fardeau. Et avec cela sobre, honnête, doux comme un agneau. Il obéit au moindre geste, on en fait ce qu'on en veut. Dix mille sesterces et il est à vous!

C'était là, évidemment, une somme importante. Un des assistants fit remarquer que l'esclave avait le teint pâle, un long visage maigre et un air souffreteux.

– Çà, reprit le marchand irrité, c'est dur comme du roc.

Et, frappant sur les joues de l'esclave :

– Entendez-vous comme ça sonne? Quel chair ferme! Quelle santé! Allons, mettons neuf mille sesterces et n'en parlons plus!

Personne ne voulut du Macédonien à ce prix encore trop élevé et on le fit rentrer dans la boutique. Mais le marchand, apercevant dans la foule le riche Aurélius, fit venir un petit Égyptien aux beaux cheveux bouclés, portant une tunique blanche et légère.

– Voici maintenant, dit-il, une occasion sensationnelle. C'est un enfant des bords du Nil que j'ai acheté là-bas à prix d'or. Il sert à table comme pas un, verse le vin dans les coupes et le parfum sur la tête des convives. Il chante, il danse, il joue de la flûte. Je le laisserai à huit mille sesterces.

– Je le prends, fit Aurélius, il égaiera mes festins.

Et, en disant cela, il s'avança vers l'estrade, donna la somme convenue et fit sonner une pièce de monnaie dans une balance que le marchand lui tendit.

– D'après le droit, dit-il, j'affirme que ce jeune garçon est à moi et que je l'ai acheté avec cette monnaie et cette balance.

Aurélius partit avec l'Égyptien. Le marchand continua son boniment, en montrant maintenant un enfant noir aux cheveux crépus et au gros ventre perché sur de longues jambes maigres.

– Allons, petit Nubien, fais voir ta gentillesse aux maîtres du monde!

L'enfant sauta, tourna, virevolta, gambada sur les planches.

– Voyez s'il est mignon, fit le marchand. Offrez-le à votre dame, il lui tiendra le miroir quand elle se fera coiffer, il ira porter ses lettres à ses amies, il l'amusera par ses singeries. Quel beau cadeau à faire!

La mise à prix fut fixée à trois mille sesterces et les enchères commencèrent, timidement d'abord puis avec plus d'ardeur. Un noble campanien obtint le petit nègre pour cinq mille cinq cents sesterces.

– Je le donnerai à Lesbie, dit-il à ses amis, elle en a déjà plusieurs et elle a plaisir, quand elle sort, à voir courir autour de sa litière ses nègres et ses chiens.

*

– Un esclave, disait-on, ce n'est pas un homme. C'est en fait le chose du maître.

Aussi l'esclave doit-il travailler dur. A la campagne, il nettoie les fossés, pave le grand chemin, coupe les

ronces, bêche le jardin, ôte des prés les mauvaises herbes, arrache les épines, broie les blés, cure les réservoirs. En ville, il s'occupe de tout dans la maison. Jamais de repos, sauf quelques jours à la fin de l'année pendant la fête des Saturnales. Une nourriture maigre et mauvaise, un labeur harassant, des coups...

Baillon n'est pas un mauvais maître. Il a une dizaine d'esclaves, Grecs pour la plupart. Il les bat souvent certes, car il est coléreux, mais à part cela il ne leur fait pas la vie trop dure. Il discute avec eux, écoute leurs conseils, considère somme toute qu'ils font partie de la maison.

Le voici qui rentre. Les esclaves pendant son absence ont flâné. Le grain n'est pas encore moulu, le bois pas fendu, la cuisine pas prête. Baillon se fâche :

— Allons, venez, approchez, vauriens trop chèrement nourris, trop chèrement achetés, dont pas un n'aurait l'idée de bien faire et de qui je ne peux tirer aucun service qu'en m'y prenant de la sorte.

Et Baillon, prenant un fouet aux lanières de cuir, cingle les épaules des malheureux qui crient à fendre l'âme.

— Je n'ai pas vu d'ânes comme ces animaux-là, tant ils ont les côtes endurcies aux coups. Qu'on les batte, on leur fait moins de mal qu'à soi-même. Toutes leurs pensées reviennent à ceci : profiter de l'occasion et piller, filouter, agripper, rafler, boire, manger, s'enfuir; voilà toute leur besogne. On aimerait mieux laisser des loups dans une bergerie que de pareils gardiens à la maison. Et cependant regardez leur mine : on les prendrait pour d'assez bons serviteurs. Mais à l'œuvre, comme ils trompent!

Baillon continue d'un ton sévère :

– Or çà, si vous n'écoutez tous mes ordres, si vous ne chassez de votre cœur et de vos yeux le sommeil et la paresse, je vous arrangerai les reins d'importance : ils seront plus chamarrés de dessins et de couleurs que les tentures campaniennes ou les tapis d'Alexandrie. Ne vous avais-je pas fait la leçon hier? N'avais-je pas distribué les emplois?

« Mais vous êtes de si mauvais sujets, de tels fainéants, une si misérable engeance qu'il faut sans cesse vous avertir de votre devoir avec des coups. Non, j'en réponds, votre cuir ne surpassera pas en dureté le cuir de mon fouet. Ayez soin que je trouve ici tout apprêté, balayé, arrosé, essuyé, cuit à point. Sinon, gare à vous! »

– Ouf! font les esclaves quand Baillon est sorti, travaillons un peu puisqu'il le faut, mais veillons bien à ne pas nous fatiguer.

★

Mais lorsque le maître avait des centaines d'esclaves, il se montrait souvent avec eux d'une effroyable dureté. C'était le cas notamment du riche Aurélius que nous avons vu tout à l'heure acheter au marché un petit Égyptien.

Aurélius avait près de mille esclaves à Capoue et dans ses domaines campaniens. C'était moins évidemment qu'Isidorus qui en avait quatre mille ou que Scaurus, beau-fils de Sylla, qui en possédait plus de huit mille. Mais c'était déjà une troupe – on disait une familia – d'une certaine importance.

C'était le soir. Aurélius, un petit homme sec, au visage

anguleux, aux yeux durs, présidait un grand banquet auquel il avait convié les notabilités de la ville.

Pendant que les convives, mollement étendus sur des lits couverts d'étoffes soyeuses, se gavaient de plats délicats comme des tétines de truie à la sauce piquante ou des sarcelles enrobées de jaune d'œuf aux câpres, les esclaves travaillaient sans répit.

Les uns présentaient les plats, d'autres, debout derrière les convives, étaient prêts à satisfaire leurs moindres désirs et à leur tendre des coupes de vins, d'autres encore se chargeaient de les distraire.

Soudain le jeune Égyptien, acheté le matin même et qui n'était pas aussi adroit que le marchand l'avait dit, fit couler, en présentant un plat, un peu de sauce sur la toge d'un invité. Aurélius ne se mit pas en colère. Il fit signe à un grand gaillard qui se tenait près de la porte, un fouet à la main.

Immédiatement le jeune Égyptien fut battu jusqu'au sang.

– A l'ergastule cette nuit, les fers aux pieds, ordonna Aurélius d'un ton calme, et demain aux carrières de pierre.

Au même moment, deux esclaves d'Aurélius occupés aux cuisines discutaient à voix basse. L'un d'eux, un solide Thessalien, s'appelait Larissos. Par les déchirures de sa tunique on pouvait voir ses épaules rayées par de longues balafres et marquées au fer rouge.

– Cela ne peut durer, dit-il d'un air sombre. Plusieurs des nôtres gémissent dans l'ergastule, un sombre cachot, humide et sans air où ils demeurent autant qu'il plaît au maître, les chevilles et les poignets serrés dans un anneau de fer. D'autres tombent d'épuise-

ment aux carrières, dans les mines, à la roue du moulin.

Larissos continua plus bas et en serrant les poings :

– Aurélius et ses pareils ont sur nous tous les droits. On peut nous vendre comme gladiateurs, nous noyer dans un puits, nous rôtir vivants dans un four, nous jeter dans un vivier en pâture aux murènes voraces, nous pendre par le cou à une fourche ou encore nous attacher sur une croix, où nous agonisons longuement, les membres distendus. Rien ne nous protège contre la fureur des maîtres.

– Oui, ajouta son compagnon, la maîtresse n'est pas plus douce. Il lui arrive de nous faire fouetter devant elle par caprice et par jeu. Elle ne cesse pas alors, pendant que les coups pleuvent, de se farder, d'écouter ses amies.

– Attends un peu, reprit Larissos avec colère, tout cela va cesser. Aurélius saura d'ici peu à quel point le vieux proverbe est vrai : « Autant d'esclaves, autant d'ennemis ! »

– Mais que pouvons-nous faire? reprit l'autre, l'air apeuré. La fuite? Nous serons repris et torturés. La révolte? Rappelle-toi ce qui est arrivé à nos frères de Sicile quand ils se sont soulevés contre leurs maîtres. On a envoyé contre eux des armées entières et les routes ont été jalonnées de croix. Moi, je tiens à ma peau et j'accepte mon sort, si mauvais soit-il.

– Libre à toi de rester ici, docile comme un chien, dit Larissos. Moi, je tâcherai de rejoindre les gladiateurs. Ils sont notre seul espoir.

On parlait alors [1] beaucoup à Capoue d'une école de gladiateurs dirigée par un nommé Baliatus. Celui-ci achetait des hommes solides, le plus souvent des prisonniers de guerre réduits en esclavage, pleins d'endurance, insensibles aux blessures, braves jusqu'à la témérité. Ils les exerçait au combat et les louait fort cher aux magistrats qui voulaient offrir des jeux au peuple et augmenter ainsi leur popularité.

Baliatus était très dur envers ses esclaves.

— Tas de fainéants, disait-il, croyez-vous que je vous ai achetés pour vous voir flâner? Allons, plus fort, plus vite! On dirait que vous avez peur de vous faire mal. Mais j'en ai maté d'autres que vous. Je vous dresserai, vous entendez, je vous dresserai!

Et il faisait signe aux soldats qu'on avait mis à son service. Les coups de fouet cinglaient les épaules. Toute la journée on entendait les cris des gladiateurs punis, torturés dans l'ergastule.

Les hommes étaient en train de s'exercer dans une vaste salle au dallage de pierre. Les rétiaires, très agiles, à demi nus, armés seulement d'un filet et d'un trident voltigeaient autour des mirmillons bardés de fer. Ils cherchaient à parer leurs coups et à les envelopper dans le filet pour les réduire à l'impuissance. Les Samnites, couverts de grands boucliers carrés, maniaient un petit sabre courbe, les Gaulois tenaient à deux mains la lourde épée celte, les Thraces avec leurs casques pointus et leurs boucliers ronds avaient un glaive court et droit. Baliatus, l'air farouche, excitait les combattants par des menaces et des cris.

---

[1] 73 avant J.-C.

Deux hommes, un peu à l'écart, réussissaient pourtant à parler gravement, tout en pratiquant une escrime savante. Tous deux étaient de magnifiques athlètes aux muscles longs et fermes, aux jambes souples.

– Je suis Thrace, disait l'un, et je me nomme Spartacus. Je suis né là-bas dans une petite bourgade sur les bords humides du Pont-Euxin. Et toi?

– Je suis Gaulois et on m'appelle Ortobrige. J'étais roi dans mon pays et j'ai été vaincu. Pourquoi es-tu esclave?

– Je m'étais engagé dans un corps auxiliaire de l'armée romaine. Mais la discipline était trop dure et je ne voulais pas combattre contre les miens. J'ai déserté. On m'a repris. Et voilà!

– Que ne donnerais-je pas pour revoir la Gaule, ses champs de blé, ses vignes, ses sources bruissantes et ses forêts profondes où nos druides vont couper le gui pour fêter l'année nouvelle!

– La liberté, il suffit de la prendre. N'aimerais-tu pas mieux mourir en combattant que crever ici sous le fouet ou dans l'arène du cirque? Écoute un peu.

Dans les jours qui suivirent, Spartacus et Ortobrige mirent au point un plan d'évasion. Ils tinrent avec les autres gladiateurs des conciliabules mystérieux. Sur les deux cents hommes de Baliatus, soixante-dix environ acceptèrent de tenter l'aventure. Baliatus, inquiet, se doutant de quelque chose fit doubler la garde et enlever à Spartacus comme à ses amis les armes qu'ils possédaient, même les glaives d'honneur qu'ils avaient reçus en récompense de leur bravoure.

– Quoi qu'il arrive, dit-il, ils ne pourront pas bouger.

Spartacus, craignant d'être jeté aux fers, alerta ses compagnons :

– Il n'y a plus de temps à perdre. Partons vite.

– Facile à dire, répliquèrent certains, mais nous n'avons pas d'armes. Et il y a la garde.

– Ayez confiance en moi! répondit Spartacus.

Aussitôt, il fit prendre à ses hommes les torches qui éclairaient la salle. Baliatus et les soldats accoururent promptement.

– Pas un mouvement, fit le maître d'une voix rude, ou vous êtes des hommes morts. Nous sommes armés et vous ne l'êtes pas.

– En avant, mes frères! cria Spartacus en faisant tournoyer sa torche.

Les gladiateurs, bondissant sur les soldats, leur brûlèrent le visage avec les torches. Baliatus, affolé, s'enfuit.

Spartacus et les siens s'élancèrent à travers la ville. Entrant dans une taverne, ils saisirent les broches où rôtissaient les viandes, ils prirent les coutelas et les hachoirs. Un groupe de soldats chargés de la police, les vigiles, voulurent les arrêter. Ils n'étaient pas de taille. Ils furent rossés d'importance et on leur prit leurs cuirasses et leurs glaives.

A la sortie de Capoue, les gladiateurs eurent la bonne fortune de rencontrer plusieurs chariots lourdement chargés qui se dirigeaient vers la ville.

– Que transportes-tu là-dedans? fit Spartacus au marchand.

– Des épées de Corinthe à la lame fine, des poignards d'Ibérie, des javelots, des boucliers, des piques.

– Et pour qui tout cela?

– Pour une école de gladiateurs.

– Sais-tu qui la dirige?
– Oui, un certain Baliatus.
– Cela tombe bien, fit Spartacus en riant; nous allons t'éviter la moitié du chemin.
– Mais que faites-vous? Arrêtez! Arrêtez!
Et la petite troupe de fugitifs, sans se soucier des cris du marchand, se rua sur les chariots. En un instant, elle se trouva armée de pied en cap.



– Voyez-vous, disait le proconsul Claudius, ce qu'il faut à la guerre, c'est de l'intelligence. Et, grâce aux dieux, je n'en manque pas. Ces esclaves sont montés en haut du Vésuve. Bon! Vais-je leur donner l'assaut? Ce serait absurde. Je fais construire non loin du sommet un retranchement continu. Et ils sont pris comme des rats. J'attends et le temps travaille pour moi.
– Mais, fit remarquer un tribun, il y a une paroi où nous n'avons pu creuser le fossé. Ne peuvent-ils s'échapper par là?
– Pure folie! répondit Claudius. Cette paroi est abrupte, glissante et les plus hardis auraient peur de s'y rompre le cou. Sois tranquille, le proconsul a tout prévu.
C'était là compter sans l'audace de Spartacus. Celui-ci voyait ses provisions d'eau s'épuiser. Soudain, en regardant les vignes sauvages dont le Vésuve était couvert, il eut une idée : il ordonna à ses hommes de faire des échelles de fortune avec des sarments. Toute la journée on travailla ferme et, dans la nuit, les gladiateurs, Spartacus en tête, glissèrent sans bruit le long de la paroi. Quelques-uns, victimes de leur maladresse,

s'écrasèrent dans le vide, mais, fidèles à l'ordre reçu, ils ne proférèrent pas un cri.

Aussitôt, Spartacus, regroupant ses troupes au flanc de la montagne, se trouva derrière le camp romain profondément endormi. Les gladiateurs, assommant les sentinelles, coururent à travers les tentes, massacrant les soldats. Le proconsul, sautant sur un cheval, dévala les pentes escarpées du volcan.

Après ce premier succès, Spartacus vit venir à lui de nombreux esclaves, les paysans des domaines voisins, les bouviers et les pâtres de la montagne, d'autres bandes de gladiateurs thraces ou gaulois avec leurs chefs Crixos et Oinomaos. Il eut ainsi sept mille hommes bien décidés à vendre chèrement leur liberté.

Depuis qu'il s'était échappé de la maison d'Aurélius, Larissos ne cessait de clamer son enthousiasme :

– Enfin nous avons un but dans la vie! Enfin nous avons un chef!

★

Quand la nouvelle des événements de Capoue arriva à Rome, le Sénat n'y prêta d'abord pas grande attention. Il avait d'autres soucis. Pompée soutenait de durs combats en Espagne et le raffiné Lucullus en faisait autant en Orient. On chargea le préteur Varinius de rétablir l'ordre en Campanie.

L'honorable magistrat partit aussitôt pour Capoue. Il fit parader sa légion devant les notables ravis.

– Ce sera bientôt fait, dit-il d'un ton confiant.

Dix jours plus tard, Varinius, de retour à Rome, entra dans la Curie. Le grand manteau rouge de chef d'armée renforçait la pâleur de son visage. Les sénateurs, assis, l'accueillirent par un silence glacial.

– Pères conscrits, dit-il d'une voix mal assurée, nous avons trouvé en face de nous, non un ramassis d'esclaves sans valeur, mais des hommes braves, habiles, résolus, luttant contre nous avec une énergie farouche. Nos jeunes recrues n'ont pas tenu et ce que j'ai réussi, c'est une retraite en bon ordre.

– Mais pourquoi as-tu divisé tes forces? demanda Lépidus.

– Pourquoi as-tu laissé écraser ton légat Furius? fit Métellus avec un air sévère.

– Furius n'était qu'un incapable, fit le préteur vivement. Il s'est laissé surprendre alors que je l'avais envoyé en avant-garde. Il était en train de prendre tranquillement son bain quand les gladiateurs sont arrivés. Il a été tué sans avoir le temps de sortir de sa baignoire. Je n'ai pu lui porter secours.

– Et toi? reprit Lépidus. Comment expliques-tu ta défaite?

– J'ai cédé à la nécessité, répondit le préteur mal à l'aise. Lorsque j'ai vu mes troupes fléchir, j'ai ordonné un habile repli.

– Un habile repli! s'écria Métellus avec une ironie railleuse. Il faudra peut-être qu'on te décerne le triomphe. La vérité, la voici : Spartacus t'a pris ta tente, ton cheval, tes enseignes, ton trésor de guerre. Il ne t'a laissé que tes jambes pour fuir jusqu'ici. Oui, toi, un magistrat romain, tu as été battu par un esclave.

Le pauvre Varinius, assailli de questions et de reproches, courba la tête sous l'orage. Il se contenta de répéter aux sénateurs d'un ton piteux :

– Ils ont un chef, je vous assure, un vrai chef...

Pendant ce temps, le camp de Spartacus, installé près

de Pompéi, était tout à la joie. Les gladiateurs arboraient fièrement les armes des légionnaires pris ou tués.

— Ami Spartacus, disaient-ils avec de grands rires, nous te nommons consul!

Beaucoup avaient hâte de profiter de la victoire.

— N'attendons pas, affirmait Crixos, marchons sur Capoue! La ville est bonne à piller.

— Oui, ajoutait Larissos, nous irons faire une petite visite à nos anciens maîtres. Je serai content de frotter les côtes de ce bon Aurélius. Allons-y!

Mais Spartacus refusa et, malgré les murmures, il imposa son avis. Il sentait bien que ses troupes s'amolliraient dans Capoue. Or, la lutte pour la liberté ne faisait que commencer.

Il emmena donc ses hommes sur les pentes boisées du Samnium dans une région âpre et sauvage. De là il lança une série de coups de mains sur les bourgades de la plaine.

Dans la campagne, toute couverte de cultures, les domaines des riches s'alignaient au bord des routes. Les gladiateurs, par petits groupes, pénétraient dans les villas et, si le maître n'avait pas eu le temps de fuir, ils le crucifiaient dans ses jardins. Ils brisaient les portes des ergastules et enlevaient leurs chaînes aux esclaves qui les remerciaient en leur baisant les mains. Ils entassaient dans des chariots les vases de grains ou d'olives, les corbeilles remplies de légumes frais et les amphores de vin. Puis, après avoir mis le feu aux bâtiments, ils regagnaient la montagne.

A la nuit, on pouvait voir de grandes flammes claires qui brillaient dans la plaine.

*

Les esclaves fugitifs continuaient à affluer auprès de Spartacus. Chaque jour, ils arrivaient par bandes, en chantant. Ils racontaient les souffrances qu'ils avaient subies, leurs misères et leurs espoirs. Spartacus, heureux mais effrayé par l'ampleur croissante des hommes qu'il devait ravitailler, équiper et diriger au combat, leur fit distribuer des peaux de moutons pour vêtements, des épieux durcis au feu en guise de lances, des fonds de paniers d'osier comme boucliers. Il tâcha de les encadrer avec des gladiateurs habiles et fit exécuter quelques fortes têtes, pour l'exemple.

– Si seulement je pouvais faire de tous des soldats! murmurait-il, songeur.

L'automne était arrivé avec ses tons roux, ses premières fraîcheurs, ses brumes légères courant sur la campagne. Les esclaves trouvaient en abondance du grain, du bétail, des fruits. Toutes les bourgades où ils passaient étaient mises à feu et à sang.

Spartacus désirait quitter l'Italie avant la mauvaise saison.

– C'est au delà des Alpes, disait-il, dans les rudes pays où nous avons vécu que nous retrouverons la véritable liberté.

Mais les Germains et les Gaulois avaient pris goût au pillage. Crixos avec dix mille hommes refusa de suivre Spartacus.

– Marcher vers le nord, affirma-t-il, serait une vraie folie. Les légions nous barreront la route. Il nous faudra traverser des montagnes escarpées, des défilés mena-

çants, des pays inconnus et hostiles. Nous, nous restons ici dans une région fertile et riante.

Les deux groupes se séparèrent. Mais quelques jours plus tard, Spartacus apprit que les bandes de Crixos, plus soucieuses de piller que de combattre, avaient été massacrées sur le mont Garganus. Les légionnaires, égorgeant à plein glaive, n'avaient pas fait de quartier. Le consul Gellius revenait vers Rome, tout fier de sa victoire, la première remportée sur les esclaves.

Spartacus décida de barrer la route au consul. Utilisant habilement les pistes étroites qui traversaient les montagnes, il attendit l'arrivée de son adversaire. Au coucher du soleil, alors que les légionnaires, fatigués par une longue marche, s'apprêtaient à camper dans une petite plaine rocailleuse bordée par une forêt, il donna le signal de l'attaque :

– En avant, compagnons!

Les soldats, surpris, affolés, se trouvèrent en un instant enveloppés, coupés en petits groupes, contraints à une lutte sans espoir. Les gladiateurs les abattirent les uns après les autres, ils trébuchaient sur les cadavres, ils s'exhortaient en poussant de grands cris.

Quand la nuit arriva, apportant avec elle un peu de douce fraîcheur, il ne restait plus qu'un groupe de quatre cent légionnaires continuant la lutte avec un courage tranquille.

– Prenez-les vivants, ordonna Spartacus.

Quand les soldats, épuisés, accablés sous le nombre, se rendirent, Spartacus exigea qu'il ne leur fût fait aucun mal. Il leur fit donner à boire et à manger.

– J'ai mon idée, dit-il simplement à ses hommes.

Le lendemain, il s'adressa aux prisonniers en présence

de tous les esclaves rassemblés. Il parla avec une détermination farouche :

– Crixos et ses gladiateurs ont été massacrés par les Romains sur le mont Garganus. Les âmes des morts exigent une éclatante vengeance. Vous allez vous placer par paires comme vous nous ordonniez de le faire dans l'arène et vous lutterez jusqu'à la mort. Celui qui refusera ou qui combattra trop mollement sera crucifié comme un esclave. A vous de choisir!

Les légionnaires, consternés, se regardèrent en silence. La mort ne leur faisait pas peur, mais le duel fratricide auquel on les condamnait leur semblait au-dessus de leurs forces. La vie en commun dans les camps, au cours des marches et des combats, avait créé entre eux des amitiés solides.

Mais la terreur d'être cloué sur une croix fut la plus forte. Ils commencèrent à combattre timidement d'abord puis avec plus d'ardeur. Les gladiateurs en cercle autour d'eux les excitaient par leurs hurlements. Ils menaçaient les timides, ils raillaient les maladroits.

Quand il ne resta plus qu'une douzaine d'hommes, épuisés par la lutte, Spartacus froidement les fit achever. Puis il donna l'ordre du départ.

★

Spartacus, longeant l'Adriatique, remonta vers le nord comme il l'avait décidé. Il arriva aux bords du Pô où il culbuta plus de dix mille soldats qui voulaient arrêter sa marche. La chance, inlassablement, semblait lui sourire.

Mais, brusquement, il renonça à son projet de quitter

l'Italie. La saison était maintenant trop avancée pour qu'il eût l'espoir de trouver les moissons et les vendanges sur pied. Les villes se fermaient devant lui et il n'avait pas de matériel de siège. Ses troupes, de plus en plus nombreuses, trouvaient difficilement à se ravitailler dans ce pays hostile. Il fit donc saisir dans les prés humides un grand nombre de chevaux, remonta une cavalerie utile pour reconnaître le terrain et revint vers le sud.

A Rome, ce fut la consternation. Les rues étaient encombrées de paysans avec leurs troupeaux, chassés vers la ville par une terreur subite. La foule, avide de nouvelles, se pressait au Forum. A chaque instant, on s'attendait à voir les esclaves, ivres de rage, entrer dans Rome par la Porte Colline. On retrouvait la même panique qu'au temps déjà lointain où Hannibal campait aux abords de la ville.

Mais Spartacus, comme le chef carthaginois, n'osa pas marcher sur Rome. Il écrasa une nouvelle fois les troupes envoyées contre lui et arriva sans difficultés en Lucanie, à l'extrême sud de la botte italienne.

Le Sénat reprit confiance et vota des pouvoirs exceptionnels à Marcus Licinius Crassus, celui-là même qu'Hortensius, dans son entretien avec le jeune Cicéron, avait désigné comme le plus riche et le plus fastueux des nobles de la ville.

— Lui seul peut nous sauver, disait-on.

C'était un gros homme, à la mine vulgaire, aux traits lourds et rudes, mais aux yeux vifs et à l'esprit fin. Sa fortune, accrue à l'époque de Sylla par les biens des proscrits, était immense et lui permettait, prétendait-il avec vanité, de lever et d'entretenir à lui seul une armée. On le savait jaloux des lauriers que Pompée était en

train de glaner en Orient et prêt à mener la lutte avec un acharnement farouche.

L'affaire commença mal pour lui. Deux de ses légions prirent la fuite à la vue des gladiateurs.

– Bon, dit-il calmement, aux grands maux les grands remèdes!

Et il rétablit le vieux châtiment de la décimation : il prit les cinq cents fuyards du premier rang et il en choisit un sur dix qu'il fit exécuter sans pitié en présence des légionnaires terrifiés.

Après quoi, sûr d'avoir repris son armée en main, il marcha avec dix légions contre les esclaves.

Spartacus sentit le danger. Il voulut passer en Sicile. Mais les vaisseaux pirates sur lesquels il comptait pour traverser le détroit de Messine ne furent pas au rendez-vous. Il ne lui resta plus alors qu'à se réfugier dans les hauteurs boisées, situées au sud de l'Italie.



C'est l'hiver. Un vent froid balaie la montagne. Spartacus vient de faire distribuer les derniers vivres qui lui restent. Chaque homme a reçu un morceau de pain d'orge, quelques fèves et une poignée d'olives. Larissos, l'air abattu, s'approche de son chef :

– Rien ne va plus, dit-il d'une voix sombre. Crassus n'a pas perdu son temps. Il a fait barrer l'isthme qui dessine la pointe de la botte d'une palissade continue. En avant ses soldats, de vraies taupes, ont creusé un fossé profond hérissé de pieux. De place en place se dressent des tours de bois d'où les guetteurs surveillent nos lignes, prêts à alerter le camp si nous bougeons. Cette fois nous sommes pris et bien pris.

— Et après? fit Spartacus. Autrefois nous étions bien enfermés dans l'arène. Aujourd'hui comme hier, il faut vaincre ou mourir.

Larissos continua d'un ton triste.

— Les hommes sont fatigués et ils ont faim. Malgré tes ordres, on en voit qui courent la montagne dans le vain espoir de trouver des vivres abandonnés par les bergers dans leurs cabanes d'été. Ils posent des collets où aucun gibier ne se fait prendre. Parfois ils se battent entre eux pour un morceau de pain volé.

— Soit, reprit Spartacus, nous n'avons plus de pain. Mais nous avons du courage et des armes. Avec cela nous passerons.

— Passer, fit Larissos, ce ne sera pas facile. Autant essayer d'aller en Sicile à la nage! Tu sais comment s'est terminée notre première sortie. De la bravoure, nous en avions, de la chance, non. Les hommes ont trébuché dans les chausse-trapes, ils ont été accablés sous une grêle de pierres et de flèches et douze mille des nôtres ont péri. Oui, cette fois, Crassus nous tient bien.

— Il ne nous tient pas encore.

La nuit était venue. Une nuit froide où la neige tombait en flocons serrés, où l'on entendait le grondement de la tempête et le hurlement du vent. Spartacus avec une dizaine d'hommes s'avance vers les retranchements romains.

Malgré la neige qui l'aveugle et le froid qui l'engourdit, le petit groupe se met au travail. On apporte des pierres, des mottes de terre, des branchages pour combler sur un mètre de large à peine le fossé. On arrache les pieux de la palissade. Les légionnaires, transis, se sont enfermés dans les tours. Ils ne se doutent de rien.

Spartacus donne ses ordres à Larissos. Il le fait passer avec plus de dix mille hommes. Au matin, Crassus a la mauvaise surprise d'être attaqué sur ses arrières et, comme il craint que les esclaves échappés ne remontent piller l'Italie, il décide de les poursuivre, libérant du même coup Spartacus.

En même temps, dans un moment d'affolement, il se rend au Sénat :

– Pères conscrits, dit-il, cet homme continuera à se jouer de nous tant que nous ne serons pas en force pour l'abattre. Il faut rappeler Pompée d'Espagne et Lucullus de Macédoine, sinon les esclaves, une fois encore, viendront nous narguer aux portes de la Ville.

Ainsi un gladiateur révolté met en émoi tout le monde romain.

★

Pourtant l'aventure touche à sa fin. Quelques semaines plus tard, Crassus rejoint les bandes de Larissos, il les disloque et les écrase. Fièrement, il envoie à Rome les trophées que les esclaves avaient conquis et qu'il leur a repris, cinq aigles, cinq faisceaux de licteurs et vingt-six étendards.

Puis, il se tourne contre Spartacus que le débarquement des légions de Macédoine a obligé à se replier dans les montagnes. Crassus est d'autant plus pressé d'agir qu'il vient d'apprendre l'arrivée en Italie de Pompée qui a franchi les Alpes et s'apprête à venir lui disputer le prix de la victoire.

Le combat est vite une lutte sans merci. Les légionnaires, plus nombreux et mieux armés, se heurtent aux esclaves dans un corps à corps sauvage. Spartacus,

blessé à la cuisse d'une flèche dès le début de l'action, continue à lutter à genoux jusqu'à ce qu'un soldat l'égorge. Son corps disparaît sous la masse des cadavres.

Pompée massacre une dernière bande de rebelles et, comme à l'accoutumée, s'attribue tout le mérite du succès :

– Crassus, dit-il avec emphase, a peut-être vaincu le mal. Mais c'est moi qui en ai extirpé la racine.

De Capoue à Rome des milliers de croix jalonnent la route. Sur l'une d'elles, Larissos achève de mourir. Des clous traversent ses chevilles et ses mains, sa tête penche sur son épaule, une sueur glaciale coule sur son front, un nuage de poussière enveloppe son corps ensanglanté et déjà, dans le ciel tout baigné de lumière, plane l'essaim noir des vautours.

Verrès



LETTRE de Cicéron à Atticus.

Il ne faut pas m'en vouloir, cher ami, si je t'ai laissé quelque temps sans nouvelles et accuser ma négligence. Tu sais quel effort réclame une campagne électorale et combien je tiens à être nommé édile (1), afin de gravir un nouvel échelon dans la carrière des honneurs.

Tu sais aussi sans doute que les Siciliens, qui ont gardé un bon souvenir de mon séjour parmi eux comme questeur, m'ont demandé d'accuser solennellement devant les tribunaux un propréteur malhonnête, nommé Caïus Licinius Verrès.

Je te le dis tout de suite, l'affaire est gagnée et bien gagnée. Mon ami, l'orateur Hortensius, qui devait défendre Verrès n'a même pas osé plaider, tant la cause

---

(1) Les questeurs sont des magistrats chargés des finances; les édiles veillent à l'approvisionnement et à l'organisation des jeux; les préteurs rendent la justice.

lui semblait perdue d'avance. Ma popularité a grandi ainsi au delà de mes espérances.

Mais laisse-moi te dire qui est ce Verrès et pourquoi on l'a jugé et condamné [1]. Je suis allé durant cinquante jours en Sicile faire une enquête minutieuse et tout ce que je vais te raconter est appuyé sur des témoignages certains.

Il y a, bien sûr, à notre époque troublée, plus d'un noble cupide à la tête des provinces romaines, mais aucun n'a montré autant de rapacité et d'audace que Verrès en Sicile.

Ce noble corrompu a commencé très tôt l'impressionnante série de ses malhonnêtetés. Élu questeur et comme tel chargé de payer l'armée, il a quitté son consul en emportant la caisse. Plus tard, officier à l'armée d'Asie, il a exigé que la ville de Milet lui fournît un bateau et il l'a vendu à des pirates. Nommé préteur, il a, à Rome même, dans les procès qu'il avait à juger, donné régulièrement gain de cause au plus offrant.

Déjà ses dépenses fastueuses, ses besoins d'argent, ses vols continuels, ses abus de pouvoir, son insatiable avidité avaient fait scandale dans la ville. Mais c'est comme propréteur [2] dans la riche Sicile qu'il a donné toute sa mesure. D'ailleurs, tu vas pouvoir en juger.

*

Verrès a d'abord continué à vendre ses arrêts aux plaideurs et à tenir compte dans sa justice ondoyante des

(1) 70 avant J.-C.
(2) Le préteur sortant de charge devenait propréteur et obtenait le gouvernement d'une province.

présents qu'il avait reçus. Il amassa ainsi la bagatelle de quarante millions. Rien là de bien extraordinaire, diras-tu, beaucoup de nos magistrats en font autant. Et c'est bien vrai, ma foi. Mais attends la suite.

En même temps notre homme trafiquait sur les grains. Loin de se contenter de la dîme due au préteur, il exigeait deux ou trois fois plus. Impossible de résister. Un jour la ville d'Agyrium, taxée à quatre cent mille boisseaux, envoya des députés pour se plaindre à Verrès. Celui-ci, furieux, les fit arrêter, fouetter publiquement et la cité dut en plus payer une très lourde amende.

Verrès, d'ailleurs, savait faire fructifier sa fortune. Ayant reçu trente-sept millions du Sénat pour acheter du grain et l'envoyer à Rome, il expédia le blé qu'il avait volé et garda l'argent pour lui. L'année suivante, il rafla tout le blé qu'il put trouver à trois sesterces la mesure, en emplit des centaines de greniers, puis, quand le blé manqua sur les marchés, il revendit ses stocks et cette fois à douze sesterces.

Bref, on peut dire qu'il fit argent de tout. Il n'est pas un sénateur des soixante-cinq villes de Sicile qui n'ait dû acheter sa charge à prix d'or. Les impôts furent naturellement très lourds : on fit payer deux fois les mêmes, on remit en vigueur les anciens, on en inventa des nouveaux. Une année même, afin de les toucher plus tôt, Verrès, en vertu de son autorité suprême, bouleversa le calendrier et décréta sans hésitation que le 15 janvier serait le 1er mars!

*

Mais surtout Verrès était artiste. Cet homme d'argent était aussi un homme de goût. Tu souris? Attends, tu vas voir quel genre d'artiste nous avons là!

Verrès aimait les belles choses et il estimait que les autres hommes n'étaient pas dignes d'en posséder. Lui seul était vraiment connaisseur.

Aussi, partout où il passait, à Catane, à Agrigente, à Syracuse, il exigeait de voir l'argenterie, les vases, les bijoux. Le regard brillant, les mains fiévreuses, il tournait et retournait les belles pièces. Il les palpait avec délices, puis il les donnait à ses esclaves qui les rangeaient précieusement dans un coffre profond.

Un jour, à Aluntium, comme la ville est sur une hauteur, Verrès, qui n'aime pas les fatigues inutiles, ordonne que tout lui soit apporté dans la plaine. Il attend avec impatience, mollement étendu dans sa litière. On lui amène sans méfiance les objets précieux des maisons et des temples. Il les regarde, les soupèse, fait son choix.

Le premier magistrat ouvre la bouche pour protester.

– Merci, fait aussitôt Verrès, ces cadeaux nous touchent infiniment. Crois bien que nous les acceptons volontiers.

Et, fier de lui, comme un général victorieux, il s'en va avec son butin.

Quelque temps plus tard, il est de passage chez un certain Heïus. Il y a sur l'autel familial plusieurs statues des grands maîtres grecs, un Cupidon de Praxitèle, un Hercule en bronze de Myron. Verrès ne se sent plus de joie. Il prend le tout et ne laisse sur l'autel qu'une vieille statue de bois peint.

Lors d'un banquet, où il s'est fait inviter, chez



On apporte sans méfiance à Verrès les objets précieux des maisons et des temples.

Page 128.

Philon, il rafle les aiguières, les plats et même la salière d'argent qui sert à saupoudrer le gâteau offert aux dieux Lares. Son hôte s'indigne.

— Calme-toi, fait Verrès sur un ton sans réplique, je te rendrai ton bien.

Et aussitôt il fait arracher les figurines et les ciselures délicates, puis il rend les objets désormais mutilés et sans valeur au propriétaire, en ajoutant d'un ton bonhomme :

— Tu vois, le préteur est bon prince.

Quand il rentre à Syracuse, il court à son atelier. Il a rassemblé là les meilleurs ouvriers de l'île. Ceux-ci remontent habilement les ciselures volées sur des vases d'or. Ainsi Verrès, la conscience en repos, la joie au cœur, enrichit chaque jour sa précieuse collection.



Sur les routes de Sicile, guidés par un flair infaillible, les deux limiers du préteur sont partis en chasse. Hiéron et Tlépolème — ce sont leurs noms — ont la subtile mission de dénicher partout les objets qui peuvent plaire à leur maître. Ils suivent la piste, pénètrent dans les maisons, fouillent les commodes et les coffres. Partout ils raflent les vases, les coupes, les plats, les statues, les bijoux.

— Nous travaillons pour l'art, disent-ils au malheureux qu'ils dépouillent. Console-toi. Si tu savais comme le préteur sait apprécier les jolies choses!

Parfois aussi, et cela est assez plaisant, il leur est arrivé de travailler pour leur compte et de tromper Verrès. A maître voleur, valets fripons! Voici l'histoire.

Pamphile de Lilybée avait reçu du préteur l'ordre de lui apporter deux coupes d'or ciselées. Il s'exécuta en tremblant. Il arriva au palais, mais Verrès, fatigué par les devoirs de sa charge, dormait du sommeil du juste.

— Mes bons amis, dit-il aux limiers, je suis tout bouleversé. Ces coupes appartenaient à mon père qui lui-même les avait reçues de son père. Ce sont là des souvenirs de famille.

— Qu'y pouvons-nous? reprirent-ils l'air apitoyé. Le préteur aime beaucoup les souvenirs de famille.

— Voyons, dit Pamphile à voix basse, n'y aurait-il pas moyen de s'arranger? Combien vous faut-il pour m'aider?

— Nous l'ignorons, firent-ils. Ces coupes n'ont pas de prix.

— Mais encore?

— Alors, firent-ils après réflexion, disons mille sesterces.

Pamphile courut chercher l'argent, paya et remporta les coupes auxquelles il tenait tant. Par prudence, il les cacha soigneusement.

Quand Verrès se réveilla, il demanda à ses limiers s'ils avaient les coupes. Ceux-ci prirent un air dégoûté.

— Ah! dirent-ils, on nous avait raconté des histoires. Ces coupes ne valent rien. Elles sont trop légères, trop bossues, trop ceci, trop cela. Elles manquent de finesse, d'élégance. Bref, elles dépareraient ta collection.

— Bon, dit Verrès, trouvez-moi vite autre chose.

★

Les méfaits de Verrès ne se comptent plus. Écoute! Diodore de Malte était venu en Sicile, à Lilybée.

Verrès apprend par hasard qu'il possède deux coupes du célèbre ciseleur Mentor. Il les envoie chercher. Diodore, qui se méfie, affirme qu'il les a laissées à Malte. Puis, de nuit, il part pour l'Italie en emmenant son bien.

Crois-tu que Verrès va admettre cet échec? Furieux, il alerte les autorités de Rome, il se plaint que Diodore lui ait volé deux coupes, il réclame qu'on le mette en prison. L'affaire heureusement n'a pas de suite. Diodore se justifie aisément. Il est libre, mais, depuis plusieurs années, il n'a pu retourner en Sicile où l'appelaient ses affaires. Il sait que la rancune du préteur est tenace.

Antiochus, fils du roi de Syrie, a été, lui, une victime de marque. Tu as sans doute entendu déjà parler de cette histoire : elle a fait beaucoup de bruit.

Ce jeune homme passait en Sicile avec une riche escorte. Verrès l'invite à dîner et il lui montre tout ce qu'il a de plus beau, tapis, vases, argenterie fine. Antiochus en est ébloui.

Quelque temps plus tard, le prince, à son tour, reçoit le préteur. Tout fier, un peu vaniteux, il étale aussi ses richesses, des coupes d'or, des vases d'albâtre, des patères d'argent et une magnifique cuiller en rubis au manche de vermeil qui servait à verser le vin aux convives. Verrès se montre très aimable. Il loue le bon goût du jeune homme qui rougit de plaisir.

Le lendemain, Verrès demande à Antiochus de lui prêter plusieurs objets qui lui ont plu. C'est, dit-il, pour les montrer à ses orfèvres et en faire prendre copie. Le prince, sans méfiance, livre le tout et même un magnifique candélabre d'or de six pieds de haut, orné de brillants magnifiques, qu'il avait l'intention de

placer dans le temple de Jupiter Capitolin, en gage d'amitié pour Rome.

Antiochus d'abord n'a pas de soupçons. Un jour, deux jours, d'autres encore : rien n'est rapporté. Il va en personne réclamer son bien : on ne le reçoit pas. Il commence à s'inquiéter lorsqu'on lui apporte une lettre du préteur. Il l'ouvre : ordre de quitter la Sicile immédiatement.

Antiochus, indigné, se rend au forum de Syracuse. La foule s'attroupe. Il parle, des larmes dans la voix.

– C'est une infamie, dit-il. Le préteur, qui représente ici la justice et la loi, m'a volé tout ce que je possédais. Qu'il me rende au moins le candélabre que j'ai consacré à Jupiter! Que le Père des dieux, tout-puissant, punisse le malfaiteur!

Mais le prince a beau gémir et crier. Des soldats arrivent, le chassent de Syracuse, l'obligent à quitter l'île.

Ainsi Verrès ne recule devant rien pour étendre sa collection. Écoute encore ceci.

Il y a en Sicile un grand nombre de temples. Verrès les a tous visités. Quel homme pieux, n'est-ce pas? Oui, partout où il est passé, il a raflé les statues, les vases, les objets sacrés.

A Ségeste, on pouvait admirer une Diane de bronze très ancienne et fort belle. Elle avait été enlevée autrefois par les Carthaginois, puis rendue par Scipion après la victoire. On venait de toute la Sicile pour la voir et l'honorer.

Verrès la trouve à son goût. Il la demande aux prêtres. Ceux-ci, un peu abasourdis, refusent. Le préteur insiste. supplie, menace. Rien à faire! Alors, furieux, il écrase les

Ségestains de taxes, de réquisitions, de corvées. La ville enfin cède. La statue de la déesse de la chasse vient orner la salle à manger du plus grand chasseur d'objets d'art.

A Syracuse, même pillage. Ici l'intérieur du temple ne suffit pas. Il faut aussi la porte. Celle-ci était très belle avec des motifs sculptés en ivoire et notamment une tête de Méduse, couronnée de serpents. Verrès arrive. Il ordonne à ses hommes d'enlever l'ivoire délicatement avec des marteaux et des poinçons. Quand le travail est fait, il se prépare à partir. Puis il se ravise. Il veut encore quelque chose.

Il exige qu'on enlève aussi les gros clous d'or qui ornent les battants. Après cela la porte est fendue, trouée, mutilée. Mais Verrès s'en va, content.

*

Tu dois croire que dans une cause aussi facile — les faits parlent d'eux-mêmes — j'ai prononcé au tribunal un discours brillant. Eh bien non! Il fallait faire vite. L'ouverture des Grands Jeux était proche et elle risquait d'interrompre le procès. J'ai donc seulement fait défiler les témoins et cela a suffi à convaincre les juges.

J'ai par la suite rédigé le discours que j'aurais fait au Forum si j'en avais eu le temps. Je l'ai fait connaître aux Romains et j'ai pu ainsi montrer comment Verrès, un membre de la noblesse sénatoriale, s'était conduit dans une province amie.

Je savais ce qu'Hortensius dirait s'il défendait Verrès :

— Oui, j'admets, le préteur a peut-être pillé la Sicile, mais il l'a défendue contre Spartacus et contre les pirates. C'est un général heureux et vaillant. Nous devons donc l'absoudre.

Il fallait donc que je sois fixé sur les talents militaires de Verrès. Mon enquête en Sicile me renseigna pleinement.

A propos des esclaves, j'appris que le préteur avec sa diligence habituelle avait fait arrêter des esclaves accusés de conspiration. Mais j'appris aussi que, le maître ayant donné la forte somme, on les avait aussitôt relâchés.

A propos des pirates, c'est mieux encore. Un jour, un vaisseau de pirates, alourdi par le butin, s'échoue sur la grève. Verrès fait saisir pour lui la cargaison, il relâche les forbans contre rançon et il fait exécuter à leur place des Siciliens innocents.

Plus tard, Verrès reçoit de Rome l'ordre de donner la chasse aux pirates. Que fait-il alors? Comme il n'aime pas l'eau, il confie le commandement de la flotte à un de ses amis, Cléomène, qui ne sait même pas comment on dirige un bateau. En même temps, il continue à vendre des congés aux marins, si bien que les bancs des rameurs ne sont pas assez garnis et que les avirons traînent à la surface de l'eau, lamentablement, comme des algues molles. Il continue aussi à dégarnir la flotte en envoyant vers l'Italie des navires qui emportent en lieu sûr les objets qu'il a volés. Ajoutons que les marins sont sans forces. Ils doivent se nourrir de racines de palmiers, car Verrès a vendu aussi les vivres qui leur étaient destinés.

Le résultat? Le pirate Héracléon, ayant complètement détruit la flotte du préteur, fait avec quatre malheureux rafiots une entrée triomphale dans le port de Syracuse, où jamais les flottes de Carthage n'avaient pu pénétrer. Verrès, sans émotion, regarde le spectacle

et jusque dans ses yeux les rames audacieuses des corsaires font jaillir des éclaboussures.

En outre, comme les capitaines des vaisseaux ne se gênent pas pour dénoncer la nullité de Cléomène et les canailleries de Verrès, celui-ci les fait arrêter, torturer, décapiter. Voilà l'homme!

– Bon, diras-tu, mais le général vaut peut-être mieux que l'amiral?

Voyons un peu. Verrès avait choisi pour ses quartiers d'hiver Syracuse, une ville où, à ce qu'on prétend, il ne s'est jamais passé de jour sans qu'on ait vu à quelque moment le soleil. Notre homme restait dans son palais, passait en revue les troupes de ses invités, mettait au point le plan de ses fêtes et se lançait lui-même dans la mêlée des plaisirs.

Au printemps, il acceptait pourtant de parcourir sa province. Je ne résiste pas au désir de te citer un passage de mon discours. C'est le tableau de Verrès en campagne.

« Au début du printemps – et le printemps ne commençait pour lui que lorsqu'il avait vu fleurir la rose – il se livrait à la fatigue des marches. Il montrait alors tant d'endurance et d'activité que personne ne le vit jamais à cheval.

« En effet, suivant la coutume des rois de Bithynie, c'était dans une litière à huit porteurs qu'il voyageait, mollement appuyé sur un coussin en tissu de Malte transparent, bourré de roses. Lui-même avait une couronne de fleurs sur la tête et une autre autour du cou. Il approchait de son nez un sachet de toile fine, à petites mailles et plein de roses.

« Arrivait-il à quelque ville, on le portait dans sa litière jusqu'à sa chambre. Là venaient les magistrats

siciliens, là venaient les chevaliers romains. Après avoir donné quelques instants à régler des affaires à huis clos – à prix d'or, bien sûr – il jugeait que le reste du temps devait être consacré au plaisir. »

Mais en automne, alors que les préteurs dignes de ce nom inspectent leur province pour connaître l'importance de la récolte, Verrès n'allait pas loin. A l'entrée du golfe, sur une plage riante, près d'un bois ombreux, il avait fait dresser des tentes de lin et là, tout le jour, dans une douce oisiveté, il rêvait au son des lyres et des flûtes.

Alors, mon ami, que penses-tu de notre Hannibal?



Mais quittons le ton du badinage. Si j'ai tenu tellement à ce que Verrès fût condamné, c'est parce que ce fantoche malfaisant a été aussi un tyran cruel et sans pitié. Voici les faits.

Des hommes absolument innocents furent enfermés sur ordre du préteur dans les sombres carrières des Latomies qui sont depuis une époque ancienne les prisons de Syracuse. Beaucoup furent fouettés jusqu'au sang, torturés par le fer et par le feu, étranglés ou décapités.

A ceux qui lui parlaient de justice, Verrès, cyniquement répondait en grimaçant :

– Que m'importe la justice? N'ai-je pas les faisceaux et les haches?

A ses bourreaux il ordonnait :

– Ne tuez pas trop vite. Il faut qu'ils se sentent mourir.

Ses six licteurs [1] étaient habiles, bien entraînés à manier le fouet et à couper les têtes. Ils savaient comme leur chef faire argent de tout. Les parents et les amis des condamnés devaient payer fort cher pour voir les malheureux, leur porter à manger, recueillir leurs dernières paroles.

Verrès, lui, vendait les cadavres des victimes à leurs familles. Si on ne les lui rachetait pas, il les livrait aux vautours et aux chiens.

Tu as peut-être peine à croire qu'il puisse exister chez un magistrat romain tant d'iniquité et de cruauté froide. Il y a pire encore.

Gavius était de Consa, une petite ville de l'Italie du Sud. Il était venu faire des affaires à Syracuse. Comme on le savait riche, Verrès l'avait fait arrêter et avait exigé une grosse somme pour le relâcher. Gavius, sûr de son bon droit, refusa. Il fut aussitôt traité avec rigueur et enfermé aux Latomies.

Peu après, il réussit à s'évader et vint à Messine, dans l'idée de passer au plus vite en Italie. Là il eut le tort de raconter son histoire, de se plaindre, d'accuser Verrès.

– Ce préteur, dit-il, déshonore le nom romain. Dès mon arrivée au Forum, j'irai révéler au Sénat les méfaits de cet homme.

Gavius ignorait que les habitants de Messine avaient toujours été ménagés par Verrès et qu'ils étaient un peu ses complices. On l'arrêta et on fit prévenir le préteur.

Verrès arriva aussitôt, fou de colère. Ses yeux brillaient et on pouvait lire sur son visage une implacable

---

[1] Officiers marchant en avant des principaux magistrats, portant les faisceaux et les haches.

cruauté. Il ordonna que Gavius fût frappé de verges. Celui-ci protesta :

– Je suis un citoyen romain.

Verrès ne voulut rien entendre et les coups se mirent à pleuvoir. Gavius rappela qu'il avait combattu dans les armées de Rome et il cita les lois qui interdisaient de fouetter un citoyen. Verrès le traita de rebelle, d'espion, de traître.

Gavius, le corps tailladé par les coups, se contenta de répéter :

– Je suis un citoyen romain.

Verrès ne s'arrêta pas là. Il demanda au licteur de prendre la hache. Puis il réfléchit. Ce supplice-là serait beaucoup trop doux. Il faut autre chose. Ça y est, il a trouvé.

On apporte une croix, oui une croix. On la dresse, on y suspend Gavius. Verrès ironise :

– Regarde, dit-il, en face de toi, tout près. C'est l'Italie, le pays de la liberté.

Gavius, les membres distendus, la sueur au front, redit simplement :

– Je suis un citoyen romain.

Les assistants émus commencent à murmurer. C'est la première fois qu'on voit un pareil mépris des lois. Verrès, lui, très calme, regarde l'agonie de sa victime. Gavius meurt, crucifié comme un esclave. Jusqu'à son dernier souffle, il répète, comme si cette seule phrase devait encore le sauver :

– Je suis un citoyen romain.

*

Tu comprends maintenant, mon cher Atticus, pourquoi je tenais tant à ce que Verrès fût jugé et condamné. L'homme était sûr de lui. Il se flattait d'avoir fait trois parts de son argent, une pour lui, une pour son avocat, une pour ses juges. Mais Hortensius n'osa pas plaider en faveur d'un tel scélérat. Le tribunal, dès l'audition des témoins, sut à quoi s'en tenir.

Verrès comprit que la partie était perdue. Il s'enfuit à Marseille. Il vit là, dans une retraite tranquille, avec sa chère collection. C'est une punition bien douce. Mais sa carrière est brisée et on l'a condamné à restituer aux Siciliens quarante-cinq millions de sesterces. Il ne l'a d'ailleurs pas encore fait.

Pour moi, le succès a dépassé mes espérances. J'ai pu défendre la justice et porter un rude coup à cette noblesse qui ne m'aime pas. Je suis pleinement heureux. Adieu et garde-moi ton amitié.



Catilina



ÉTAIT à Suburre, dans un des quartiers les plus populeux et les plus mal famés de Rome. La rue était étroite, bordée de hautes maisons dressant leurs façades noircies percées de fenêtres rares. Une foule grouillante se pressait auprès des ateliers où des artisans à demi nus raclaient les peaux et découpaient le cuir. On se traînait là dans une chaleur d'étuve, un nuage de poussière, une odeur âcre et fétide. Des chiens aux flancs maigres aboyaient après les passants.

Il y avait de place en place des cabarets obscurs et sales où le bas peuple de Rome venait prendre ses repas. On y vendait des pois bouillis ou frits, des fèves et des choux crus assaisonnés au vinaigre, de la bouillie de maïs, des morceaux de mouton cuits dans une sauce au poivre, des saucisses à l'ail et un pain d'orge lourd et grossier.

Les aliments étaient tenus au chaud dans de grands

vases de terre cuite scellés sur une table de pierre. Auprès du fourneau s'affairait une esclave en sueur. Des mendiants, des voleurs à la tire, des colporteurs, des matelots, des sans-travail, des vauriens prêts à tout s'entassaient pêle-mêle dans ces tavernes bruyantes. Assis sur des bancs dans une salle étroite et enfumée, ils mangeaient, buvaient du vin, dormaient ou jouaient aux dés en se disputant âprement. C'est là qu'on se donnait rendez-vous pour préparer un mauvais coup en toute sécurité.

Dans un de ces tripots deux hommes parlaient à voix basse. L'un d'eux avait rabattu sur sa tête un pan de sa toge et il cherchait à dissimuler son visage. L'autre, en courte tunique, était un ancien soldat au cou de taureau, à la face marquée de cicatrices, à la voix rauque.

– Alors, fit l'homme à la toge, as-tu exécuté mes ordres?

– Oui, répondit l'autre, il y a ici, avec les gladiateurs et les esclaves fugitifs, de quoi former une troupe solide. Mais j'ai distribué tout l'argent et il m'en faudrait encore.

– Sois tranquille, tu en auras. Prends déjà ça.

Et il tendit au colosse dont les yeux s'allumèrent un sac où tintaient les sesterces. Puis il continua à voix basse :

– Si vous m'obéissez, bientôt vous serez tous riches, très riches. Mais es-tu sûr de tes hommes?

– Comme de moi-même. Il suffit de leur parler d'un sénateur pour que la rage leur monte au cœur. Ordonne et au moindre signe tu seras servi fidèlement par nous tous.

– C'est bien. Soyez prêts. Le moment ne saurait tarder.

Et l'homme à la toge, après avoir salué son compagnon, se dirigea vers le Forum.

★

Quel était donc ce mystérieux personnage qui hantait ainsi les bouges de Suburre? Il appartenait à une famille noble et s'appelait Lucius Sergius Catilina. De taille moyenne, il avait une forte carrure, des bras vigoureux et musclés, une démarche nerveuse. Ceux qui l'avaient connu au combat admiraient son énergie, son sang-froid, son endurance peu commune.

Pourtant il y avait en lui quelque chose d'inquiétant. Son teint pâle, ses traits anguleux, ses yeux surtout qui jetaient sur le monde un regard étrange et passionné révélaient une âme audacieuse, ardente, insatiable.

Catilina avait rejoint d'un pas rapide un groupe d'amis qui l'attendaient devant la Basilique Émilienne. L'un d'eux lui tendit une toge d'un blanc immaculé qu'il endossa aussitôt, rejetant le pan sur l'épaule gauche. Puis il commença sur le Forum la promenade que devaient faire les candidats au consulat pour gagner les suffrages de la foule.

C'était jour de marché et le Forum était noir de monde. Catilina se plaça, bien en vue, sur les marches d'un temple. On fit cercle autour de lui. Il parla. Avec une éloquence enflammée, violente, il attaqua le Sénat et Cicéron, « l'homme des riches ». Levant le poing, poussant de grands éclats de voix, il répétait les mêmes mots : une honte, l'injustice, l'orgueil des grands, la vengeance des faibles, la révolution de la misère. Et il termina par cette affirmation :

– Avec moi enfin, vous aurez un consul au service du peuple.

Le discours fut salué par des applaudissements et des cris.

– C'est un homme, disaient les uns, rude, franc, plein d'enthousiasme. Il sait ce qu'il veut et lui, au moins n'est pas pour les riches. Oui, avec lui tout va changer!

Mais d'autres n'étaient pas d'accord. Ils murmuraient tout bas, d'un ton hargneux.

– Catilina? On sait ce qu'il vaut. On l'a vu lors des proscriptions de Sylla promener du Janicule au temple d'Apollon la tête d'un malheureux qu'il venait d'assassiner pour toucher la prime. Après, au cours de sa propréture en Afrique, il a pillé la province, malmené les habitants et déshonoré le nom romain. C'est pour cela que les nobles l'ont rejeté comme indigne.

– Oui, ajoutaient encore d'autres, son fils a disparu dans des circonstances bizarres et c'est sans doute lui qui l'a tué. On le sait capable de tout. Aussi il a beau flatter le peuple. Aux élections consulaires il a toujours été battu jusqu'ici. Et il faut espérer qu'il en sera encore de même cette fois!

Catilina reprit sa marche à travers le Forum, suivi de ses amis. L'un d'eux lui indiquait à l'oreille le nom des personnes qu'il ne connaissait pas. Très calme, avec un visage souriant et plein de bonhomie, il les abordait, leur serrait la main, leur demandait leurs suffrages. Il parlait métier avec les artisans, discutait affaires avec les marchands, accueillait aimablement les sollicitations et multipliait les promesses :

– Bien sûr, disait-il à tous, avec moi vous aurez satisfaction.

Habile à dissimuler l'impatience fébrile et l'inquiétude qui le rongeaient, il se montrait sûr de lui, affable, volontiers gouailleur et familier. Il distribuait des aumônes aux pauvres, des friandises aux enfants, des cadeaux et même de l'argent aux électeurs influents. Il n'épargnait rien pour réussir.

Ses amis avaient confiance et l'encourageaient :

– Tout va bien. Tu as les faveurs de la foule.

Mais lui avouait cependant :

– J'ai hâte que le scrutin ait lieu.

Le grand jour arriva enfin. Les citoyens se rassemblèrent au Champ de Mars dès le lever du soleil. Le consul en exercice, qui présidait l'assemblée électorale, fit un sacrifice et prit les auspices qui se révélèrent favorables.

Soudain un bruit de trompette retentit. Le consul ordonne aux citoyens de se mettre en rangs. Chacun se place dans la centurie [1] à laquelle sa fortune le destine. Les pauvres, dans l'ensemble, soutiennent Catilina et ils vantent bruyamment ses mérites.

Les nobles, les riches, les hommes d'ordre parlent peu, mais on sait qu'ils soutiennent Cicéron. C'est parmi eux qu'une centurie tirée au sort a le grand honneur de voter la première. Son choix, pensent les Romains superstitieux, est comme un ordre du ciel.

Dans un impressionnant silence le dépouillement a lieu. Le vote de la centurie est clair. Deux noms en tête : Cicéron et Antonius. Catilina arrive très loin derrière.

---

[1] Groupement d'électeurs. Chaque centurie compte pour une voix. Les riches ont la majorité des centuries, donc des voix.

Les électeurs sont maintenant appelés à confirmer le premier vote. Ils entrent par groupes dans une enceinte entourée de barrières qui ressemble à un parc à moutons. Soigneusement ils inscrivent sur une tablette les noms de leurs deux candidats. Puis ils passent, un par un, sur un pont étroit et déposent leur bulletin dans une urne. Des surveillants vérifient l'identité des votants et la régularité des opérations.

Le scrutin terminé, on procède au dépouillement des suffrages et tout cela est long, très long. Peu avant la nuit le consul proclame solennellement devant la foule assemblée :

– Le peuple, réuni dans ses Comices, a désigné comme consuls pour l'année à venir Marcus Tullius Cicéron et Caïus Antonius. Que ce choix soit heureux et favorable à l'État!

Des applaudissements s'élèvent de toutes parts. Les amis de Cicéron le reconduisent en triomphe à son domicile. La plèbe salue l'élection d'Antonius qu'elle considère comme un de ses défenseurs. Catilina seul, ulcéré, ivre de rage, quitte en toute hâte le Champ de Mars.



Des mois ont passé. Catilina a senti grandir son ambition et sa haine. Un coup de force est désormais son seul espoir (1).

Ce soir-là, par des ruelles torses et sombres, il gagne une villa du Palatin. Il frappe la porte du heurtoir de bronze. Trois coups d'abord puis deux. Un esclave

(1) 64 avant J.-C.

vient lui ouvrir. Il pénètre dans un vestibule, traverse l'atrium et entre dans une petite chambre blanchie à la chaux et très simplement meublée.

Ses complices, une vingtaine environ, le saluent. Il y a là des nobles ruinés, des chevaliers mal à l'aise dans leurs affaires, des trafiquants louches, des aventuriers tourmentés par le besoin d'agir et plusieurs jeunes dévoyés, reniés par leurs familles.

Un silence se fait. Catilina parle. Il expose le but de la conjuration et les profits que chacun peut en attendre : pouvoir, honneurs, richesse. Avec violence il flétrit l'égoïsme des possédants, l'orgueil des nobles, l'injustice sociale.

— En vérité, dit-il en concluant, j'en atteste les dieux et les hommes, la victoire est dans nos mains. Nous avons l'énergie, nous avons la jeunesse. Le premier pas est fait, le reste ira de soi.

Tous les assistants, à ces mots, poussent des clameurs enthousiastes. Puis, Catilina examine avec ses amis les chances de succès.

— La situation est favorable, constate-t-il avec satisfaction. Pompée est retenu en Orient où il lutte contre Mithridate ([1]). Crassus et César détestent la noblesse et au fond nous soutiennent. Cicéron n'est qu'un fanfaron incapable. Restent les sénateurs, Caton, Métellus, Pison en tête. Nous les ferons disparaître dès le début.

Cornelius Sulla, un ancien consul chassé pour indignité du Sénat, avait écouté Catilina avec un plaisir évident.

— J'aurai plaisir, dit-il, une lueur de haine dans les

([1]) Roi du Pont, au nord-est de l'Asie mineure, ennemi implacable des Romains.

yeux, à me venger de ces sénateurs orgueilleux et perfides.

– Moi de même, ajouta Quintus Curius que les censeurs avaient rayé quelques années plus tôt de l'album sénatorial à la suite d'une méchante affaire.

Catilina continua en expliquant son plan :

– Nous avons avec nous plusieurs notables des cités d'Italie comme Manlius de Faesules qui a promis de lever des troupes parmi les anciens soldats de Sylla. Beaucoup de ceux-ci ont vendu leurs terres et rêvent de nouveaux pillages. Ainsi nous aurons une armée prête à marcher sur Rome.

– En ville, précisa le tribun Calpurnius, un homme rude et violent, nous aurons des appuis : les pauvres, les endettés, les sans-travail. Il suffira d'encadrer et de diriger tout cela.

– J'y veillerai, fit le préteur Lentulus.

– Soyez tranquilles, reprit Catilina, j'ai à Suburre des gaillards solides et sûrs qui formeront les troupes de choc. N'oubliez pas qu'ici, si tout va bien, nous aurons pour nous l'effet de surprise. Il faudra frapper dur et fort.

On parla encore longuement des maisons à piller ou à incendier, des hommes à exécuter, des mesures révolutionnaires à prendre pour fonder un État nouveau. Peu à peu l'exaltation grandit. Catilina décida de ressusciter un vieil usage et de renforcer les liens qui unissaient les conjurés.

D'un ton sec, il appela un esclave qui arriva en tremblant. Avec son poignard il lui entailla le bras et recueillit le sang dans une coupe où il ajouta du vin.

– Que ceci nous unisse à jamais devant les dieux infernaux! dit-il d'un ton solennel.

Il but le premier puis fit circuler la coupe. Chacun but à son tour, quelques-uns dissimulant mal leur répugnance, d'autres avec enthousiasme, avec exaltation.

Catilina, le regard brillant, regardait cette scène horrible avec une sombre allégresse.

*

Cicéron s'était retiré pour travailler en paix dans le tablinum de sa villa séparé de l'atrium par de lourds rideaux rouges. La pièce était fort simple : un dallage de pierre, des murs uniformément peints en blanc, un plafond bas soutenu par des solives épaisses. Le mobilier peu important était de bon goût : des casiers en bois de cèdre pour ranger les livres, un coffre de métal scellé dans la muraille pour resserrer l'argent et les papiers et dans une niche tendue de soie les statues des dieux de la maison, les Pénates.

Il était déjà tard lorsqu'un esclave vint annoncer qu'une femme désirait parler au consul au sujet d'une affaire urgente. Elle entra, élégante et parfumée, s'assit, enleva sa cape et commença à parler avec une aisance mondaine :

– Me connais-tu, Tullius?

– Je crois. N'es-tu pas celle qu'on appelle la belle Fulvie?

– Elle -même.

– Et pourquoi es-tu venue me voir maintenant? Je n'ai guère l'habitude de recevoir à cette heure.

– J'ai des choses importantes à te dire : Catilina prépare un grand complot contre la République.

Cicéron ne parut pas surpris :

– Je m'en doutais, reprit-il calmement. Comment l'as-tu su?

– Tu connais Quintus Curius?

– Oui, cette franche canaille que l'on a chassé du Sénat.

– Eh bien! Il est présomptueux et léger. Devant moi il n'a pu s'empêcher de parler. Il m'a avoué qu'il serait riche bientôt et, comme j'insistais pour savoir comment, il m'a tout dit sur Catilina et ses sombres projets.

– Sais-tu le nom des complices?

– Oui, avec Quintus, Cornelius Sulla, Calpurnius, Lentulus, d'autres encore de moindre importance que je te nommerai.

– Quel est leur plan?

– Ils ont constitué des dépôts d'armes en Étrurie et Manlius de Faesules a levé des troupes parmi les colons de Sylla, les gladiateurs, les ouvriers des domaines ruraux. Ils campent au bord de l'Arno. A Rome ils ont des hommes de main. Leur premier objectif est de t'assassiner. Prends garde à toi.

– Bon, je ferai garder ma porte avec soin et je ne sortirai qu'avec une cuirasse sous ma toge.

Cicéron resta songeur quelques instants, puis il reprit :

– Je te remercie, Fulvie, de tous ces détails précis. Si je parviens, comme je l'espère, à sauver l'État, c'est à ta visite de ce soir que je le devrai. Mais pourquoi as-tu fait cela?

– Je serai franche, Tullius, je sais bien que je n'ai pas obligé un ingrat. Le consul récompensera généreusement mes services.

Puis, au moment de partir, elle ajouta en souriant :

– C'est fou ce qu'une femme élégante peut avoir besoin d'argent !



La foule nerveuse, inquiète, s'était rassemblée sur la voie sacrée, près du temple de Jupiter Stator, où devait avoir lieu une séance exceptionnelle du Sénat. Les pères conscrits ([1]), reconnaissables à leur toge bordée de pourpre et à leurs hautes chaussures de cuir rouge ou noir, arrivaient par petits groupes en discutant déjà avec passion. Contrairement à l'usage, des soldats gardaient les abords du temple.

Tout le monde sentait confusément l'approche d'un grand danger. On parlait de rassemblements de troupes, de transports d'armes, de révoltes d'esclaves, de pillages et d'incendies. Les marchands prudemment avaient fermé boutique, les banquiers renoncé à leurs affaires. On commentait les nouvelles avec tristesse et méfiance.

– Qu'attendent les consuls pour agir? disaient les partisans de l'ordre. Le Sénat leur a confié des pouvoirs étendus. Il leur a ordonné, selon les termes mêmes du décret, de « mettre tous leurs soins à préserver la République ». Les voici bien armés. Qu'ils arrêtent donc ce Catilina!

– Arrêter Catilina? Mais pourquoi donc? répliquaient les timides, les hésitants. Pour cela il faut des preuves. D'ailleurs voici Catilina qui passe, fier, tranquille, sûr

([1]) Nom traditionnel des sénateurs romains, appelés ainsi parce qu'ils sont inscrits sur l'album, une liste tenue à jour par les censeurs.

de lui. Vous pensez bien qu'il n'oserait pas venir au Sénat s'il était vraiment coupable.

– En tout cas, précisaient les superstitieux, les présages sont bien mauvais. La terre a tremblé en plusieurs endroits, des fantômes ont été vus près du temple de Saturne, la statue de la Concorde a été frappée par la foudre. Tout cela n'annonce rien de bon.

Mais soudain des vivats retentissent. Le consul arrive. Précédé de douze licteurs portant les faisceaux, revêtu d'une toge fine laissant voir une tunique aux larges bandes pourprées qui masque sa cuirasse, l'air grave et soucieux, Cicéron s'avance à travers la foule. Il entre dans le temple. Les sénateurs se lèvent et le saluent. Après avoir offert un sacrifice aux dieux, il s'assied sur le siège curule qui lui est réservé.

Il sait qu'il va jouer une partie difficile. Tant que Catilina reste à Rome, il est impossible de le démasquer et de le réduire à l'impuissance. Il faut donc, devant le Sénat, l'attaquer en face, ébranler son audace, l'obliger à quitter la ville pour une révolte ouverte.

Cicéron maintenant se lève et se met à parler d'un ton grave et ferme.

– Pères conscrits, dit-il, je vous ai convoqués aujourd'hui dans l'intérêt du peuple romain. L'État court un grave danger.

Puis, se tournant vers Catilina qui affecte une parfaite quiétude, il l'interpelle avec vigueur.

– Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? Combien de temps encore ta folie va-t-elle se jouer de nous? Où s'arrêteront les emportements de ton audace effrénée? Quoi? Ni la garde qui veille la nuit sur le mont Palatin, ni les patrouilles dans la ville,

ni l'effroi du peuple, ni le rassemblement de tous les bons citoyens, ni ces précautions militaires prises par le Sénat pour se réunir ici, ni les regards de ceux qui t'entourent, rien ne te déconcerte. Ton plan est découvert, ne le comprends-tu pas? Ta conjuration, nous la connaissons tous, ne le vois-tu pas?

Le consul poursuit avec une éloquence passionnée et sa voix résonne dans le temple.

– O temps! ô mœurs! Le Sénat connaît tous ces complots, un consul les voit et Catilina vit encore? Il vit? Que dis-je? Il vient au Sénat, il prend part aux délibérations, il note du regard tous ceux d'entre nous qu'il veut tuer. A la mort, Catilina, c'est à la mort que le consul aurait dû depuis longtemps donner l'ordre de te conduire!

Des applaudissements et des murmures accueillent ce discours dont la violence surprend. Les sénateurs regardent Catilina qui a blêmi malgré son insolence. La foule qui stationne au dehors près des portes et qui a saisi quelques bribes des paroles du consul comprend qu'un débat décisif est engagé.

Catilina s'est vite repris. Il riposte avec énergie :

– Comment? Ce citoyen de rencontre, cet homme qui n'est pas patricien, ose m'accuser, moi, de complot contre la République, moi dont les ancêtres ont contribué à bâtir Rome!

Puis il continue en niant les faits dont on l'accuse. Il s'indigne, invoque les dieux, prie, menace. Quelques sénateurs semblent prêts à le croire. D'autres manifestent leur hostilité à cet aventurier dont on sait la réputation détestable. Cicéron demande leur avis aux personnages les plus influents.

Il se tourne vers Caton dont on connaît la droiture et la fermeté.

– Marcus Porcius, lui dit-il, parle.

Caton, de sa place, laisse tomber ces mots :

– Je propose que Catilina soit déclaré ennemi public.

Une discussion houleuse suit les paroles de Caton. Les preuves sont-elles suffisantes pour une condamnation aussi sévère? Ne doit-on pas attendre encore, procéder à une nouvelle enquête, respecter la légalité et les droits de l'accusé?

Le tumulte s'apaise. On passe au vote. Le consul invite les sénateurs qui sont pour la proposition de Caton à s'asseoir sur les bancs de droite et les autres sur les bancs de gauche. Il constate vite que la majorité répugne à une mesure trop brutale. La motion de Caton est pour cette fois rejetée.

Il ne reste plus à Cicéron qu'à lever la séance.

– Pères conscrits, dit-il, nous ne vous retenons plus.

Catilina est donc sauvé. Mais il comprend qu'il ne peut rester à Rome et qu'il doit agir vite s'il veut réussir. Quelques jours plus tard il envoie une lettre au Sénat :

– Je proteste, y dit-il, contre les fausses accusations que l'on a portées contre moi. Mes ennemis ont tout inventé pour me perdre. Victime innocente, je préfère céder aux coups du destin et m'exiler à Marseille.

Mais Catilina ne va pas si loin. Il s'arrête à Faesules, auprès de son ami Manlius, pour préparer ses troupes au combat.

★

Le préteur Lentulus était en train d'exposer aux conjurés les ordres qu'il avait reçus de Catilina.

— Le jour est fixé, leur disait-il, ce sera le 16 décembre, à la veille des fêtes de Saturne. L'opération se fera en trois temps : nous mettrons le feu à la ville en douze endroits, nous exécuterons Cicéron et les principaux sénateurs, puis, maîtres de la ville, nous irons au-devant de Catilina qui arrivera d'Étrurie avec ses hommes.

— Tout ira bien ici, intervint le tribun Calpurnius, mais l'armée de Catilina sera-t-elle assez forte si des légions lui barrent la route?

— Ce qui lui manque, remarqua l'ancien consul Cornélius, c'est une cavalerie qui puisse épauler les fantassins.

— Justement, reprit Lentulus, nous y avons pensé. Vous savez que des députés gaulois de la nation des Allobroges sont en ce moment à Rome. Ils sont venus se plaindre de leur gouverneur Muréna qui a fait en quelques années sur leur dos une fortune scandaleuse. On ne les a pas écoutés.

— Ce n'est pas étonnant, fit Cornélius, Cicéron est un ami de Muréna et il soutient les chevaliers qui pillent les provinces.

— Les Gaulois, continua Lentulus, sont donc déçus et irrités. Ils tiennent à se venger. J'ai donc chargé un des nôtres, Umbrenus, qui les connaît, de me ménager une entrevue avec eux. J'espère bien, belliqueux comme ils sont, qu'ils accepteront de marcher avec nous et qu'ils nous fourniront une cavalerie. Je les verrai tout à l'heure avec toi, si tu veux, Calpurnius.

— L'idée me paraît excellente, fit celui-ci enthousiaste, et je t'accompagnerai volontiers.

Les deux hommes se rendirent donc dans un petit bois près du Janicule et ils y rencontrèrent les Gaulois.

Ils leur promirent au nom de Catilina un adoucissement de leur sort et leur expliquèrent ce qu'ils attendaient d'eux.

– Certes, répondirent les Allobroges, nous pouvons vous aider. Mais c'est là une chose grave et nous demandons à réfléchir.

Dans les jours qui suivirent, les Gaulois envisagèrent les risques de l'entreprise. Si Catilina échouait, la nation allobroge, qui l'aurait aidé, serait accusée de trahison et traitée avec la dernière rigueur. Finalement, ils préférèrent tout révéler à Cicéron dans l'espoir d'une récompense immédiate.

– Je vous félicite de votre fidélité, leur dit le consul, et Rome ne l'oubliera pas. Mais je vous demande plus encore. Vous ferez semblant d'approuver la conjuration, vous promettrez l'aide de votre peuple. Mais vous exigerez un engagement écrit. S'ils acceptent de signer, je tiendrai enfin la preuve dont j'ai besoin pour les confondre.

Les Gaulois firent ce que le consul attendait de leur dévouement. Lentulus et ses complices, sans méfiance, apposèrent leurs sceaux sur des tablettes où étaient contenues avec leurs promesses aux Gaulois les preuves de leur trahison.

Quand les Allobroges quittèrent Rome, le consul, prévenu par eux, les fit arrêter au pont Milvius. Il eut dès lors en sa possession les lettres accusatrices et il les fit connaître aussitôt au Sénat, réuni cette fois au temple de la Concorde.

– J'espère, dit-il d'une voix triomphante, que le Sénat rendra hommage à mon activité et à ma vigilance.

★

Cicéron venait d'être salué du titre glorieux de « père de la patrie » et on lui avait décerné une fête d'actions de grâces comme à un général vainqueur. Pourtant il n'était pas heureux. L'inquiétude le rongeait.

C'était à lui en effet qu'il appartenait de fixer le sort des conjurés. Lentulus avait été destitué de sa charge de préteur et arrêté avec quatre de ses complices. Mais quel châtiment devait leur être infligé?

Pour Cicéron, il n'y avait pas de doute : leur crime méritait la mort. Mais il savait bien qu'en vertu d'une vieille tradition un citoyen romain ne pouvait être condamné en temps de paix à la peine capitale. Il craignait aussi d'être lui-même poursuivi s'il prenait une décision trop hâtive et trop sévère.

Pourtant le temps pressait. Les amis de Lentulus, ses affranchis et ses clients parcouraient les rues et dans chaque quartier tâchaient d'entraîner la foule pour arracher l'ancien préteur de la prison. D'autres, à Suburre, rassemblaient les chefs de bandes qui avaient promis leur appui. L'agitation se trouvait encouragée par les hésitations du consul.

Cicéron décida donc de réunir le Sénat et de lui demander son avis. César parla en faveur d'une peine modérée, Caton avec énergie exigea la mort et l'emporta. Les conjurés furent alors conduits dans la prison du Tullianum et aussitôt étranglés par le bourreau.

La foule, anxieuse, troublée, attendait les nouvelles au Forum. Il faisait froid. Un pâle soleil d'hiver venait de disparaître derrière le Capitole.

Soudain Cicéron paraît. Il réclame le silence.

— Ils ont vécu, dit-il d'une voix grave.

La foule applaudit. Les complices des conjurés se

taisent, glacés d'effroi. Le consul, escorté par une troupe joyeuse, rentre chez lui, tandis que sur son passage on allume des torches pour fêter la paix retrouvée.

Cicéron demeure pensif. Il songe à la conversation qu'il a eue autrefois avec Atticus au bord de l'Illissos. Vraiment il ne regrette pas de s'être lancé hardiment dans la carrière politique. Les cris de joie et de gratitude qui montent maintenant vers lui, le consul énergique et clairvoyant, le consolent de toutes les amertumes qu'il a trouvées sur sa route.

★

Catilina avait fait venir dans sa tente son ami Manlius.

– Alors, lui dit-il, qu'en penses-tu?

– C'est une vilaine affaire, répondit Manlius l'air assombri, la nouvelle de l'exécution de Lentulus a porté un coup terrible à nos troupes. Tous ceux qui n'étaient venus à nous que dans l'espoir d'un facile pillage ont préféré s'enfuir. Les autres sont fatigués et abattus.

– Combien avons-nous d'hommes encore?

– A peine trois mille.

– Et si nous enrôlions les esclaves? suggéra Manlius.

– Jamais, fit Catilina, ce serait indigne de nous.

Manlius hésita un moment puis il parla :

– Écoute, je ne voudrais pas te mettre en colère, mais ça ne va pas. Depuis quinze jours nous marchons dans la montagne. Un jour, nous allons vers la Gaule. Le lendemain, nous revenons en arrière, comme pour marcher sur Rome. Les hommes commencent à murmurer que tu ne sais pas ce que tu veux.

– Ce que je veux? répondit Catilina furieux. Comme

si c'était facile! Oui, j'espérais passer vers le nord. Mais j'ai appris que le préteur Métellus nous attendait près de Bologne avec trois légions. Tu le connais, Métellus, c'est un rude homme de guerre qui a fait trembler l'Asie.

– Que comptes-tu faire alors?

– Maintenant nous n'avons plus le choix, nous descendrons sur Rome. Qui commandera l'armée en face de nous? Cicéron? Il n'a jamais combattu. Antonius, son collègue? C'est l'un des plus mauvais généraux de Rome. Tu vois, tous les espoirs nous sont encore permis.

Peu après les deux armées se trouvèrent proches l'une de l'autre, au nord de l'Arno. Catilina, pour compenser son infériorité numérique, avait choisi une plaine étroite, resserrée entre deux lignes de rochers, sur le territoire de Pistoria. Il espérait qu'ainsi son adversaire ne pourrait déployer ses légions.

– Maintenant, avait-il dit à ses soldats, l'heure est venue. Une armée ennemie devant nous, une autre sur nos talons. Il nous faut vaincre ou mourir.

Puis il donna l'ordre d'éloigner tous les chevaux et lui-même mit pied à terre. A ses côtés, il groupa les centurions, les vétérans et les hommes les mieux armés.

Le consul Antonius fut fortement impressionné par la belle ordonnance et l'air résolu des troupes rebelles.

– Au fait, se dit-il en frissonnant, ce sera là une vraie bataille.

Alors, prudemment et toute honte bue, il se fit porter malade et, comme Achille, se retira sous sa tente. confiant le commandement à son lieutenant Pétreius, un chef valeureux, sorti du rang et très aimé des soldats.

Les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre et

de part et d'autre, délaissant les javelots et les lances, on combattit aussitôt à l'épée, au corps à corps. Catilina, au premier rang, soutenait ceux qu'il voyait plier, dirigeait les mouvements de ses soldats, combattait à leurs côtés en payant largement de sa personne.

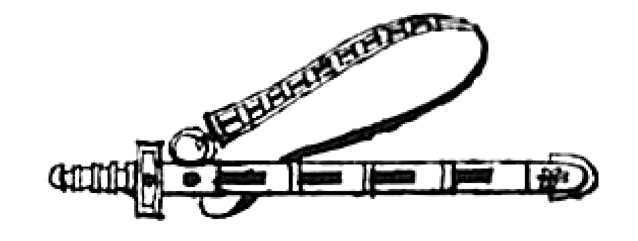
Mais Pétreius avait des troupes plus nombreuses et plus soudées. Il enfonça d'abord le centre, disloqua les ailes où Manlius fut tué, puis fit appel à ses renforts.

Catilina, resté seul avec une poignée d'hommes, se jeta au plus fort de la mêlée et tomba. Les vainqueurs ne firent pas de quartier et massacrèrent les soldats rebelles jusqu'au dernier.

Une fois le combat terminé, le corps de Catilina, percé de coups, fut retrouvé en avant des siens, au milieu des cadavres ennemis. Son visage gardait encore dans la mort l'air de violence et d'orgueil qu'il avait eu toute sa vie.

Le consul Antonius, pleinement rassuré maintenant, rentra à Rome et comme le Sénat lui adressait de chaudes félicitations :

– Oui, fit-il en se rengorgeant, j'ai remporté là une jolie victoire.



La mort de César



PAR cette chaude journée de juillet on n'entendait parler à Rome que de la victoire de César. Celui-ci, après avoir conquis les Gaules, guerroyé en Espagne, en Grèce et en Afrique, écrasé Pompée à la dure bataille de Pharsale, était devenu le seul maître. Pour frapper d'étonnement ses concitoyens et leur donner une haute idée de sa gloire, il avait décidé de célébrer un magnifique triomphe qui durerait quatre jours entiers. D'une petite villa de la banlieue romaine il avait veillé avec un soin tout particulier à l'organisation de cette fête grandiose, symbole de sa puissance absolue.

Rome connaissait alors une vive animation. Les rues et les places étaient ornées de guirlandes, les maisons parées de fleurs, l'encens allumé sur les autels. Une foule immense, citadins, provinciaux, étrangers, se pressaient sur les gradins du grand cirque, s'entassaient



Rome connaissait alors une vive animation. *Page 160.*

sur les marches des temples, attendant avec impatience le passage du cortège.

Le premier jour était consacré au triomphe des Gaules. A l'aube, on quitta le Champ de Mars. En tête marchaient les sénateurs, les magistrats, les prêtres suivis des musiciens qui faisaient retentir les trompettes et les buccins. Puis venaient des chariots portant le butin conquis : vases remplis d'or et d'argent, armes, enseignes, statues avec de vastes pancartes où étaient inscrites les victoires : Bibracte, Avaricum, Alésia. Sur des chars en bois de citronnier défilaient des tableaux représentant les grands épisodes de la campagne. Ensuite, dans la même solennité, cent bœufs blancs aux cornes dorées et garnies de bandelettes, écrasant de leur pas lourd les roses répandues sur les dalles. Puis les captifs enchaînés avec en tête Vercingétorix, en prison depuis six années.

Enfin César, l'homme du jour, précédé de soixante-douze licteurs portant les faisceaux sur l'épaule. Il est là, debout sur un char en forme de tour traîné par quatre chevaux blancs ornés de couronnes. Il porte les insignes de Jupiter Capitolin, la toge de pourpre brodée d'or, le sceptre avec l'aigle sacré, le rameau de laurier et il a, comme les statues des dieux, les joues fardées de vermillon. Un esclave tient au-dessus de sa tête une couronne d'or enrichie de pierreries et lui dit de temps en temps : « Regarde derrière », c'est-à-dire songe à ton passé qui fut parfois difficile et à ton avenir qui le sera, ne t'enorgueillis pas trop de ton bonheur présent.

Derrière, les soldats, arborant leurs décorations, brandissant des lauriers, chantent des hymnes de victoire, mêlés de plaisanteries à l'adresse de leur chef. Ils ont rompu les rangs et forment une cohue joyeuse et

bruyante qui hurle à pleins poumons et pousse de grands éclats de rire. Les spectateurs, en toge blanche, éblouis par tant de faste, acclament les légions de César.

Soudain que se passe-t-il? César perd l'équilibre et tombe à terre devant le temple de la Fortune. Il se relève aussitôt. La foule apprend, consternée, que l'essieu du char s'est rompu.

— Arrêtons tout, dit-on, c'est là un funeste présage.

Mais César, très calme, a fait avancer un autre char et le cortège reprend sa marche sur la voie sacrée. Au pied du Capitole, les captifs sont entraînés vers la sombre prison du Tullianum où ils sont égorgés.

L'enthousiasme et la joie ont fait place, depuis l'incident du char, à une réserve mêlée de crainte. César le sent. Aussi, désireux d'apaiser les dieux, il monte à genoux, humblement, les degrés du temple qu'il aurait dû, conformément à la tradition, gravir la tête haute et d'un pas assuré.

Puis il pénétre dans le sanctuaire où se dresse la statue du dieu assis, avec la foudre à la main. Tout autour sont rangés les présents faits au maître de l'Olympe, des vases, des couronnes, des bijoux et aussi des boucliers et des trophées. César prononce les formules sacrées, présente ses offrandes et procède aux sacrifices traditionnels. Entouré des principaux personnages de l'État, il reste au Capitole jusqu'à la nuit.

Dans les jours qui suivirent, on célébra avec le même luxe les triomphes d'Égypte, d'Asie et d'Afrique. Plus de deux cent mille personnes prirent part à un grand festin public où César eut soin de faire servir des plats et des vins de qualité. Dans la nuit César, accompagné par la foule, regagna en litière sa maison du Forum.

Devant lui quarante éléphants d'Afrique, portant de grandes torches sur le dos, éclairaient le chemin.

Il y eut, la semaine suivante, des distributions d'argent, de blé et d'huile puis des réjouissances à l'occasion de la consécration du temple dédié à Vénus, protectrice de César. Dans la ville entière des jeux, des combats, des spectacles variés furent offerts au peuple ébloui par ces dépenses fabuleuses, heureux sans arrière-pensée d'avoir trouvé un tel maître.



Les soldats, après ces journées de fête, avaient regagné leur camp hors de l'enceinte urbaine. La Xe légion, une des préférées de César, était rassemblée en bordure d'un petit bois sur le mont Vatican. Elle avait aussitôt repris les exercices habituels du temps de paix et au cours de la matinée les hommes s'étaient entraînés au maniement des armes : épée, javelot, fronde. Ils avaient aussi marché en ligne de bataille, s'étaient dédoublés, regroupés, formés en carrés étroitement serrés autour des enseignes, des étendards et de l'aigle d'argent.

Deux légionnaires, couverts de sueur et de poussière, s'étaient assis à l'ombre près de leur tente. Ils se mirent à l'aise, quittèrent casque et cuirasse et burent un peu d'eau claire qu'ils avaient été puiser à une source voisine.

– Quel malheur! fit Aulus, bon soldat mais mauvaise tête. Pendant que César se repose tranquillement sur ses lauriers, il nous faut reprendre cette vie d'esclaves. N'aurait-on pas pu, après tout ce que nous avons fait, nous laisser un peu au repos?

– Ah! Tu te plains toujours, répondit Rufus. Que te faut-il encore? On nous a fait participer à un fameux

triomphe, on a ripaillé et bu à sa soif, on nous a permis de déambuler dans les rues de la ville en faisant mille folies et enfin, avant de nous ramener au camp, on nous a donné à chacun vingt mille sesterces.

Aulus fronça les sourcils.

– Oui, mais avec tout l'argent gaspillé pour le triomphe, avec tout celui qui a été distribué aux crève-la-faim de la ville, on aurait pu, on aurait dû nous donner davantage.

– Réfléchis un peu avant de parler! reprit Rufus irrité par l'entêtement de son camarade. Crois-tu que les généraux du Sénat et Pompée lui-même auraient été plus généreux? César est un chef dur peut-être, mais il nous comprend et il nous aime. Tu peux courir loin pour en trouver un comme lui!

– Je veux bien, fit Aulus radouci. Tu sais, on grogne, on se monte la tête comme ça, un peu vite, mais on le suivrait au bout du monde. D'abord il sait nous parler. Et puis il vit avec nous. On le voit marcher à la tête de la colonne, à cheval et le plus souvent à pied, le crâne nu malgré le soleil et la pluie. Il dort sur le sol, enveloppé dans son manteau. Il mange comme nous, ce qu'on trouve.

« Au combat, il est au premier rang. On a toujours l'impression qu'il est là, à nos côtés. Une montagne? il l'escalade. Une rivière? il la franchit avec nous à la nage. Une forteresse? il la prend. Et avec lui tout est prévu jusqu'au moindre détail. Pas besoin de se tracasser, on sait où on va. Et il est là avec son coup d'œil qui voit tout, avec sa solidité, avec sa bonne humeur qui nous ragaillardit. Oui, lui au moins, ce n'est pas un général à la manque! »

– Et crois-moi, ajouta Rufus, ils le savent bien en ville. Même ceux qui ne l'aiment pas l'avouent : intelligence pénétrante, énergie farouche, charme séduisant qui attire et retient les sympathies, éloquence chaude et persuasive, goût artistique, talent littéraire. Voilà ce qu'ils disent. Bref, il en impose à tout le monde.

– Oui, c'est quelqu'un! reprit Aulus qui n'avait plus la moindre envie de grogner. Avant, les autres étaient tout contents quand ils empêchaient les Gaulois d'envahir l'Italie. Lui, il est allé chez eux et il les a soumis. Te rappelles-tu Alésia? On avait terrassé dur pour bloquer la ville, on avait écrasé les armées de secours. Alors les chefs gaulois se sont rendus. Et lui, immobile sur son siège curule, il les regardait défiler un à un devant lui, en jetant leurs armes à ses pieds.

– En ville, fit Rufus, quand on a su que j'étais de la dixième, on m'a demandé de raconter le passage du Rhin. Je leur ai dit que pendant dix jours on avait abattu des arbres, façonné des poutres et qu'un beau matin on était passé sur le pont en ordre de marche, les aigles en tête. Et on m'interrogeait, et on voulait savoir si les Germains sont bien des géants roux et cruels dont le regard seul glace d'épouvante. Puis, quand j'avais fini de raconter mon histoire, on me payait à boire.

– Moi, reprit Aulus en riant, je leur ai expliqué le débarquement en Bretagne. Ah! Il fallait voir comment ils ouvraient des yeux ronds! Je leur disais à peu près ceci : On était à la fin d'août et dans ces pays du nord il faisait déjà bien froid, le vent soufflait en rafale. Toute la nuit on navigua mais au matin on vit, sur la

côte, les Bretons prêts au combat. On attendit le gros de la flotte puis on avança à cent pas du rivage. Et l'ordre arriva : à l'eau! On sauta, on se regroupa sur la grève et on culbuta les Bretons. Mais, Dieux! que cette mer était froide!

Les deux hommes se turent. Un de leurs camarades leur apportait de quoi faire un déjeuner frugal : du pain, du fromage, des olives et des dattes ainsi qu'un pot de vin miellé. Les exercices de la matinée leur avaient donné une faim de loup.

Au bout d'un moment la conversation reprit. Tous deux reconnurent que la qualité maîtresse de César était sans doute son audace devant le danger. Ils citèrent les phrases célèbres de leur chef qui avaient tant fait pour sa gloire. Sur une mer démontée il avait rassuré le nautonier en lui disant : « Que crains-tu, tu portes César. » En franchissant le Rubicon et en déclenchant la guerre civile : « Le sort en est jeté! » Après la rapide victoire en Asie : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Oui, on ne trouvait pas souvent des hommes de cette trempe!

Puis ils songèrent aux moments difficiles qu'ils avaient connus.

— Moi, dit Rufus, c'est à Pharsale que j'ai vécu les heures les plus pénibles. Depuis des mois on avait faim, on faisait de jour et de nuit des marches épuisantes. Le jour du combat (1) arriva. Les Pompéiens en face étaient deux fois plus nombreux. Un lourd silence se fit. Cette fois ce n'étaient plus des Barbares mais des Romains qu'il fallait tuer. Dans les rangs de l'adversaire

(1) 9 août 48 avant J.-C.

on pouvait reconnaître des parents, des amis, des compagnons d'armes. Il faisait une chaleur accablante et la bataille fut terrible.

« Mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Malgré la fatigue qui nous sciait les jambes, il nous fallut poursuivre Pompée, traverser au pas de course son camp où il avait fait dresser à l'avance les tables pour le festin de victoire et se battre encore toute la nuit. Des journées pareilles, ça compte ! »

Aulus parla à son tour d'une voix grave.

– Pharsale, oui ce fut dur, mais pour moi il y a eu pire. Après la bataille nous sommes venus, t'en souviens-tu? en Campanie et là nous avons réfléchi : des combats épuisants, une guerre qui n'en finit pas, une solde jamais payée. Nous en avions assez et nous le lui avons dit. Il nous a accueillis au Champ de Mars et il nous a jeté ces mots : « Je vous renvoie. » Puis il a ajouté d'un ton hautain : « Bien sûr, civils, vous êtes fatigués. »

« Alors n'as-tu pas eu comme moi mal au cœur en entendant le mot « civils » et en voyant son mépris. Nous l'avons supplié de nous pardonner, de nous garder avec lui. Il a d'abord dit non, puis il a cédé. Mais, par Bacchus, que nous avions eu peur ! »

– Tu as raison, remarqua Rufus, que deviendrions-nous sans lui?

La trompette sonnait le rassemblement car une marche au pas accéléré figurait au programme de l'après-midi. Les centurions déjà, cep de vigne en main, s'occupaient à former les cohortes.

– Quel métier! murmura Aulus, plein de hargne.

★

Les triomphes de César avaient causé à Rome une impression profonde et le Sénat, soucieux de plaire au maître du jour, lui décerna sans hésiter des honneurs exceptionnels. C'est ainsi qu'il reçut le droit de porter en tout temps la pourpre et la couronne de laurier, d'avoir un siège d'or à la Curie, de frapper des monnaies à son image. On lui dressa des statues au Capitole, on le nomma « père de la patrie »; on le proclama enfin « dieu invincible ».

Des jeux annuels furent institués en son honneur, son nom fut donné à un mois [1], des temples sortirent de terre, consacrés à son divin génie. On lui prodigua de toutes parts les marques d'une adulation frénétique.

En même temps César accaparait tous les pouvoirs. Dictateur à vie, général en chef, grand pontife, il faisait les lois et nommait les magistrats. Il était roi, sans en avoir le titre.

Or ce titre, il le voulait. Arrivé maintenant à la puissance suprême, il rêvait de conquérir l'Orient et de fonder une monarchie absolue qui étendrait sa domination de l'Inde à l'Océan. Parfois, dans un moment de lassitude, il sentait toute la difficulté de son projet, mais très vite, avec une passion nouvelle, il revenait à son grand rêve.

La première chose à faire était évidemment de sonder le terrain et d'observer à Rome les réactions de la foule.

A la fin de janvier 44 av. J.-C., César revenait des Fêtes Latines et quelques-uns de ses amis, obéissant à ses ordres ou agissant spontanément pour gagner ses faveurs, n'hésitèrent pas à crier :

---

(1) Juillet, le mois de Julius.

– Salut à notre Roi!

Il y eut aussitôt de vives protestations. La royauté était considérée par la plupart des Romains comme un régime odieux et tyrannique dont la cité s'était autrefois délivrée à jamais. César n'insista pas :

– Je ne m'appelle pas Roi, dit-il modestement, mais César.

Toutefois, comme les tribuns du peuple, fidèles à l'esprit républicain, voulaient arrêter les auteurs des cris séditieux, le dictateur les fit déposer, blâmant leur zèle excessif. Cette mesure brutale causa un certain malaise.

Au milieu de février, les choses s'aggravèrent. César, par un après-midi frais mais ensoleillé, était assis devant le temple de Vénus. On lui annonça que le Sénat en corps venait lui offrir solennellement les pouvoirs qu'il lui avait conférés au cours de sa séance. Il ne s'en soucia pas et continua à discuter avec son entourage.

Les sénateurs arrivent. Le plus ancien et le plus respecté commence son discours et énumère les honneurs accordés au puissant dictateur. Mais que se passe-t-il? César reste assis. Il prend un air dédaigneux et écoute à peine. Il répond avec hauteur, toujours sans se lever. Une pareille insolence à l'égard de la première assemblée de Rome étonne et indigne les assistants.

– Vraiment, dit-on avec aigreur, il agit comme un roi.

Le Sénat se retire en silence. La foule garde un air morne. César rentre chez lui, mécontent et abattu.

Le lendemain, César assiste au Forum à la fête des Lupercales, célébrée chaque année en l'honneur du

dieu des troupeaux. Il est assis sur un siège d'or au milieu de la tribune des Rostres, entouré des principaux magistrats. Il porte la toge de pourpre et de hautes chaussures en cuir rouge comme les anciens rois. La fête tire à sa fin.

Les Luperques, demi-nus, couverts de peau de bouc, après avoir fait le tour du Palatin en poussant les cris sacrés, passent devant César. L'un d'eux soudain dépose aux pieds du dictateur une couronne de laurier que noue la bandelette blanche du diadème et, comme on l'applaudit, il s'enhardit, grimpe sur la tribune, s'approche de César immobile et met la couronne sur sa tête. César attend, hésite.

— Cette fois, se dit-il, je vais bien voir.

Il voit très vite. La foule crie, trépigne, pousse des huées. Alors le préteur Cassius, un ancien Pompéien fidèle à l'esprit républicain, s'avance, prend le diadème, l'enlève de la tête de César et le lui met sur les genoux. Le dictateur, sans rien laisser paraître de ses sentiments, jette à terre cette couronne qu'on lui refuse. Il est alors vivement acclamé.

Là-dessus arrive le consul Marc-Antoine, grand-prêtre des Luperques. Par dévouement pour César il tient à arranger les choses. Il escalade les Rostres, ramasse le diadème et le replace sur la tête de César. Celui-ci, impressionné par les murmures hostiles de la foule, le repousse. Cela lui vaut les applaudissements de la majeure partie des assistants.

Mais les partisans de César, massés aux premiers rangs, se mettent à crier :

— Non, César, tu n'as pas le droit de refuser la couronne. Prends-la. C'est un présent du peuple.

Antoine en profite. Il met une nouvelle fois le diadème sur la tête de César. Aussitôt des clameurs s'élèvent.

— César Roi!

Mais la foule proteste avec indignation. On entend des hurlements hostiles, des injures, des railleries. César, irrité, déçu, comprend que l'affaire est manquée. Il enlève la couronne et demande qu'on la porte à Jupiter.

— Elle lui conviendra mieux qu'à moi, ajoute-t-il avec élégance.

Antoine embrasse César, prend le diadème défraîchi, mais décide d'aller couronner une statue du dictateur élevée près des Rostres. On murmure autour de lui :

— Pas de roi! Rome ne veut pas de roi!

César est triste et fatigué. Pourtant il ne renonce pas. Pour obtenir la royauté il a trouvé autre chose. Il annonce à Rome qu'il a l'intention de consolider la puissance romaine en Asie en écrasant les Parthes. Il y a là une belle revanche à prendre contre ces cavaliers intrépides qui ont massacré, il y a neuf ans, Crassus et ses légions.

Il ajoute qu'un oracle récent, découvert par lui dans les livres sacrés, prédit que « le roi des Parthes ne sera battu que par un roi ». Le départ de l'expédition est fixé au 18 mars. Il est entendu qu'aux ides, c'est-à-dire le 15, Aurélius Cotta, oncle de César, demandera au Sénat d'accorder au dictateur le titre royal.

— Ici, c'est comme à la guerre, pense César, il faut surtout agir vite.



Brutus a quitté de bonne heure ce matin-là sa modeste demeure située dans le populaire quartier de Suburre.

C'est un jeune homme aux traits ingrats, au visage pâle et osseux, au corps maigre et débile. Mais les yeux sont vifs, la mine fière et grave, la démarche pleine de noblesse.

Brutus porte la toge bordée de pourpre des grands magistrats, car il est préteur urbain. Sur son passage les citoyens le saluent et il répond avec bienveillance d'un geste de la main.

– Voilà Brutus, dit-on, il se rend au Forum pour juger les procès du jour. Son verdict sera équitable car c'est un homme éclairé, intransigeant, intègre. Quelle différence avec les autres jeunes gens de son âge! Il n'aime que l'étude, il mène une vie austère et digne, il ne sourit presque jamais.

Brutus presse le pas. Il longe l'Argiletum où sont installés de nombreux libraires et il regrette de n'avoir pas le temps de flâner devant les éventaires, de regarder les livres nouveaux, de dérouler à loisir les beaux volumes de papyrus enfermés là dans leurs gaines de parchemin. Il continue sa route, passe devant la Curie puis aux pieds des Rostres, enfin il arrive devant la Basilique Julienne.

Malgré l'heure matinale une foule déjà nombreuse se presse sous les portiques où sont installés des marchands, des musiciens, des diseurs de bonne aventure. Les colombes viennent picorer sur les dalles près des oisifs qui jouent aux dés, des enfants qui se chamaillent, des mendiants qui demandent l'aumône.

Brutus entre dans la basilique, récemment achevée, et qui donne une réelle impression de luxe avec sa grande salle longue de cent mètres, ses deux rangées de colonnes, son sol pavé de marbre, les statues et les trophées dorés qui la décorent.

Il y a là des groupes bruyants qui bavardent ou

traitent des affaires, des changeurs, des prêteurs sur gages, des banquiers, des entrepreneurs, des publicains, des armateurs et aussi des philosophes exposant leurs théories, des auteurs lisant leurs œuvres, des badauds venus perdre leur temps.

Brutus s'avance vers l'estrade placée au fond de la salle où se trouve le tribunal du préteur. Il apprend d'un augure que les poulets sacrés ont mangé de bon appétit et que le jour est faste, donc propice à l'examen des procès. Il fait avancer les plaideurs, les avoués, les avocats et s'apprête à entendre l'exposé de la première affaire : vol et actes de violence.

Mais à peine s'est-il assis sur son siège curule qu'il voit sur son tribunal des tablettes mises là bien en évidence. Il les prend, les lit avec attention. L'une d'elles porte : « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers »; une autre : « J'ai honte d'être esclave »; une autre encore, faisant allusion au premier Brutus qui chassa Tarquin et fonda la République : « Non, tu n'es pas Brutus! »

Brutus juge les litiges qui lui sont soumis, mais sa pensée revient constamment à ces tablettes. On veut que lui, l'homme intègre, le républicain, le beau-fils de Caton d'Utique (1) délivre Rome de César. Mais le peut-il? le doit-il?

Ému, inquiet, tourmenté par une véritable crise de conscience il rentre chez lui. Un esclave lui apporte une lettre, Brutus reconnaît le cachet. C'est Cicéron, son maître, son ami qui lui écrit de sa villa de Putéoli. Que dit-il?

---

(1) Brutus a épousé Porcia, fille de Caton d'Utique. Celui-ci est l'arrière-petit-fils de Caton l'Ancien, le grand adversaire de Carthage.

« Mon cher Brutus. Aie confiance. Tous les vrais républicains espèrent en toi. A bientôt! »

Voici maintenant une visite inattendue pour Brutus, c'est son beau-frère Cassius, un homme énergique mais ambitieux et violent. Il s'avance et parle aussitôt sans détours.

– Tu sais, dit-il, que je t'ai envié lorsque César t'a nommé préteur urbain. J'en ai éprouvé un vif dépit et je ne l'ai pas caché. Je pensais avoir mérité autant que toi l'honneur que tu as obtenu. Mais laissons cela! Je veux que notre amitié retrouve sa vigueur d'autrefois. Ne le veux-tu pas aussi?

Brutus, tout heureux de cette réconciliation, lui tend la main et l'assure de son affectueuse estime.

– Alors, je parlerai franchement, reprend Cassius. On attend des autres préteurs des jeux, des courses ou des chasses. Ce qu'on réclame de toi, c'est que tu rendes à Rome sa liberté.

– Je sais, répond simplement Brutus.

– Tu te souviens sans doute, continue Cassius d'un ton rude, de ce que César nous a dit un jour. Il nous a avoué qu'au cours de sa jeunesse il avait pleuré dans une ville d'Espagne devant la statue d'Alexandre le Grand. « A mon âge, avait-il pensé, il avait conquis le monde et moi je n'ai encore rien fait. » Or aujourd'hui encore il rêve d'Alexandre. Comme lui il se fait proclamer dieu, comme lui il veut être roi. Allons-nous admettre, nous, citoyens romains, de nous prosterner devant lui comme des Orientaux, le front dans la poussière?

– Non certes, affirme Brutus d'une voix calme. Nos ancêtres nous ont appris à détester les tyrans et à

défendre la liberté comme le plus précieux des biens.

Cassius se rapproche de son ami et le prend familièrement par l'épaule.

– Tout est prêt, dit-il, le Sénat convoqué, la manœuvre mise au point. Au soir des ides de Mars, César sera roi. Et toi, Brutus, que feras-tu ce jour-là?

– Je n'irai pas au Sénat.

– Mais tu es préteur et tu seras forcé d'être là.

– Alors, je m'opposerai de toutes mes forces à l'infâme projet de César et, comme Caton, je me tuerai plutôt que de voir à Rome expirer la liberté.

Cassius n'est pas satisfait de cette réponse.

– Te tuer? dit-il, je sais que la mort ne fait pas peur au sage. Mais ce n'est pas ainsi qu'on sauvera la République. Il faut maintenant agir, lutter ferme et tuer César avant qu'il n'ait fait de nous ses esclaves.

– Ne compte pas sur moi, reprend fermement Brutus. César m'a trouvé dans le camp de Pompée et il m'a fait grâce. Il n'a même pas hésité à me combler d'honneurs. Il me traite comme son fils. Je ne puis oublier tout cela, je ne puis trahir mon bienfaiteur.

Cassius a écouté ces mots avec une vive impatience et il sent la colère monter en lui.

– Ainsi, dit-il en serrant les poings, je vois que César n'a pas perdu son temps avec ses cajoleries et ses prévenances. Mes amis se trompaient en croyant que survivait en toi l'âme ardente de Caton. Te voilà ébloui par le génie du nouvel Alexandre, lâchement résigné et mûr pour l'esclavage.

– Ne m'accable pas, fait Brutus d'un ton las, je ne sais que faire.

Cassius maintenant continue avec une éloquence enflammée, convaincante.

– Songe, mon ami, que toute la carrière politique de César n'a été qu'une suite d'illégalités et de violences. Pour arriver au pouvoir tout lui a été bon. Il a joué au grand seigneur, élégant, ami du plaisir, prodigue, lettré et en même temps il flattait la canaille, organisait des bagarres au Forum, feignait d'être l'ami du peuple. Tout cela pour préparer la guerre civile et franchir un jour le Rubicon en répétant le vers d'Euripide : « S'il faut violer le droit, que ce soit pour régner ! » Et le voilà qui veut à tout prix sa couronne. Le roi César! Cela sonne bien, qu'en dis-tu?

Brutus à la fin se décide à entrer dans le complot, le salut de la Patrie devant passer avant tout. Il paraît plus calme, le visage apaisé, le regard confiant. Cassius comprend qu'il ne reculera plus.

★

– Je t'en prie, César, prends garde, renonce à tes projets. Un peu partout on murmure contre toi, beaucoup souhaitent ta mort et quelques-uns la préparent.

C'est Calpurnie, la femme de César qui a parlé. Elle est là, grave et digne dans sa longue robe brodée, serrée à la taille par une cordelette de soie. Il émane d'elle une impression d'aisance, de distinction naturelle qu'elle doit à ses nobles origines. On retrouve aussi sur son visage un peu dur la froide énergie de son père, le consulaire Lucius Pison.

César l'a écoutée avec attention. Il sait qu'elle est de bon conseil. Il est là, de bon matin, dans le péristyle

de sa villa, près du jardin fleuri qui cerne un bassin d'eau claire. Il a toujours son allure nerveuse, ses gestes brusques, son regard volontaire, mais il paraît fatigué. Le visage osseux, aux joues creuses, à la mâchoire contractée est maintenant sillonné de rides profondes, le crâne est complètement chauve, la bouche a pris un pli amer et désabusé.

– Je ne renoncerai pas, Calpurnie, dit-il d'une voix ferme. Rome n'est plus une petite cité italienne qui pouvait s'amuser à élire des magistrats éphémères et rivaux. Elle est la maîtresse du monde et il lui faut un chef tout-puissant, respecté, revêtu de la pourpre royale.

– Mais, reprit Calpurnie, n'as-tu pas fait assez pour Rome? Ne peux-tu à ton tour prendre un peu de repos? Pourquoi ne te retires-tu pas, comme le fit Sylla, pour vivre tranquillement, loin de cette ville agitée, dans quelque bourgade italienne, au milieu de tes vétérans?

– Tu n'y penses pas, fit César aussitôt. Sylla se conduisit comme un enfant. Quand on a le pouvoir, on ne le quitte pas.

Calpurnie attendit un moment, puis elle dit avec chaleur :

– Écoute, César, ne va pas en Asie. Tes lieutenants sont las de la guerre et ils voudraient profiter un peu à Rome des richesses dont tu les as comblés. Cette campagne contre les Parthes irrite tout le monde. Tu partiras là-bas avec des chefs peu sûrs, des soldats en courroux et sous les injures des passants.

– Les chefs, reprit César avec un regard mauvais, je sais, ce sont de vils ambitieux, pleins de basse jalousie et de convoitise insatiables. Mais les soldats me consolent de bien des ingratitudes.

« C'est parmi eux que j'ai trouvé mes seuls amis, ce Scaeva qui, dans une bataille, eut son bouclier percé de deux cent trente flèches, ce Crastinus qui me disait à Pharsale : « Ce soir, que je sois mort ou vivant, tu me remercieras », ces braves de la Xe légion, mauvaises têtes et bons cœurs. Oui, avec eux, je ne crains personne. »

Calpurnie soudain parut troublée. Dans le jardin on n'entendait plus qu'un roucoulement de colombe et le murmure clair du jet d'eau.

– César, dit-elle à voix basse, j'hésitais à t'en parler pour ne pas t'effrayer, mais j'ai peur. Cette nuit, j'ai rêvé que le faîte de la maison s'écroulait et que tu tombais, percé de coups, entre mes bras. Puis les portes et les fenêtres se sont ouvertes brusquement. Je me suis réveillée en sursaut. J'ai tremblé comme devant un avertissement du destin.

– J'ai rêvé également, reprit César inquiet. Je me voyais en songe volant au-dessus des nues, donnant la main à Jupiter. Il y a quelques jours déjà, alors que je faisais un sacrifice, l'haruspice Spurinna, qui passe pour un bon devin, me dit d'un air mystérieux : « Prends bien garde aux ides de Mars. » Tous ces présages me troublent malgré moi.

– Oui, ajouta Calpurnie, on raconte qu'hier un roitelet a été mis en pièces par d'autres oiseaux dans la Curie de Pompée. Je t'en supplie, César, ne sors pas ce matin, renvoie à une autre fois la séance du Sénat, ne défie pas les dieux.

César réfléchit un instant, puis il se mit à sourire.

– Bah! dit-il, ce sont là des contes à dormir debout. Qui oserait s'attaquer à moi? Les nobles? Je leur fais donner des pensions par mes banquiers Oppius et

Balbus. Le peuple? Je lui fournis du blé et des jeux. Je suis si sûr de mon pouvoir que j'ai licencié mes gardes espagnols. Crois-moi, Rome a encore besoin de César.

Calpurnie ne semblait pas convaincue.

– Écoute, dit-elle, et ne te fâche pas. Tu oublies Brutus. Je n'aime pas son air sournois. Tes bienfaits semblent glisser sur ce jeune orgueilleux. Je suis sûr qu'il te déteste dans le fond de son cœur.

– Brutus? s'écria César étonné, mais je le traite comme mon enfant. Oui, il a été autrefois dans le camp de Pompée, il a épousé la fille de Caton, il est très lié avec ce bon Cicéron qui ne m'aime guère, mais je le crois incapable d'une trahison. Il attendra bien que ma vieille peau s'use toute seule.

– En tout cas, reprit Calpurnie obstinée, interroge les dieux avant de partir et ordonne des sacrifices pour consulter l'avenir. Et si les présages sont mauvais, je t'en conjure, reste!

★

César s'est décidé à faire venir les devins. Ceux-ci affirment au bout d'un instant que les signes ne sont pas favorables. Ils recommencent l'épreuve : même réponse. César s'énerve. Calpurnie, qui est restée à ses côtés, obtient qu'il décommande la réunion du Sénat.

A ce moment arrive un des lieutenants de César, Décimus, qui est du complot. Il vient chercher le Dictateur que les sénateurs attendent. Quand il apprend que la séance est renvoyée, il s'indigne :

– Tu ne peux tout de même pas, dit-il à César, prier les sénateurs de se retirer parce que ta femme a eu cette nuit des cauchemars. Que dirait-on de toi?

En même temps il prend César par la main et, sans égard pour les plaintes de Calpurnie, l'entraîne jusqu'à sa litière.

César est à peine parti qu'un homme arrive en courant, l'air très agité. C'est le Grec Artémidor. Il est tout dévoué à César qu'il a connu autrefois dans les écoles de Rhodes. Il a appris qu'un complot était tramé contre le Dictateur, il tient à le prévenir au plus vite.

– Il faut absolument que je le voie, dit-il à Calpurnie.

Il court donc après la litière, bousculant les passants.

César, pendant ce temps, est arrivé au Champ de Mars. Il descend et aussitôt une foule de solliciteurs l'entoure. On lui remet des suppliques qu'il passe machinalement aux tribuns qui l'accompagnent. Artémidor lui remet la sienne

– Je t'en supplie, César, dit-il d'un ton ému, lis maintenant.

César garde le billet dans la main. Va-t-il pouvoir lire? Il se fraie un passage dans la cohue. Tout ce bruit l'assomme. La tête lui tourne. Le voici devant la Curie de Pompée où s'est rassemblé le Sénat. Il laisse tomber le billet, sans même y prendre garde.

L'haruspice Spurinna est là, devant la porte. César se moque de lui en souriant.

– Eh bien! les voici venues, les ides de Mars!

Le prêtre ne se trouble pas, il regarde César bien en face.

– Oui, mais elles ne sont pas passées.

Puis il examine les entrailles de la première victime. Le lobe droit du foie est mince, le poumon fissuré, le cœur n'a pas de graisse à la pointe.

– Signe de mort, annonce-t-il d'un ton grave.

César est mécontent. Il ordonne de consulter de nouvelles victimes. Les signes fâcheux réapparaissent.

Les deux lieutenants de César, ses deux compagnons du siège de Marseille et de toutes les campagnes, Décimus et Trébonius, qui se sont joints au complot par basse jalousie, le pressent d'entrer dans la Curie.

– Voilà bien des histoires, disent-ils, pour de la ventraille! Allons, César, tu ne crois tout de même pas à ces sornettes!

A onze heures, César entre dans la Curie. Les magistrats le suivent, sauf le consul Marc-Antoine qu'on lui sait fidèle et que Trébonius a arrêté sous les portiques, le retenant sous prétexte d'une conversation urgente.

César passe très digne. Parmi ceux qui le saluent soixante environ ont résolu sa mort. Quelques-uns, comme Brutus, luttent pour un principe, la plupart obéissent à la haine.

César va pour s'asseoir sur le siège d'or qu'on lui a préparé. Les conjurés l'entourent. Tillius Cimber, à qui revient le premier rôle, demande le retour de son frère proscrit. César refuse. Les autres s'approchent, le supplient, lui saisissent les mains. Ils sont de plus en plus près, ils le touchent, ils constatent avec soulagement qu'il n'a pas de cuirasse sous sa toge.

A bout de patience, César veut se dégager, se lever. Tillius le saisit aux épaules.

– Mais, c'est de la violence! fait César surpris.

Aussitôt le tribun Casca le frappe par derrière. La main a tremblé et le poignard a glissé. César se retourne :

– Scélérat, que fais-tu? dit-il.

Et saisissant le poinçon avec lequel il écrit sur les tablettes de cire et qu'il garde toujours sur lui, il frappe

Casca et le blesse. Il va pour s'élancer en avant, mais Cassius lui porte un coup en pleine face. Le sang l'aveugle, il titube, il tourne sur lui-même comme une bête traquée.

Les poignards se lèvent. Chaque coup lui arrache un cri. Un dernier mot, douloureux, à Brutus qui frappe :

– Et toi aussi, mon fils?

Puis une main tremblante qui couvre la tête d'un pan de toge, une lourde chute sur les dalles, une secousse encore, puis plus rien.

Les conjurés brandissent leurs poignards ensanglantés, les sénateurs affolés s'enfuient. La curie se vide en un instant. Le corps de César, percé de vingt-trois blessures, gît aux pieds de la statue de Pompée. Mais le vaincu de Pharsale semble ne rien voir, il porte au loin son calme regard de marbre.

★

La nouvelle de la mort de César avait causé dans la ville une émotion considérable. Les rues étaient pleines de gens affolés qui couraient et criaient. Antoine lui-même, craignant pour sa vie, avait quitté sa toge de consul pour un manteau d'esclave et il s'était barricadé chez lui. Les conjurés suivis de leurs clients et de leurs amis s'étaient retranchés au Capitole ne sachant quel parti prendre. Partout inquiétude et désarroi.

A la fin de la journée, trois esclaves de César vinrent à la Curie. Ils emportèrent le corps de leur maître, étendu sur une civière, un bras pendant dehors.

Le corps, dès son arrivée à la maison, fut examiné par le médecin Antistius qui constata que sur les vingt-

trois coups de poignard un seul était mortel. Devant le laraire ([1]) familial Calpurnie, désespérée, pleurait.

Le lendemain, Antoine, ayant retrouvé son sang-froid, présida une séance du Sénat. Les discussions furent houleuses et finalement on adopta une motion conciliante de Cicéron : l'amnistie générale. Les meurtriers seraient absous et César, en revanche, aurait des obsèques officielles.

Le calme était revenu dans la ville. Le 17 mars, une foule joyeuse célébra la fête de Bacchus et le printemps naissant. Les jeunes gens libres, âgés de dix-sept ans, prirent solennellement la toge virile et de gais cortèges parcoururent la voie sacrée, au bruit des tambourins et des flûtes.

Le jour des funérailles ([2]) arriva. Antoine, qui tenait à assurer son pouvoir en flétrissant les conjurés, lut d'abord devant le peuple rassemblé le testament de César. Personne n'attacha d'importance au nom de l'héritier principal, un jeune homme nommé Octave. Mais quand on apprit que César léguait aux Romains ses jardins au bord du Tibre et trois cents sesterces par tête, ce fut un véritable délire. On regretta ouvertement le lâche assassinat d'un maître aussi généreux.

Sur le Forum, en face des Rostres, la dépouille mortelle de César reposant sur un lit d'ivoire a été placée sous un dais recouvert de pourpre et d'or. Une foule immense est là, grave et recueillie. Les légionnaires, en rangs, frappent en cadence les boucliers de leurs glaives. Les images des ancêtres, le front ceint de

---

([1]) Autel des Dieux Lares.
([2]) Le 20 mars.

lauriers, ont quitté les niches familières de l'atrium pour assister, figées dans leur regard de cire, aux obsèques d'un Julius, qui prendra place bientôt à côté d'elles.

Antoine prononce le discours funèbre. Il parle avec cœur, avec passion, exalte les victoires, les bienfaits, la clémence de César. Devant l'assistance émue, bouleversée, gémissante il découvre le corps mutilé et agite la toge marquée de sang. Puis, ce sont les hymnes funèbres, une musique triste et lente qui diffuse l'angoisse et attise la colère.

Dans l'excitation croissante, on décide de brûler sur place le corps et on fait vite un bûcher de fortune. On démolit la tribune et les comptoirs des marchands, on jette dans le brasier des tables et des sièges. La foule se presse, en proie au délire et à l'extase. En signe de deuil, les femmes lancent dans le feu leurs bijoux, les enfants leurs colliers et leurs bulles, les soldats leurs armes et leurs médailles.

Peu après, on allume des torches et on court incendier les maisons de Brutus et de Cassius. Ceux-ci prudemment ont quitté Rome. Bientôt Brutus, poursuivi par Antoine, se tuera en prononçant cette phrase, pleine d'amertume :

– Vertu, tu n'es qu'un mot.

Le bûcher de César a brûlé toute la nuit, flamme pure et ardente. Au matin, il ne reste que quelques cendres de celui qui prétendait unir « à la majesté des rois qui sont les maîtres des hommes, la sainteté des dieux qui sont les maîtres des rois ».

Moi, Auguste



OI, César Auguste Empereur, je veux raconter aujourd'hui quelques épisodes de ma vie. Ne vous étonnez pas de me voir écrire moi-même sur ces tablettes : j'ai toujours eu un penchant pour la littérature. J'ai même composé autrefois quelques ouvrages que l'on a loués pour leur style simple et élégant. Je me suis essayé aussi à la poésie, mais sans grandes prétentions.

Encore maintenant, chaque fois que j'ai à parler en public, je rédige mes discours afin de les lire et même, lorsque j'ai à traiter un sujet sérieux avec ma femme Livie, j'ai plaisir à avoir des notes sous les yeux, car je ne me fie pas trop à ma mémoire ou à l'improvisation.

J'aime donc écrire. Mais la vie ne m'en a guère laissé le temps. Je sais bien que mon nom passera à la postérité, mais je regrette de n'avoir pu, comme mon grand-oncle César, prendre une place de choix parmi les écrivains latins. La vraie gloire est celle de l'esprit.

J'écris dans notre langue et cela peut surprendre, car le grec est aujourd'hui à la mode chez nos lettrés. Mais si je parle le grec, je ne me risquerais pas à l'écrire. Je crois d'ailleurs que le latin a fait suffisamment de progrès pour rivaliser avec le divin langage de Platon.

Mais venons-en à notre sujet. Je suis né à Rome dans une maison du Palatin, non loin de la Voie sacrée. Mon père, Caïus Octavius, fut si heureux d'avoir un fils que ce jour-là, pour la seule fois de sa carrière, il arriva en retard au Sénat. Il s'excusa timidement auprès du consul Cicéron qui venait d'apporter les premières révélations sur le complot de Catilina.

J'ai très peu connu mon père – j'avais quatre ans lorsqu'il mourut – mais je sais que c'était un homme ferme et bon. Sa carrière politique fut honorable, si l'on tient compte qu'aucun de ses ancêtres n'avait été sénateur. Il fut préteur, gouverneur de Macédoine et se montra bon général en plusieurs occasions.

Ma mère, Atia, était une femme très douce. Elle était la nièce de César et vous savez combien cette ascendance m'a servi.

Mon enfance s'est déroulée dans la villa de mes parents près de Velitres. Une campagne tranquille, des paysages variés, des frais ombrages, des lacs d'eau vive. Par instants les bois s'avancent et serrent de près la route, plus loin elle s'attarde dans de vastes prairies où paissent des bœufs blancs au pied des monts Albains. Je passais là d'agréables moments à jouer et à flâner. Mais je ne perdais pas mon temps et j'étudiais avec ardeur sous la férule d'un maître grec.

A quatorze ans, je pris la toge virile. César était alors le maître du monde. Il me fit nommer pontife, puis préfet

de la ville et je participai à son triomphe. Je fus alors gravement malade mais, une fois rétabli, j'allai rejoindre mon grand-oncle en Espagne. Celui-ci apprécia mon dévouement, il me choisit comme fils adoptif et peu après il me constitua son héritier principal. Je partis en Grèce avec le titre de maître de la cavalerie pour préparer la campagne qu'il comptait faire en Asie contre les Parthes. J'étais en Macédoine lorsqu'un jour de mars une lettre de ma mère m'apprit que César avait été assassiné en plein Sénat.

Je sus peu après que le consul Marc-Antoine, qui avait été le lieutenant de César, avait mis la main sur les papiers du dictateur et sur le Trésor public. Appuyé sur les troupes, il avait même réussi à ameuter le peuple contre les meurtriers, Brutus et Cassius. Antoine était un rude soldat, taillé en hercule, brave jusqu'à la témérité, mais il était aussi grossier, brutal, avide d'honneurs et d'argent. C'était un adversaire redoutable mais non pas invincible.

J'avais alors dix-neuf ans. J'étais petit, chétif et je parlais mal. J'étais aussi timide, superstitieux à l'excès, je craignais la solitude, l'obscurité et le tonnerre. Mais un de mes amis m'avait fait dire par un message spécial :

– Reviens vite à Rome. Nous attendons ton retour.

Je revins donc, triste et irrésolu. Je rencontrai Antoine et lui demandai une part du pouvoir. Sûr de lui, il me traita de « gamin » et refusa net. Je me rapprochai alors de ses ennemis, les sénateurs. Pendant qu'Antoine guerroyait en Gaule, le Sénat me confia une armée. J'en fis le meilleur usage. Comme César, dont je portais le nom, je marchai sur Rome à la tête de mes troupes et je me fis élire consul. Désormais j'étais dans la place.

Antoine, à son retour, préféra traiter avec moi. Nous nous mîmes d'accord pour terrifier nos adversaires et plus de trois cents sénateurs furent proscrits et massacrés. Parmi eux il y avait Cicéron, qui avait attaqué violemment Antoine dans une série de discours. Je dois avouer que je ne fis rien pour le sauver. Je n'oubliais pas que Cicéron avait pris autrefois le parti de Pompée contre César et qu'il m'avait fraîchement accueilli lors de mon retour à Rome. Il fut égorgé par un centurion au moment même où il essayait de fuir.

Par la suite un nouveau partage donna l'Orient à Antoine et me livra l'Occident. Je gouvernai donc l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique du mieux que je pus. Antoine par contre épousa la reine d'Égypte, Cléopâtre, et n'hésita pas à céder à ses enfants des provinces romaines. Lors du combat décisif qui se livra sur mer au large du promontoire d'Actium (1), mes navires, habilement conduits par mon ami Agrippa, remportèrent aisément la victoire. Antoine peu après se tua. Cléopâtre essaya de m'apitoyer, je lui fis répondre simplement :

– Ayez du courage, femme, vous ne souffrirez pas.

Elle comprit alors que je la réservais pour mon triomphe et elle préféra se faire piquer au bras par un aspic caché dans un panier de figues.

Destin extraordinaire que le mien! A trente-deux ans donc j'étais le seul maître du monde romain. Il ne pouvait être question pour moi de rétablir la vieille constitution qui avait montré tous ses défauts au cours des guerres civiles : des magistrats incapables, un Sénat sans

(1) Le 2 septembre 31 avant J.-C.

autorité, des élections livrées à l'intrigue ou à l'argent. Mais il était aussi très difficile – l'exemple de César me l'avait enseigné – de rétablir la royauté. Il fallait donc agir avec habileté.

Un jour ([1]), je me rendis au Sénat et je prononçai un grand discours :

– Mon œuvre est maintenant terminée, dis-je d'une voix ferme, puisque l'ordre est rétabli. Je remets donc les pouvoirs qui m'ont été confiés au Sénat et au peuple romain, je restitue intégralement les magistratures, les armées, les provinces. Je ne souhaite qu'une chose désormais, le repos.

Les sénateurs, dont beaucoup me devaient tout, ne voulurent pas admettre ma retraite. Ils me supplièrent de rester et je finis par accepter. On me décerna les fonctions d'Empereur, de Proconsul, de Grand Pontife, les privilèges d'un tribun et aussi le titre sacré d'Auguste. Par la suite, on m'adora comme un dieu, on me dédia un mois de l'année – Août – on me consacra des autels. Le poète Horace, un peu trop flatteur à mon gré, écrivit dans une de ses œuvres :

– Excellent prince, rends la lumière à ta patrie. Pareil au printemps, dès que ton visage a brillé sur le peuple, le jour est plus heureux et le soleil plus brillant. La patrie, frappée de regrets fidèles, cherche César.

Je restai donc à la tête de l'État mais souvent il m'arrive de regretter de ne pas être un simple citoyen. Il n'y a rien de plus fatigant que la grandeur.

*

([1]) Le 13 janvier 27 avant J.-C.

Plus tard, sans doute, les historiens chercheront à faire mon portrait physique et moral. Ils hésiteront sur plusieurs points. Je voudrais aujourd'hui les aider, d'une façon plus précise que dans l'inscription officielle rédigée pour mon tombeau.

On s'accorde en général à reconnaître que je suis beau, tant par la régularité des traits que par l'équilibre général de ma personne. Je suis de taille moyenne, mais bien proportionné, j'ai des cheveux blonds légèrement bouclés, le nez aquilin, les yeux vifs et brillants. J'aime bien regarder les gens droit en face. J'ai appris un jour qu'un Gaulois, traversant les Alpes avec moi, avait eu l'intention de servir mes ennemis en me poussant dans un ravin, mais que l'éclat foudroyant de mes yeux l'en avait empêché. Regardez les statues qu'on a dressées un peu partout en mon honneur, vous verrez que je ne manque pas de majesté.

Mais je suis de santé fragile. J'ai toujours eu la jambe gauche assez faible et, quand je suis fatigué, je ne peux m'empêcher de boiter légèrement. Avec l'âge, ma vue s'est affaiblie, j'ai des irritations de la peau et les doigts gourds quand il fait froid. Il m'est arrivé souvent au cours de ma vie d'être sérieusement indisposé et d'appeler à mon chevet plusieurs médecins pour me tirer d'affaire.

Je sais que je dois prendre de grandes précautions. L'hiver, je mets plusieurs tuniques, une toge épaisse et des jambières. L'été, accablé par la chaleur, je ne peux dormir que dans le péristyle, éventé par un esclave, non loin du jet d'eau. J'ai horreur du soleil et c'est pour cela que je sors toujours avec un chapeau, ce dont se moquent certains de mes amis. Bref, je crains les intempéries et la fatigue, je voyage en litière comme les

princes orientaux. Mais j'aimerais mieux galoper sur un cheval fougueux si ma santé me le permettait.

C'est pour cette raison, je l'avoue, que je n'ai jamais été un grand chef militaire comme César. Antoine m'a souvent accusé d'être un poltron, ce qui est inexact. Je n'ai jamais eu peur de la bataille mais j'ai très vite senti que je n'étais pas de taille à la diriger. J'ai préféré laisser l'initiative des opérations à Agrippa, en qui j'avais pleine confiance et qui lui, au moins, était un solide gaillard.

Cependant, malgré ma santé délicate, j'ai cherché à faire avec soin mon métier d'Empereur. Certes, je n'aime pas à être éveillé de bon matin et j'ai besoin de beaucoup de sommeil. Il m'est arrivé parfois de dormir au milieu de la journée, entre deux obligations. Mais le soir, le plus souvent, je me lève de table avant mes hôtes et je vais longuement travailler pendant la nuit. Après quoi, si je ne peux me rendormir, je me fais lire quelque conte et je finis par tomber dans le sommeil.

Vous n'imaginez pas d'ailleurs comme la vie d'Empereur est pénible. A Rome, mon emploi du temps est toujours très chargé : les audiences, le conseil privé, les séances du Sénat ou les Comices [1] à présider, les ambassadeurs à recevoir, les chantiers à visiter, les magistrats à consulter sur quelque point important, les fêtes, les cérémonies religieuses, les concours, les jeux. J'ai tenu en outre à rendre moi-même la justice dans les cas difficiles et même, lorsque je suis malade, c'est dans ma chambre un défilé ininterrompu.

---

[1] Assemblées du peuple romain pour élire des magistrats; elles ne sont, à partir d'Auguste, que de simples formalités.

Heureusement j'ai été servi par des qualités certaines. Je le dis sans le moindre orgueil, mais simplement avec franchise. J'ai un esprit clair, ordonné, positif. Je me défie de l'imagination et je sais voir assez vite ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. J'agis après mûre réflexion et avec prudence. J'ai choisi deux devises : « Hâte-toi lentement » et aussi « On fait assez vite ce que l'on fait assez bien ». Je n'aime pas la guerre et le désastre de Varus en Germanie m'a enseigné les hasards des combats. Celui qui engage à la légère une armée est semblable à un pêcheur qui aurait au bout de sa ligne un hameçon d'or : la prise ne peut pas compenser la perte.

Quand un obstacle se dresse sur ma route, j'aime mieux le contourner en souplesse que de le heurter de face. Mais, une fois la décision prise, je m'y tiens. Je dois ajouter que j'ai été bien aidé par deux conseillers fidèles, Agrippa et Mécène.

On me reproche parfois d'être superstitieux. C'est vrai. Voici comment je le suis devenu.

J'avais une quinzaine d'années quand je suis allé à Cumes, en Campanie, rendre visite à la Sybille. Celle-ci, une vieille femme nommée Deiphobe, demeurait dans une sombre caverne du mont Gaurus. On était en juillet, mais il faisait froid dans cette grotte humide. La peur me serrait la gorge.

Soudain, la Sibylle, tout de rouge vêtue, apparut. Ses yeux me fixèrent avec une étrange lueur, elle tressaillit, poussa un cri rauque, puis, la fureur prophétique aidant, elle articula quelques vers grecs que je tâchai de retenir. La Sibylle me disait à peu près :

– Tu seras fils de ton père sans l'être et, triomphant



Lors du combat décisif qui se livra sur mer... *Page 188.*

sans combattre, tu verras la mer immense où s'enfuient des galères. Tu remplaceras l'argile par le marbre et tu sauras forger des fers, qui ne se verront pas, pour ceux qui te croiront dieu.

Au début, bien sûr, je ne compris pas, mais peu à peu tout s'est éclairé : je suis devenu le fils adoptif de César, j'ai vu Agrippa vaincre pour moi à Actium, j'ai embelli Rome, j'ai établi avec prudence une autorité absolue, enfin j'ai été surnommé Auguste, comme un dieu immortel.

Aussi je suis retourné souvent consulter la Sibylle et, si je crois aux oracles, c'est qu'à plusieurs reprises il m'a semblé que par eux les dieux, dans ma lourde tâche, avaient la bonté de me guider.



A propos de mon caractère, on a beaucoup parlé de ma simplicité et il est vrai que par nature j'ai horreur du faste. Cette simplicité a de plus servi ma politique. Je voulais que mon autorité fût absolue, sans qu'on s'en aperçût trop. Pour cela je devais vivre, non comme un satrape oriental, mais comme un honnête citoyen.

J'ai d'abord habité une petite maison près du Forum, puis je me suis installé sur le Palatin dans une villa qui avait appartenu autrefois à l'orateur Hortensius. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'en changer. C'est une demeure agréable, mais qui n'est ni spacieuse, ni élégante. Il y a une belle grande chambre, où je peux recevoir, et, à l'étage supérieur, un petit bureau particulier que j'ai appelé mon « Syracuse » et où je me réfugie quand je tiens à réfléchir en paix. Si je suis à

« Syracuse », les esclaves savent que je n'admets aucune visite.

Comme l'air de la ville ne me réussit guère, je vais parfois passer quelques jours à Préneste, à Tibur et, quand j'ai le temps, à Caprée. J'ai là, au bord de la mer, dans un site agréable, une belle villa avec un grand parc.

J'ai toujours été économe et les mauvaises langues ajoutent même que je suis un peu avare. Simplement je connais la valeur de l'argent et pour le mobilier, les vêtements, la table, je trouve le luxe inutile et même avilissant. J'ai essayé, sans grand succès, de rétablir la pureté des mœurs et la forte simplicité de nos ancêtres. Mais trop de Romains admirent l'Orient!

Chez moi, en tout cas, pas de guéridons précieux, de lits ciselés, de vaisselle fine; pas non plus de toges en fin tissu avec des bandes de pourpre larges comme les deux mains. Quant aux repas, ils n'ont rien de ceux de Lucullus. Je mange peu et d'une nourriture assez commune : j'aime surtout le pain de ménage bien blanc, les concombres frais, la friture de poissons, le fromage et les figues.

J'ai montré à plusieurs reprises que le nom de « maître » ne me convenait pas. Un jour que j'assistais aux jeux, un acteur prononça ces mots : « O le maître juste et bon! » Aussitôt tous les spectateurs applaudirent avec transport en se tournant vers moi. Je fis cesser du geste et du regard ces adulations indécentes et, le lendemain, je les blâmai dans un édit très sévère. Je défendis expressément qu'on eût à mon égard ce mot de « maître ». La flatterie avilit de la même manière celui qui la fait et celui qui la reçoit.

J'ai toujours eu soin de ne sortir de Rome ou de n'y entrer qu'au soir ou à la nuit, afin que personne n'eût à se déranger pour venir me saluer. Lorsque j'étais consul, je me promenais souvent sans licteurs et sans escorte. Les jours de fête, j'admettais auprès de moi le bas peuple et je recevais avec bonne grâce les demandes des visiteurs. L'un de ceux-ci, un jour, me présenta son placet, timidement, en tremblant :

– Pourquoi hésites-tu? lui dis-je d'un ton bonhomme. on dirait que tu veux offrir une pièce de monnaie à un éléphant.

Au Sénat, j'attendais que les sénateurs fussent assis pour les saluer et ils restaient assis à mon départ. Plusieurs d'entre eux m'invitèrent à leurs fêtes de famille et j'y allai avec plaisir. Le sénateur Gallus Terrinius, qui n'était pas de mes amis, avait perdu la vue tout d'un coup et, désespéré, voulait se laisser mourir de faim. J'allai le voir, je le consolai de mon mieux, il renonça à son projet et devint dès lors pour moi un ami. Croyez-moi, la simplicité, la modestie, la bienveillance sont de bons moyens pour gouverner les hommes.

Le peuple savait bien que j'étais d'un abord facile. Écoutez cette petite anecdote. Je ne la raconte jamais sans plaisir. Je rentrais à Rome dans tout l'éclat de ma victoire d'Actium. Parmi ceux qui venaient au-devant de moi pour me féliciter se trouvait un vieil homme qui tenait un corbeau. Quand je passai à côté de lui, l'animal se mit à dire : « Salut, César, général victorieux ». La bête me plut et je voulus récompenser l'homme qui avait eu la patience de dresser l'animal. J'achetai le corbeau vingt mille sesterces.

Le lendemain, un voisin jaloux vint me trouver et me dit :

– Tu n'as encore rien vu, César [1], le vieil homme a un second corbeau plus habile que le premier.

Intrigué, j'envoyai chercher cette bête et elle débita aussitôt les mots qu'on lui avait appris :

– Salut, Antoine, général victorieux.

Ainsi le vieil homme, inquiet sur l'issue du combat, avait préféré tout prévoir. Vous pensez bien que je n'ai pu lui en vouloir. Je lui achetai aussi le second corbeau.

Plus tard, un pauvre cordonnier ayant eu vent de mes largesses mit tous ses soins à apprendre à une corneille une formule de salutation en mon honneur. Souvent, lorsque l'oiseau fatigué ou distrait, restait obstinément silencieux, l'homme disait avec aigreur :

– Ah! J'ai perdu ma peine et mon argent.

A la longue cependant la corneille commença à prononcer tant bien que mal la formule qu'on lui serinait. Un jour elle la murmura alors que je passais.

– Chassez ce volatile, dis-je irrité. J'en ai assez de ces compliments.

La corneille secoua son bec pointu, lissa ses plumes tristement et, rassemblant ses souvenirs, déclara :

– Ah! J'ai perdu ma peine et mon argent.

C'était drôle, avouez-le, et je donnai trente mille sesterces au cordonnier pour cet oiseau plein d'à-propos et d'astuce.



(1) Le terme de « César » est le plus couramment employé quand on s'adresse à l'Empereur.

Cependant, malgré tous mes efforts pour faire accepter l'Empire, je ne pus empêcher les Romains de conspirer contre moi. Les guerres civiles avaient laissé trop de rancunes. Aussi ma vie fut-elle plusieurs fois en danger.

Il y a quelques années je séjournais en Gaule quand on vint me dire que Lucius Cinna avait décidé de m'assassiner pendant mon sommeil. Cinna, je le connaissais bien, était un petit-fils de Pompée, mais c'était un homme assez médiocre. De son aïeul il avait surtout la vanité.

Je convoquai aussitôt mon conseil. Il me suggéra de punir avec la dernière rigueur.

– Il faut un exemple, me dit-on.

La nuit venue, je ne pus dormir. Je songeais à Cinna et je ne savais quel parti prendre. Certes mon salut et la tranquillité publique exigeaient que je sévisse sans faiblesse. Mais d'un autre côté le sang appelle le sang. S'il m'a fallu être cruel pour arriver au pouvoir, je ne l'ai jamais été avec plaisir.

J'en étais là de mes réflexions quand ma femme, Livie, m'interrompit. C'est une femme énergique et raisonnable.

– Veux-tu accepter le conseil d'une femme? Alors, écoute. Fais comme les médecins. Quand les remèdes habituels sont sans effet, ils essaient les remèdes contraires. Jusqu'ici tu as fait exécuter les auteurs de complot, Salvidienus, Lépide, Murena, Cépion, Égnatius. Vois aujourd'hui comment te réussira la clémence : pardonne à Cinna.

Puis, comme elle voyait que l'idée ne me déplaisait pas, elle ajouta :

– Cinna est pris; il ne peut donc plus te nuire. Mais il peut servir à ta gloire.

Je fis donc venir Cinna, je le fis asseoir et lui demandai de ne pas m'interrompre :

– Cinna, lui dis-je d'une voix très calme, je t'ai trouvé dans le camp de mes adversaires. Tu n'es pas devenu, tu es né mon ennemi. Je t'ai pourtant sauvé la vie et comblé de faveurs. Tu te souviens sans doute de mes bienfaits et pourtant tu veux m'assassiner.

Il se leva, feignit l'indignation, invoqua les dieux. Je lui ordonnai de se rasseoir et je poursuivis d'un ton sec. Je lui citai le plan du complot, le jour choisi, le nom de ses complices. Il se tut, les yeux fixés au sol.

– Tu vois, lui dis-je, je sais tout. Pourquoi voulais-tu me tuer? Pour prendre ma place? Par Hercule! le peuple romain sera bien à plaindre si mon successeur a aussi peu de valeur que toi! Allons! Apprends à te connaître. Tu ne peux même pas gérer tes propres affaires et tu voudrais gouverner l'État. Crois-tu que les Paulus, les Fabius, les Servilius, ces patriciens, qui honorent les images de leurs ancêtres, supporteraient un Empereur tel que toi? Qu'as-tu fait de grand? Rien. Et si on te respecte à Rome, c'est parce qu'on te sait mon ami.

Je continuai ainsi à le malmener pendant plus de deux heures, bien décidé à ne pas lui infliger d'autre châtiment. Je terminai par ces mots :

– Je te donne une deuxième fois la vie. Que ce jour marque le début d'une réelle amitié. Luttons à qui gardera le mieux la parole donnée, de moi qui te donne la vie ou de toi qui me la dois.

Cinna se retira tout penaud. Peu après je le nommai consul. J'eus en lui l'ami le plus dévoué et le plus fidèle. Les complots cessèrent et la clémence obtint d'un seul coup ce que la rigueur n'aurait jamais acquis.

★

Voilà! Je suis un vieillard maintenant ([1]). Tout passe sur cette terre, c'est une loi éternelle. Comme l'a écrit autrefois mon ami, le poète Horace : « Les fleurs du printemps n'ont point pour toujours leur beauté et la lune au rouge éclat ne garde pas à jamais le même visage ».

Mais quand il me faudra quitter ce sol d'Italie, cette « terre de Saturne, nourricière de héros », j'aurai la satisfaction d'y avoir fait œuvre utile. Grâce à moi Rome, pacifiée, s'est enrichie de monuments nouveaux, aqueducs, fontaines, thermes, théâtres, colonnades et temples de marbre que dore le soleil levant. Les penseurs, les artistes, les écrivains que j'ai protégés et aimés empêcheront que la postérité ne m'oublie tout à fait. Et je sens bien que mon fidèle Virgile, mort il y a déjà trente ans, a plus fait pour ma gloire que les sénateurs et les généraux de l'empire.

Mon beau-fils Tibère qui me succédera, n'inspire guère la sympathie. C'est un garçon aigri, sombre, au regard sournois et triste. Mais je le crois très capable et il sera sans aucun doute un bon administrateur.

A lui de jouer maintenant! Bientôt pour moi la pièce sera finie. Je crois y avoir tenu mon rôle honorablement et à tous je puis dire fièrement comme au théâtre : « Allons, applaudissez! »

([1]) 14 après J.-C.



Néron



EH bien, mon cher Sénèque, il me semble que Néron tire parti des leçons de sagesse que tu lui donnes. Voilà encore un Conseil au cours duquel il nous a tous surpris par la justesse de ses propos et surtout par son souci de bien faire.

C'est Burrus, préfet du prétoire, qui vient de parler ainsi. Son visage énergique, son allure solide, sa voix aux inflexions rudes dénotent en lui le chef militaire plus à l'aise au combat qu'à la cour. Sénèque semble bien différent. Il est maigre et d'une santé délicate, mais, à voir ses yeux vifs et pétillants de malice, on reconnaît en lui l'homme d'esprit brillant, mondain, recherché pour l'agrément de sa conversation, le philosophe qui aime à jongler avec les idées et aussi l'intriguant à l'échine souple, prêt à flatter sans mesure pour obtenir la faveur des grands.

– Oui, reprend Sénèque, Néron n'a que dix-sept ans et il raisonne comme un homme riche d'expérience. Il

s'intéresse aux affaires et veut tout examiner par lui-même. En outre, il est nourri de culture grecque et je le crois assez artiste : il aime graver, peindre, chanter, et il lui arrive de composer des poèmes assez bien tournés.

– En tout cas, fit Burrus l'air joyeux, il nous change de ses prédécesseurs. Tibère était un bon administrateur, soucieux du bien public, rappelant qu'« un bon berger tond ses brebis et ne les écorche pas ». Mais avec l'âge il devint sombre, soupçonneux, cruel et de sa retraite de Caprée il ordonna des exécutions sans nombre.

Après lui, on eut Caligula, un demi-fou qui donna à son cheval une écurie de marbre, un râtelier d'ivoire et même le titre de consul. Et enfin Claude, un gros homme, timide, empoté, poltron, qui accordait toute sa confiance à des affranchis cupides et arrogants et qui s'est laissé mener par le bout du nez par l'ambitieuse Agrippine.

Sénèque, inquiet, regarda autour de lui et fit signe à Burrus de se taire.

– N'oublie pas, dit-il, que c'est Agrippine qui a fait notre fortune en nous nommant tous deux précepteurs de Néron. Sans elle tu moisirais encore dans quelque obscure légion et moi je serais toujours en exil. Tout le monde sait ici qu'Agrippine a empoisonné Claude, écarté Britannicus, l'héritier légitime, et donné l'empire à Néron. Mais ce n'est pas à nous de la juger et d'ailleurs le choix de Néron semble excellent.

– Certes, reprit Burrus, ce règne s'annonce bien. Dès que j'ai présenté Néron aux prétoriens sur les degrés du Palatin, les soldats l'ont salué de leurs acclamations. Ils aiment ce jeune homme au torse d'athlète, aux larges épaules, au cou puissant. Ils apprécient les lar-

gesses qu'il leur a faites et surtout la distribution gratuite de blé qu'il a ordonnée tous les mois. Je réponds de leur parfaite fidélité.

Le peuple lui aussi est satisfait et espère retrouver avec Néron le sage gouvernement d'Auguste. L'empereur a promis d'abolir les impôts trop lourds et de donner du pain et des jeux. Il montre une grande déférence pour les sénateurs et alors que récemment ceux-ci le félicitaient, il leur dit avec humilité : « Attendez que je l'aie mérité. »

Mais surtout Rome est lasse des excès sanguinaires et ce qui a contribué à accroître la popularité de Néron, c'est la réflexion qu'il fit l'autre jour, alors qu'on le pressait de souscrire à un arrêt de mort :

– Je voudrais, dit-il tristement, ne pas savoir écrire!

Voilà une noble parole, digne d'un élève de Sénèque.

Le philosophe, dont la vanité était célèbre, rougit de contentement.

– J'avoue, dit-il, que Néron me donne bien des satisfactions. Il semble avoir compris la valeur de notre morale stoïcienne qui insiste sur le respect de la dignité humaine, la nécessité de vaincre ses passions, les obligations mutuelles de douceur et de bonté. Souviens-toi de son premier discours au Sénat, c'était un modèle de sagesse et de bonne volonté. Il est vrai que je l'avais rédigé, mais Néron l'a fort bien lu et avec tout son cœur.

Tout à l'heure encore l'empereur vient de prouver sa modestie : il a refusé les statues d'or et d'argent qu'on voulait dresser pour lui au Champ de Mars et il n'a pas accepté qu'on modifiât le calendrier pour faire commencer l'année en décembre, au mois de sa naissance.

Burrus se pencha vers Sénèque et lui dit à l'oreille :

– Entre nous, tout cela est assez surprenant, car la famille des Ahenobarbus – Barbe d'airain – à laquelle appartient Néron, est surtout connue pour ses vices et sa cruauté. Un des ancêtres de l'empereur se montra si brutal qu'on disait : « Il ne faut pas s'étonner qu'il ait une barbe d'airain puisqu'il a une bouche de fer et un cœur de plomb. »

Le père de Néron, Domitius, le premier mari d'Agrippine, tua un de ses affranchis qui refusait de boire autant qu'il l'ordonnait; il écrasa un jour exprès un enfant alors qu'il faisait galoper son attelage dans un bourg de la voie Appienne et en plein Forum il arracha un œil à un chevalier romain qui lui adressait des reproches. Avec cela, cupide, voleur, débauché!

– C'est vrai, reprit Sénèque, mais Néron paraît très différent de son père. Il nous reste à espérer qu'il continuera dans la voie où il s'est engagé. Le bonheur de Rome est à ce prix.

★

Néron, en proie à l'inquiétude, s'est retiré dans une chambre du Palais. Il marche de long en large. De taille moyenne, il a un large torse, un ventre proéminent porté par des jambes grêles, une tête empâtée sur un cou épais. Son visage est lourd et sans grâce : un front bas, un menton carré qu'entoure un collier de barbe floconneuse, des yeux bleuâtres, petits et faibles, une bouche molle et sensuelle exprimant l'appétit de jouissance et la force des instincts.

Néron est préoccupé parce qu'il songe aux circonstances dans lesquelles il est parvenu à l'empire. Il sait

qu'il doit tout à sa mère Agrippine. Lorsque cette femme autoritaire et résolue a épousé l'empereur Claude, celui-ci avait d'un précédent mariage un fils, Britannicus, que chacun considérait comme l'héritier légitime.

— Oui, pense Néron, les Romains savent bien que j'ai volé l'empire. Et si je suis aujourd'hui le maître du monde, c'est bien grâce à ma mère. Quelle femme extraordinaire! De l'ambition, de l'énergie, de la prudence; beaucoup de courage, peu de pitié, pas de scrupules.

Néron se rappelle avec quelle obstination tenace et rusée Agrippine est arrivée à ses fins. Elle l a fait adopter par Claude, puis a obtenu pour lui les titres de consul et de prince de la jeunesse. On l'a vu, lui, un Ahenobarbus, paraître aux jeux du cirque en toge pourpre de triomphateur, juste à côté de Claude, alors que Britannicus, vêtu de la simple prétexte [1], était relégué au second rang.

Avec une remarquable adresse Agrippine a su gagner les soldats par des dons en argent et la plèbe par des distributions de grain. Puis, quand tout a été prêt, elle s'est procuré un poison violent pour faire disparaître Claude.

Néron sourit en pensant à la façon dont il a évincé son jeune rival. Alors que la mort de Claude était tenue secrète, que le Sénat, les consuls, les prêtres offraient des vœux pour le rétablissement de l'Empereur, Agrippine, déployant une activité fébrile, courait auprès de Britannicus, le serrait dans ses bras, l'appelait la vivante image de son père et empêchait par mille ruses qu'il

---

[1] Toge blanche avec une bande de pourpre. A 17 ans le jeune homme quitte la « prétexte » pour la toge virile, toute blanche.

ne sortît de son appartement. A tous, elle laissait entendre que Claude allait mieux.

Puis, le lendemain, brusquement, elle le faisait acclamer, lui, Néron, par les prétoriens puis par le Sénat. Le tour était joué et ce bon Britannicus voyait passer sous son nez la couronne de laurier des Césars.

Mais Néron a cessé de sourire. Britannicus vient d'avoir quatorze ans et les mécontents placent en lui leur espoir. Agrippine elle-même, prompte à s'irriter contre son fils lorsqu'il prend une décision sans la consulter, ne vient-elle pas de dire en public :

« Britannicus n'est plus un enfant, c'est le digne héritier de Claude et il est capable de prendre en mains l'empire qu'un intrus et un adopté n'occupe que pour outrager sa mère. »

Néron sent la colère monter en lui. Il songe que récemment, aux fêtes de Saturne, Britannicus et lui jouaient avec des jeunes gens de leur âge. Le repas était animé et on avait déjà beaucoup bu quand on tira au sort la royauté du festin. Elle lui échut à lui, l'Empereur.

Néron a encore à l'esprit les sentiments qui l'animaient alors. Comme il en avait le droit en tant que roi de la fête, il ordonna à Britannicus de chanter. Il comptait bien faire rire aux dépens du jeune prince peu habitué à de copieux banquets. Tous les assistants attendaient avec une impatience amusée.

Britannicus, fièrement, se leva et d'une voix ferme et bien posée il se mit à chanter les vers mélancoliques d'un poète grec :

« Courage, enfant tombé du trône de tes pères... »

L'allusion était trop claire. Les convives émus regar-

daient ce jeune prince malheureux et plein d'un noble courage.

– Et ils ont osé applaudir, murmure Néron furieux, sans crainte de me déplaire. Quand Britannicus s'est rassis, j'ai bien vu que tous l'entouraient d'une chaude sympathie. Et il y a plus. Fier de son triomphe, encouragé par mon silence, ce jeune insolent s'est tourné vers moi et je l'entends encore :

« Eh bien, Barbe d'Airain, ne te réjouis-tu pas avec nous? »

Néron sait qu'il a rougi sous l'offense. Ce surnom prononcé dans de telles circonstances l'a brûlé comme un fer rouge. Il n'a su que répondre et les rieurs ont été contre lui.

En outre, Britannicus a fort bien chanté, c'est un fait.

– Chanterait-il mieux que moi? se demande Néron. Cette idée lui est intolérable. Il doit agir.

Peu après, Néron, toujours en proie à une vive émotion, fait venir Burrus et Sénèque. Il parle d'abord des affaires de l'État puis il aborde le sujet qui lui tient à cœur.

– Cela ne peut durer, dit-il d'une voix sourde. Tant que Britannicus vivra il n'y aura pour moi aucun repos. Avec l'aide des affranchis de Claude il travaille sournoisement contre moi. La sécurité de l'empereur, le salut de l'État exigent qu'il disparaisse.

Les deux conseillers, émus et surpris, cherchent à détourner Néron de ce sombre projet.

– Quoi, César? dit Burrus avec chaleur, toi, l'athlète aux muscles d'acier, toi, qui tiens Rome et le monde dans tes mains, tu as peur d'un enfant faible, timide, abandonné!

– Le crime est indigne de toi, dit Sénèque. C'est par ta force d'âme et ta justice que tu dois t'imposer.

– Songe, reprend Burrus, comme on t'admire et comme on t'aime. Ton règne a été jusqu'à présent aussi bon qu'il pouvait l'être. Pense au renom que tu laisseras à la postérité.

– Oui, dit Sénèque sentencieux, ne fais jamais rien dont tu puisses avoir à rougir. Épargne la vie d'autrui, car l'homme doit être sacré pour l'homme.

Néron, un moment, semble hésiter. Il les remercie de leur franchise. Il promet même à Burrus de se réconcilier avec son frère. Mais aussitôt après leur départ il revient au projet qui le fascine. Un empereur, après tout, ne doit-il pas être le seul maître?

Quand la nuit tombe, Néron sort du palais. Seul, couvert d'un grand manteau brun, le visage caché sous un capuchon d'esclave, il se dirige en hâte vers un sombre quartier de Rome. Non loin d'une des portes de la ville il entre dans une caverne souterraine creusée dans le rocher.

C'est là un lieu étrange. La pâle lueur d'une lampe à huile éclaire des objets bizarres, disposés en désordre, des coffres, des oiseaux empaillés, des chaudrons, des bouquets de plantes fanées, des amphores à l'odeur infecte, des ossements sur lesquels passent des ombres sinistres.

Soudain une vieille femme apparaît, semblant sortir de la muraille. C'est Locuste, la plus fameuse sorcière de Rome. Malgré le déguisement qui rend l'empereur méconnaissable, elle le salue aussitôt.

– Bonjour, César. Je t'attendais.

– Peux-tu me fournir immédiatement un bon poison?

Tu sais que Néron est généreux quand il est satisfait.

Locuste prend une fiole sur une étagère poussiéreuse et elle fait avaler quelques gouttes du liquide à un chevreau. L'animal tombe, se raidit, secoué par des spasmes furieux, mais il tarde à mourir. Néron se fâche, menace. Il exige un poison foudroyant qui tue aussi sûrement qu'un glaive.

– J'ai ce qu'il te faut, dit Locuste sans s'émouvoir. Attends un peu.

Néron reste seul un moment. Il regarde le chevreau mort à ses pieds. Quand l'empoisonneuse revient, elle lui remet un mince flacon où dort un breuvage noir et vireux, fruit de savantes décoctions.



Britannicus, comme de coutume, dînait ce soir-là (1) avec Néron et quelques jeunes gens de leur suite dans le grand triclinium du palais. Les lits, ornés de précieux tapis d'Égypte, étaient disposés en fer à cheval autour d'un guéridon d'albâtre. Le sol, une mosaïque aux fraîches couleurs, était parsemé de safran et de roses. Les murs, incrustés de marbre blanc et rouge, portaient à intervalles réguliers de grands panneaux où étaient peints des scènes délicates de la vie champêtre, des entrelacs et des fleurs. Près de la grande porte de bronze ornée d'ivoire se dressait une statue d'or de Néron représentant le jeune Empereur en costume d'Apollon, une lyre à la main.

(1) 55 après J.-C.

Britannicus, l'air sombre, gardait obstinément le silence. Comme on l'avait averti de se méfier, il faisait goûter tout ce qu'il touchait par un serviteur de confiance.

Mais voici qu'on lui apporte une coupe de vin chaud. L'esclave la goûte et la tend au jeune prince. Il la prend, s'y brûle les lèvres et la repousse. Un des hommes de l'empereur lui verse alors de l'eau froide et en même temps le poison.

L'effet est brutal. Britannicus boit, pâlit, puis s'écroule. Que se passe-t-il? On s'interroge anxieusement, on se précipite. Britannicus gît sur son lit, sans vie. Son beau visage est d'une extraordinaire pâleur.

Néron seul n'a pas bougé. Les assistants comprennent alors : Barbe d'Airain n'a pas reculé devant le crime. Quelques-uns s'enfuient, les autres regagnent leur place. Des esclaves emportent le cadavre à la clarté des torches. Le silence se fait. On entend tout près de là le frais clapotis du jet d'eau.

Néron, très calme, cherche à rassurer les convives.

— Ce n'est rien, dit-il, mon frère n'en fait jamais d'autre avec ses crises nerveuses. Dieux! Qu'il est douillet!

Chacun cache ses sentiments et le festin reprend avec une apparence de gaieté.

A l'aube, Britannicus est enseveli à la hâte au Champ de Mars. Néron a exigé qu'il n'y ait ni cérémonie ni éloge funèbre. Un pauvre cortège conduit à son tombeau le fils de Claude sous une pluie d'une telle violence que tous la considèrent comme un funeste présage.

— Nous nous sommes réjouis trop tôt, dit Sénèque triste et déçu. Nous avions là un bien mauvais élève.

Quelle force d'âme il lui faudrait pour lutter contre sa nature!

– Plût aux Dieux, conclut Burrus, que ce fût là le dernier de ses crimes!



Néron avait d'abord éprouvé pour sa mère une juste reconnaissance et une tendre affection. Lors de son avènement, un tribun de la Garde impériale étant venu lui demander le mot de passe du jour, il répondit : « la meilleure des mères ». Peu après, il donna à Agrippine deux licteurs comme à un magistrat officiel. On le vit se promener en litière avec elle en la regardant avec douceur. Les courtisans savaient bien alors que le meilleur moyen d'obtenir une faveur de Néron était de s'adresser à sa mère dont il suivait en tout les avis.

Mais cette bonne entente ne dura pas. Agrippine, en faisant arriver Néron à l'empire, espérait bien gouverner en son nom. Le jeune homme, de son côté, tenait à son indépendance.

– César n'est pas fait pour obéir, disait-il simplement.

Un jour, Néron recevait en grand apparat des ambassadeurs arméniens. Agrippine entra, en robe pourpre brodée d'or, un diadème de pierreries sur le front, suivie d'une brillante escorte. D'un pas grave, elle se prépara à monter sur l'estrade impériale et à siéger aux côtés de son fils. Néron, habilement conseillé par Sénèque, alla au-devant d'elle et réussit à l'en empêcher.

Peu à peu, irrité de subir constamment les critiques de sa mère et de la voir lui disputer le pouvoir, il la priva de tout honneur et la relégua dans un coin écarté

du palais où elle eut tout le temps de remâcher ses rancœurs.

Agrippine se décida à lui demander une entrevue décisive. Par lassiture, il accepta. Elle arriva, la mine fière, l'œil mauvais.

– Oublierais-tu, Néron, dit-elle d'un ton véhément, que tu n'étais point destiné par ta naissance à cet illustre rang où tu te pavanes aujourd'hui? Oublierais-tu que tu me dois tout, puissance, richesse et gloire? Je n'ai reculé devant rien pour t'assurer l'empire.

« Et toi, en revanche, que fais-tu? Tu chasses de la cour mes amis. Tu supprimes ma garde personnelle, car tu sais que les soldats m'aiment et qu'ils voient en moi la fille du grand Germanicus. Tu m'interdis de paraître en public et des centurions gardent ma porte.

« Ma présence même te pèse. Tu es d'abord venu me voir de temps en temps, comme à regret. A peine arrivé, tu me quittais sur un baiser sans tendresse. Maintenant même tu ne viens plus. Ceux qui autrefois me flattaient ont pris peur et mon seuil est désert.

« Mais, crois-moi, Néron, on ne brave pas impunément Agrippine. Tu entendras encore parler de moi. »

Là-dessus, elle sortit, laissant Néron dans la plus vive inquiétude.

Quelque temps plus tard, alors que des bruits circulaient à la cour sur un éventuel complot d'Agrippine contre son fils, Néron lui envoya une lettre courte et brutale :

« Ta présence à Rome n'est pas souhaitable. Pars immédiatement pour tes jardins de Tusculum ou ton domaine d'Antium. C'est là l'ordre de César. »

Mais le départ d'Agrippine ne calma pas les alarmes

de Néron. Chaque nuit, il était tourmenté par un affreux cauchemar. Il voyait sa mère, revêtue de l'armure de Germanicus, marcher à la tête des soldats et venir lui arracher du front la couronne impériale pour le jeter ensuite dans une fosse pleine de serpents. Il se réveillait en sursaut, le front moite, les mains tremblantes.

A ce moment, l'empereur avait décidé de répudier Octavie, la fille de Claude, que sa mère lui avait fait épouser autrefois. Il était entièrement tombé sous l'influence de Poppée, une femme intelligente et belle, mais intrigante et sans scrupules.

— Quand donc, disait-elle à Néron, auras-tu le courage d'envoyer aux Enfers Agrippine et sa clique? Quand donc seras-tu vraiment l'Empereur?

Néron ne protestait pas, prêt à suivre aveuglément cette femme aimée. Mais comment éviter le scandale et la réprobation générale après le meurtre? Comment sauver la face? Une mort sanglante serait difficile à cacher. Un empoisonnement aurait peu de chances de succès — par trois fois déjà l'empereur avait essayé et échoué — il fallait trouver quelque moyen habile.

C'est alors qu'un des chefs de la flotte, Anicetus, qui depuis fort longtemps détestait Agrippine, proposa à Néron de faire embarquer sa mère sur un bateau truqué. Pas d'assassinat donc, mais une noyade, un accident. Poppée applaudit de ses mains fines à ce stratagème ingénieux.

Néron célébrait alors les fêtes de Minerve à Baïes. Il résolut d'y attirer Agrippine en lui promettant de mettre fin à leur querelle. Celle-ci hésita un moment, craignant un piège, mais l'ambition fut la plus forte : elle partit.

L'empereur alla au-devant d'elle le long du rivage, il lui donna la main, il l'embrassa tendrement.

– Qu'en ce jour, dit-il, refleurissent l'affection et la confiance.

Puis il offrit à sa mère une belle villa avec de grands portiques, des bassins de marbre, de vastes jardins fleuris au bord des flots bleus. Il lui fit cadeau aussi d'un magnifique navire à la proue sculptée, orné de feuillages et de guirlandes.

– Ainsi, dit-il aimablement, la mère de l'empereur pourra regagner en toute tranquillité Antium après la fête.

A table, Agrippine, surprise et comblée, fut placée sur le lit d'honneur, au-dessus de Néron. Poppée elle-même se montra pleine de prévenances à son égard.

– Ma mère, disait Néron très gai, je n'ai jamais cessé de lui porter la plus vive affection. J'entends qu'elle soit traitée désormais comme mon égale.

La fête se poursuivit, parfaite en tous points.



Cette nuit-là était particulièrement belle [1]. Les étoiles scintillaient doucement au ciel et la mer tranquille luisait sous la lune. Agrippine, accompagnée par Néron jusqu'au rivage, monta sur le bateau qui lui avait été offert et qui prit aussitôt le large.

Le navire glissa silencieusement sur les flots. Agrippine, fatiguée par cette journée riche d'émotions, gagna sa chambre et s'étendit sur son lit.

– Quelle heureuse journée pour toi! lui dit sa fidèle

---

[1] 59 après J.-C.

servante. Tu as reconquis le cœur de ton fils et bientôt tu seras aussi puissante et aussi honorée qu'autrefois.

Elle avait à peine achevé ces mots qu'un fracas épouvantable retentit et au milieu de la poussière, du plâtras, des poutres écroulées, une énorme charge de plomb fait s'effondrer le plafond de la chambre. Les deux femmes se serrent peureusement et grâce aux montants de bronze du lit qui les protègent, elles s'en tirent sans trop de mal. Le bateau, qui fait eau de toutes parts, ne sombre cependant pas immédiatement.

Alors les marins, soucieux d'accomplir la sinistre mission qui leur a été confiée, s'efforcent de faire couler le navire. La plupart d'entre eux se portent du même côté afin de le déséquilibrer. Quelques-uns cependant hésitent, faisant contrepoids, ce qui ménage aux naufragés une chute moins brutale dans les flots. Rapidement, comme il était prévu, l'équipage monte dans des barques et s'écarte de l'épave et des remous.

La servante, nageant avec peine, croit habile de se faire passer pour Agrippine. Elle crie de toutes ses forces qu'on sauve la mère de l'empereur. Une barque s'approche d'elle, elle reprend espoir : aussitôt elle est tuée à coups de crocs et de rames.

Agrippine, plus habile, garde le silence. Les marins la remarquent moins. D'une barque cependant qui passe auprès d'elle, elle reçoit un coup d'aviron qui la blesse sérieusement à l'épaule. Elle fait alors semblant de couler et, le danger passé, nage hardiment vers la côte. Quelques heures plus tard, des pêcheurs la recueillent, épuisée, et la reconduisent à sa villa d'Antium.

Agrippine, l'air abattu, se rappelle qu'autrefois un mage de Chaldée lui a prédit : « Ton fils régnera et tuera

sa mère». Elle répondit alors avec une belle audace :

– Qu'il me tue, pourvu qu'il règne!

Maintenant tout est clair : Néron a voulu la tuer. Ce fils ingrat et dénaturé a osé et elle n'a dû son salut qu'à la chance. Mais la prudence ne lui commande-t-elle pas de faire comme si elle n'avait rien deviné?

Cependant Néron, éperdu, hors de lui, a appris que son coup a échoué et que sa mère est sauve. Il a peur qu'elle ne joue le tout pour le tout en soulevant les soldats contre lui. Il convoque donc aussitôt ses principaux conseillers. Sénèque, brûlant de plaire au maître tout-puissant, se tourne vers Burrus.

– Peut-on ordonner aux prétoriens d'exécuter Agrippine? Il y va de la tranquillité de l'empereur.

– Non, répond Burrus avec courage. Les soldats sont trop attachés au souvenir de Germanicus pour porter la main sur sa fille.

Néron, affolé, veut agir au plus vite. Lorsqu'un serviteur de sa mère vient lui annoncer qu'Agrippine va mieux et qu'elle le salue, il lui jette un poignard dans les jambes et aussitôt appelle à l'aide.

– Arrêtez-le, dit-il rouge de colère, voyez cette arme, il a voulu m'assassiner. C'est ma mère qui l'a chargé de cette triste besogne. A nous deux, Agrippine, tu ne me tiens pas encore!

C'est alors qu'Anicetus s'avance vers l'empereur. Il sait qu'il porte la responsabilité de la noyade manquée, il veut se racheter au plus tôt.

– Si tu le désires, César, dit-il d'un ton respectueux, j'accomplirai tes ordres. J'irai à Antium et je tuerai Agrippine.

– Merci, mon ami, s'écrie aussitôt Néron. Je n'oublie-

rai pas que c'est grâce à toi qu'en ce jour je reçois vraiment l'empire.

Une foule immense s'était rendue à Antium pour féliciter Agrippine. Soudain Anicetus arrive avec une troupe armée, il disperse tout le monde et fait cerner la villa. Lui-même court à la maison, brise la porte, chasse les esclaves.

Agrippine s'inquiète de tout ce bruit quand Anicetus entre, accompagné d'un centurion de la flotte.

– C'est Néron qui t'envoie, n'est-ce pas? dit-elle d'un ton calme. Sache bien que...

Anicetus ne la laisse pas achever sa phrase. Il la frappe violemment d'un coup de bâton à la tête. Le centurion la transperce de son épée. Dans la nuit même, le corps est brûlé sur place en des obsèques misérables.

– C'est fait, vient dire Anicetus à Néron.

L'empereur ne répond rien. Il comprend l'énormité de son crime et il passe la nuit en proie à un violent remords. Il reste là tantôt silencieux et morne, tantôt agité, l'air égaré, les yeux fixes, la sueur aux tempes. Il a hâte de voir poindre le jour.

Au matin les tribuns et les centurions arrivent.

– Loués soient les Dieux, dit Burrus d'une voix qui sonne faux, tu as su déjouer à temps les plans criminels de ta mère!

– Apprends, ajoute Sénèque, que le Sénat a décidé de faire célébrer chaque année les fêtes de Minerve par des jeux magnifiques, puisque la déesse t'a protégé.

Néron remercie. Il se sent mieux : les flatteries lui font du bien. Pourtant que se passera-t-il à Rome quand il y rentrera? Un de ses confidents, Tigellin, le rassure.

– Va sans crainte et apprends le respect que Ta Grandeur inspire.

Lorsque Néron entre dans la ville, le Sénat vient au-devant de lui. Le peuple, en habit de fêtes, l'acclame et des enfants lui offrent des fleurs. Partout on a dressé des tribunes ornées de guirlandes comme pour le passage d'un triomphe.

L'empereur, comblé d'aise par la servilité des Romains, monte au Capitole pour rendre grâces aux Dieux.



– Eh bien, Plancus, que penses-tu de Rome?

– C'est une ville magnifique, répondit le notable gaulois. Je croyais jusqu'à présent que Lyon avec son temple d'Auguste, son théâtre, ses marchés, ses écoles, était une grande cité, mais à côté de Rome, ce n'est qu'une humble bourgade de province.

– Oui, reprit gaiement Marcius qui portait au doigt l'anneau d'or des chevaliers romains, Lyon ne me plaît guère. C'est petit, triste et froid. Le brouillard y mord la gorge et la parole se gèle sur les lèvres. Mais hâtons-nous vers le grand cirque si nous voulons être bien placés.

Chemin faisant, les deux jeunes gens parlèrent de Néron et des divertissements qu'il s'efforçait d'offrir au peuple.

– J'ai beaucoup regretté, dit Plancus, que mes affaires ne m'aient pas appelé à Rome lors des fêtes de Saturne. Il paraît que l'empereur a fort bien fait les choses.

– Certes, répondit Marcius avec enthousiasme. Jamais encore nous n'avions vu un spectacle aussi varié ni

aussi riche. Dans un vaste amphithéâtre de bois dressé pour la circonstance au Champ de Mars, on assista d'abord aux chasses. Des bestiaires, presque nus, attaquèrent à l'arc, au javelot, à la lance des léopards de Numidie, des tigres de l'Euphrate, des loups, des hyènes, des chacals. On fit combattre des ours avec des buffles, des rhinocéros avec des éléphants, on montra des panthères et des lions dressés, tels des chiens.

– Et les gladiateurs? interrogea Plancus.

– Ils entrèrent dans l'arène le lendemain, au nombre de quatre mille. Il y avait là des Thraces, des Gaulois, des Mirmillons bardés de fer et des Rétiaires agiles avec leur trident et leur filet. Ils passèrent devant la loge impériale et saluèrent Néron : « Adieu, César, ceux qui vont mourir te saluent ». Ils se mirent par paires, commencèrent par un combat simulé puis, quand la trompette eut retenti, ils luttèrent à la mort.

Les timides n'étaient pas nombreux. Il y en avait cependant et les mastigophores, armés de fouets et de fers rouges, les poussaient au combat. Des esclaves, revêtus du costume de Mercure, casque plat et ailes dans le dos, emportaient les cadavres.

– J'avoue, intervint Plancus, que le combat me plaît. J'aime ce jeu d'esquives, ces feintes savantes que réussissent seuls les gladiateurs de métier. Mais pourquoi tout ce sang? Il me semble qu'on devrait laisser la vie aux blessés et pour ma part quand le vainqueur se tourne vers nous pour savoir s'il doit achever le vaincu, je fais grâce et je lève mon pouce vers le ciel. Et puis, il n'est pas agréable de respirer cette odeur fade du sang humain.

– Remarque bien, reprit Marcius, que tout a été

fait pour nous épargner cette odeur. La terre ensanglantée était souvent retournée et on y apportait du sable frais. Tout autour de l'arène brûlaient dans des cassolettes des parfums d'Arabie. D'en haut on dispersait au-dessus de la foule une rosée de safran odorant.

« Mais je suis d'accord avec toi. Trop souvent ces combats deviennent de véritables boucheries. Un matin, je me souviens, on a fait lutter à l'arme blanche des Germains nus, sans casque et sans bouclier. Tous les coups portaient, le sang giclait; c'était lamentable et écœurant. »

— Et cela plaît à Néron? demanda Plancus intrigué.

— Je ne crois pas, répondit aussitôt Marcius. Il offre ces massacres pour satisfaire la foule. Mais lui, qui se prétend artiste, il est vite las des combats. On le voit dans sa loge, distrait, indifférent, rongé par l'ennui et à la fin, c'est d'une main dégoûtée qu'il lance aux vainqueurs les couronnes et les rameaux d'olivier.

Les deux amis traversaient maintenant le Forum. Des marchands vendaient à grands cris des galettes et des fruits. Des garnements jouaient aux dames sur le pavé du portique de la basilique dressée autrefois par César. Des fidèles se pressaient autour du temple de Vesta. Mais la grande foule se hâtait vers le Cirque et sur les dalles de la voie sacrée passait une cohue bigarrée et bruyante.

— On m'a dit, reprit Plancus, que Néron avait organisé des défilés où l'on put voir des chevaliers romains juchés sur des éléphants, qu'il avait fait lutter à armes mouchetées plus de six cents sénateurs et que ces graves personnages s'étaient battus comme des chiens pour gagner les faveurs de l'empereur. Est-ce vrai tout cela?

– Ma foi oui, répondit Marcius. Notre maître a une imagination fertile et il cherche toujours à corser le spectacle. Ainsi il a développé la machinerie et multiplié les scènes de théâtre où des condamnés à mort évoquent dans de somptueux décors les héros de la légende.

« Lors des fêtes de Saturne, on a vu Ixion tournant à une vitesse folle sur une roue entourée de serpents, Hercule, reconnaissable à sa peau de lion, brûlé vif sur une montagne, Dédale dévoré par les fauves. Le jeune homme, chargé de jouer Icare, vint s'écraser près de la loge de Néron qui fut éclaboussé de sang.

« Et ce n'est pas tout. On nous a présenté des jongleurs, des équilibristes, des acrobates. Dans un bassin rempli d'eau de mer on a reconstitué des batailles navales. La nuit, on a fait briller au ciel des bouquets de feu d'artifice. »

– Alors, fit Plancus, le peuple est content de Néron?

– Bien sûr! déclara Marcius vivement. D'autant plus qu'il a fait jeter à la foule des noix, des gâteaux, des fromages, des fruits et même des pièces de gibier. Les légionnaires, placés au faîte de l'amphithéâtre et chargés de la manœuvre du grand voile pourpre qui protège les spectateurs du soleil, ont maintenant une mission nouvelle. Il font pleuvoir sur les gradins des jetons représentant des objets d'un certain prix, des bons de blé, de vêtements, d'or, d'argent, de pierres précieuses, de chevaux, de navires, de villas ou de terres. Il faut voir cette bousculade pour saisir les précieux bons. C'est un joli spectacle et Néron lui-même daigne en sourire.

*

Marcius et Plancus avaient maintenant pris place au cirque où devaient débuter les Jeux Néroniens créés récemment par l'empereur. Une foule énorme remplissait déjà les gradins, en bas les nobles et les chevaliers dont la toge blanche s'arrondissait sur une tunique ornée de deux bandes pourpres, en haut le peuple qui avait attendu l'ouverture des portes avant l'aurore et qui s'entassait, riant et trépignant.

Chaque spectateur déjà montrait une émotion fébrile. On cherchait à apprécier la valeur des chevaux et des chars. On faisait des paris, on prenait parti pour une des quatre écuries dont les cochers portaient les couleurs : les blancs, les bleus, les rouges et les verts. Les discussions, ardentes, tournaient parfois à la bagarre et les policiers de Rome, les vigiles, ramenaient alors le calme à coups de bâton.

Plancus admirait la piste, longue de six cents mètres, partagée en son milieu par un mur élevé, orné d'autels et de statues. Il regardait surtout avec attention les bornes de bois que les chars devaient contourner sept fois et où souvent se jouait la course.

Une puissante clameur s'éleva soudain. L'Empereur arrivait. Il était à la tête de la procession religieuse qui, du Capitole au Grand Cirque en passant auprès des temples du Forum, avait demandé aux dieux leur appui pour le succès des Jeux Néroniens. Au son des flûtes et des trompettes, l'Empereur, debout sur un char, en costume de triomphateur, fit le tour de la piste, suivi des sénateurs aux manteaux brodés, des généraux aux armures brillantes, des augures en toge jaune safran, des prêtres portant les images des dieux, enfin des concurrents qu'une foule impatiente applaudissait bruyamment.

Néron vint s'installer dans sa loge. Poppée, blonde, très fardée, portant une tunique améthyste et un diadème de pierreries, était à ses côtés.

Marcius nommait à Plancus les personnalités qui entouraient l'Empereur :

– Là, près de Poppée, c'est Tigellin. C'est lui le préfet du prétoire depuis la mort de Burrus. Derrière tu vois Pétrone, le courtisan le plus raffiné, « l'arbitre des élégances », comme on se plaît à le nommer. Dans le coin, le gros qui a un triple menton et qui mange une cuisse de poulet, c'est Vitellius, le plus fameux goinfre qui soit au monde. De l'autre côté Vespasien, Sénécion et Lucain, un jeune poète que Néron jalouse parce qu'il redoute son talent.

– Et Sénèque? demanda Plancus.

– Il a cessé de plaire et sa disgrâce brutale a fait du bruit à la cour.

Mais un silence relatif s'était fait sur les gradins. Néron, dans un geste solennel, jeta son mouchoir dans l'arène.

Aussitôt les portes des remises s'ouvrirent et les quatre chars s'élancèrent sur la piste. Ils étaient petits, légers et attelés de quatre chevaux. Les cochers se tenaient debout, vêtus d'une tunique courte, sans manches, aux couleurs de leur équipe. Un casque de cuir leur protégeait la tête.

Les chars, lancés à toute vitesse, soulevaient des tourbillons de poussière et viraient avec adresse en rasant les bornes pendant que le public battait des mains, poussait de grands cris et vivait intensément ces courses âprement disputées.

La première fut remportée par le cocher rouge sur

lequel Marcius avait joué gros jeu, la seconde par le bleu nommé Dioclès. La troisième revint au vert et Néron, portant à son œil son émeraude pour mieux voir, manifesta bruyamment sa satisfaction. Plus tard, à la suite d'un accrochage, un char se brisa contre une borne : le cocher, traîné dans la poussière, à demi assommé, eut la présence d'esprit de couper avec son couteau les rênes qui étaient nouées autour de sa ceinture. Il s'en tira sans trop de mal.

Il y eut ainsi vingt courses le premier jour et vingt-quatre le second. Après plusieurs d'entre elles, Néron, heureux de la belle empoignade à laquelle il avait assisté, décida de doubler les prix.

– Regarde, dit Plancus, le voici debout dans sa loge. Il ne tient plus en place. Il fait mine de conduire un char, il trépigne, il se penche. Quel exalté!

Marcius sourit puis il dit à l'oreille de son ami :

– Tu ne sais pas tout, Néron rêve de devenir cocher et de se lancer un jour aussi dans la carrière. Il a fait aménager une piste dans ses jardins et il se soumet à un entraînement sévère. Mais les résultats ne répondent pas à son attente et plus d'une fois il se retrouve endolori dans la poussière.

– Rien d'étonnant, reprit Plancus gaiement. As-tu vu ce corps trop lourd pour les jambes, cette face noyée de graisse, cette main courte et molle? Avec cela, il est myope comme une taupe et il ne doit pas voir les bornes.

– Parle plus bas, fit Marcius. C'est vrai que ce gros cabotin est souvent grotesque. Mais il est l'Empereur. Et il a des espions partout...

*

Quelques années plus tard Plancus revint à Rome. Il fut ému et peiné par le triste spectacle qui s'offrit à ses yeux. La ville avait été ravagée par un terrible incendie ([1]). Pendant six jours et six nuits, le feu, attisé par un vent violent, avait réduit en cendres dix quartiers de la ville sur quatorze. L'Aventin, le Cœlius, l'Esquilin n'étaient plus qu'un amas de ruines.

Alors qu'il passait avec Marcius devant le Grand Cirque que les flammes avaient complètement détruit :

– Te souviens-tu, dit-il, des courses que nous avons vues ensemble ici? Comme tout cela paraît loin!

– Oui, reprit Marcius tristement, tu ne peux t'imaginer les moments que nous avons vécus. Nous étions environnés de flammes et de fumée. Un nuage noir planait sur le Tibre. Dès le second jour, j'ai perdu ma maison et tous mes biens. Puis, nous avons campé pendant des semaines entières dans les jardins de Salluste. La vie commence à reprendre peu à peu maintenant, on a déjà rebâti, mais que de ruines! Les palais, les temples, tout ce passé dont nous étions si fiers a flambé en quelques jours.

– Et quelle a été la cause du sinistre?

– On ne sait, mais le feu a pris en plusieurs endroits à la fois. Certains disent que c'est Néron qui a fait allumer le brasier.

– Néron aurait fait cela?

– Il est capable de tout.

Plancus garde le silence. Il songe à tout ce qu'on lui a dit de l'Empereur, de ses folies et de ses crimes. Avec Tigellin, son âme damnée, Néron s'est livré, comme

---

([1]) 64 après J.-C.

l'avait fait son oncle Caligula, aux excès les plus sanguinaires.

Tous ceux qui ont excité sa jalousie ou sa méfiance, tous ceux qui ont simplement cessé de lui plaire, Sénèque, Pétrone, Lucain, le sénateur Thraséa, ont reçu l'ordre de s'ouvrir les veines. En ces temps de délation et de terreur personne ne peut se croire à l'abri.

– Néron, continua Marcius à voix basse, n'a reculé devant aucune extravagance. Il lui arrive de manger et de boire de midi à minuit. Il exige des plats étranges, il se gonfle de victuailles et l'ivresse le rend furieux. On l'a vu, la nuit tombée, vagabonder dans les ruelles de Rome, piller les boutiques et rosser les passants. Mais surtout il a une vanité folle. Il veut se produire en public.

– Ah oui, fit Plancus, il joue toujours au cocher?

– Certes, il descend sur la piste et tu penses bien qu'on le laisse gagner. Mais surtout il chante et malheur à celui qui ne l'applaudit pas!

– Chante-t-il bien, au moins? demanda Plancus.

– Affreusement mal. Sa voix est grêle, sourde et d'un timbre agaçant. Elle lui cause d'ailleurs bien des soucis. Il paraît qu'à son réveil il reste allongé sur son lit et se fait mettre sur la poitrine une plaque de plomb pour développer son souffle. Il mange aussi beaucoup de poireaux parce qu'il a jugé que c'était là un légume très bon pour son organe.

– Et depuis quand s'est-il mis dans l'idée de jouer au chanteur de charme?

– Depuis toujours, affirma Marcius, mais au début il était timide et doutait de lui. Il chanta d'abord dans ses jardins devant un public restreint. On l'encouragea à persévérer. Vite il voulut des auditeurs en foule.

« De musique cachée, disait-il, on ne fait pas de cas. »

Il alla donc à Naples. Pendant qu'il était en scène un tremblement de terre fit s'écrouler le théâtre, mais il n'en continua pas moins son morceau. Il vint enfin à Rome où, pour lui plaire, on commença les jeux avant la date prévue. Tout le monde loua fort sa voix céleste, sauf Thraséa qui, avec son paisible courage, refusa. Tu sais comment Néron s'est vengé aussitôt de cet affront.

– Mais, reprit Plancus, Néron n'est pas à Rome en ce moment?

– Non, il est depuis deux ans en Grèce. Il a participé à tous les jeux et partout on lui a décerné le prix. « Les Grecs seuls, a-t-il dit, savent écouter; les Grecs seuls sont dignes de Néron et de son art. » Dans les concours, il a montré de la jalousie pour ses rivaux, de l'anxiété devant ses juges, comme s'il ne savait pas que son triomphe était certain. Un jour, il a laissé tomber son sceptre dans une scène tragique, et cela aurait dû l'exclure, mais on lui affirma que personne n'avait vu la faute dans l'enthousiasme général. Bref, il a remporté toutes les couronnes et il rentre à Rome, ivre de gloire.

– Alors, fit Plancus, nous assisterons à son retour. Après tout, le spectacle en vaudra la peine.

Quelques jours plus tard, Néron, venant de Naples, arriva par la Voie Appienne aux portes de Rome. Il passa par une brèche faite exprès dans la muraille, comme c'était la coutume pour les vainqueurs des Jeux sacrés.

Il se tenait debout sur le char de triomphe d'Auguste, portant une robe de pourpre et un manteau parsemé d'étoiles d'or, la couronne olympique sur la tête. Devant lui on portait des écriteaux indiquant ses victoires et

les dix-huit cents couronnes remportées de haute lutte. Derrière venaient les Augustans, cinq mille jeunes gens chargés d'applaudir, et les soldats poussant de grands cris : « Auguste vainqueur! Néron Hercule! Néron Apollon! Voix sacrée, heureux qui peut t'entendre! » Partout, sur le passage du cortège, on immolait des victimes, on répandait dans les rues du safran et de la verveine, on offrait des cadeaux à César.

Néron traversa le Forum et gagna le Palatin. Déjà mille voitures traînées par des mules ferrées d'argent avaient apporté ses bagages et dans ceux-ci les statues de marbre et d'or qu'il avait raflées en Grèce. L'Empereur, joyeux comme un enfant, puisa largement dans le trésor pour récompenser ses maîtres, le musicien Diodore et le citharède Ménécrate.

Le lendemain, Tigellin organisa une fête magnifique dans les jardins d'Agrippa pour fêter le retour de l'Empereur. Plancus et Marcius y assistèrent car il n'aurait pas été prudent pour eux de s'abstenir.

– Connais-tu la dernière trouvaille? fit Marcius à voix basse. Il paraît que Néron, après avoir égalé Apollon, veut imiter aussi Hercule. Il désire descendre tout nu dans l'arène et assommer un lion à coups de massue. Le lion est déjà choisi : on le dresse pour qu'il ne soit pas trop méchant.

– Tiens! dit Plancus vivement, voici l'Empereur.

Une foule énorme s'était massée dans les jardins. Néron monta sur une estrade ornée de feuillages. Il était vêtu d'une robe de chambre en tissu bigarré. Une écharpe était nouée autour de son cou épais. Il n'avait ni ceinture, ni sandales. Dans cette tenue débraillée il se trouvait, disait-il, plus à son aise.

Tigellin lui passa une lyre d'or. Un silence impressionnant se fit dans la foule : Néron chantait. A la fin du premier morceau, les Augustans donnèrent le signal des applaudissements et ce fut du délire. Des soldats, armés de gourdins, frappaient les spectateurs trop réservés et se chargeaient ainsi de maintenir l'enthousiasme au diapason nécessaire.

Marcius se pencha vers l'oreille de son ami :

— Tu vois, dit-il, le gaillard à la tête puissante, aux lèvres pincées, près de César, c'est Vespasien. Il lutte contre le sommeil. Un jour il s'est endormi pour de bon. Néron était furieux. Heureusement que Pétrone était là! Il compara l'Empereur à Orphée qui endormait les bêtes sauvages et si Vespasien est encore là, c'est à ce mot d'esprit qu'il le doit. Mais regarde comme il s'ennuie. Dormira, dormira pas?

Tigellin, parlant au nom de la foule, supplia Néron de continuer à chanter.

— Soit, fit l'Empereur, je vous promets de faire quelque chose de bien quand j'aurai un peu bu.

Il avala goulûment plusieurs coupes de vin, puis, les yeux au ciel, il offrit pendant plusieurs heures aux Romains le régal de sa voix.

— Je partirai pour Lyon dès demain, pensait Plancus. La ville qui conquit le monde n'est plus qu'un vaste théâtre où se pavane sans pudeur un histrion malfaisant.

★

Néron, après l'incendie de Rome, s'était fait bâtir un palais somptueux, la Maison d'Or. Dans le vestibule se dressait une statue colossale de l'Empereur, les portiques

à trois rangs de colonnes étaient immenses, des campagnes, des parcs, des forêts semés d'étangs s'étendaient tout autour.

On avait déployé là un luxe inouï. Les toits étaient couverts de dorures et les façades rehaussées d'or et de pierres précieuses. Les murs étaient lambrissés de marbre et d'ivoire. La grande salle était une rotonde dont le dôme tournait nuit et jour comme le ciel.

– Enfin! se disait Néron, je vais commencer à être logé comme un homme!

Le temps était chaud, bien qu'une brise légère soufflât des monts Albains. L'Empereur s'était assis dans l'atrium, près d'un parterre d'anémones et de lys. Il repassait dans sa mémoire quelques vers d'Homère en écoutant le murmure du jet d'eau.

Le préfet du prétoire arriva soudain, l'air soucieux :

– Mauvaises nouvelles, César, dit-il. Après Vindex en Gaule, c'est maintenant Galba en Espagne qui prend parti contre toi. Les armées révoltées marchent sur Rome.

Néron se sentit défaillir, il s'allongea.

– C'en est fait de moi! dit-il d'un ton désespéré.

Puis il se reprit. Son visage devint plus calme.

– Suis-je apprécié à ma juste valeur? demanda-t-il, un peu soucieux. Connais-tu un plus grand artiste que moi?

– Tu sais bien que non, répondit le préfet étonné devant une telle inconscience. Mais que dois-je faire? Le temps presse. Tu peux perdre ton trône, César.

– Bah! fit Néron. L'art me fera vivre.

Il se leva soudain, blême, les poings serrés :

– L'oracle m'avait dit de prendre garde à la soixante-treizième année et j'étais rassuré, pensant arriver à cet

âge. Je comprends, aujourd'hui, il s'agissait de ce vieux Galba. Ah! si je le tenais!

Puis il exposa au préfet ébahi tous les projets qui lui passaient par la tête : tuer tous les Gaulois, assassiner tous les gouverneurs de provinces, empoisonner tous les sénateurs au cours d'un grand banquet, emprisonner tous les marchands et saisir leurs biens, incendier Rome.

Soudain, il prit un ton solennel :

– J'irai en Gaule, j'irai en Espagne. Je me présenterai aux yeux des soldats. Je leur parlerai en versant des pleurs : alors les révoltés seront pris de repentir. Le lendemain, dans l'allégresse générale, je chanterai un hymne de victoire. Je vais aller le composer dès maintenant.

Dans les jours qui suivirent, Néron s'occupa de choisir les chariots qui devaient transporter ses orgues de théâtre. Le préfet chercha vainement à lui faire comprendre la gravité de la situation.

– Galba approche. Le peuple gronde. Il faut se hâter.

La foule romaine en effet sentait sa patience à bout. Elle manquait de pain et venait d'apprendre que des navires avaient amené d'Égypte non du blé, mais du sable pour les lutteurs de la cour. On avait mis sur les socles des statues impériales des inscriptions injurieuses ou menaçantes : « Assez chanté, tu vas danser », ou encore : « Finis les concours pour rire, maintenant c'est la lutte. »

Néron commença à s'inquiéter sérieusement lorsque des songes lui révélèrent sa chute : il rêva qu'il était pilote d'un navire et qu'on lui arrachait le gouvernail des mains, que des fourmis ailées l'enveloppaient, que son cheval tombait en poussière. Au milieu d'un sacrifice qu'il faisait pour célébrer la nouvelle année, les sta-

tues des dieux, ornées de fleurs, s'abattirent sur l'autel.

Là-dessus, il apprit que plusieurs armées l'abandonnaient. Il se fit donner par Locuste un poison violent enfermé dans une boîte d'or. En même temps il envoya préparer une flotte à Ostie. Il avait l'air si égaré qu'un de ses tribuns lui cita le fameux vers de Virgile : « Est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre? »

Il demanda asile à des amis; ceux-ci refusèrent de le recevoir. Il voulut se faire tuer par un gladiateur : on ne le trouva pas.

– Je n'ai donc ni ami ni ennemi, dit-il avec tristesse.

Il décida alors de se jeter dans le Tibre. En route, il réfléchit :

– Ce n'est pas là une mort digne de moi.

Il préféra quitter Rome avec quatre compagnons qui lui étaient restés fidèles. En tunique, un vieux manteau sur les épaules, les pieds nus, il partit à cheval. Le petit groupe passa près de soldats qui criaient : « Vive Galba ».

Un prétorien, brusquement, le reconnut. Il fallut abandonner les chevaux, prendre un chemin de traverse, bordé de ronces et de broussailles. Les cinq hommes arrivèrent enfin à une cabane de bois. Néron, épuisé, s'étendit et but l'eau d'une mare.

– Voilà bien, dit-il, la boisson de Néron!

Un de ses amis l'encouragea à se donner la mort. Il hésita :

– Quel artiste va périr avec moi! dit-il d'un ton théâtral.

Puis il se rengorgea avec une feinte modestie.

– Le Sénat, lui dit-on, t'a déclaré ennemi public et te recherche pour te punir suivant la coutume des ancêtres.

Inquiet, il demanda quel était ce supplice. On lui

apprit que le condamné, le cou passé entre les dents d'une fourche, était battu jusqu'à la mort. Épouvanté, il saisit deux poignards qu'il avait pris sur lui, en tâta les pointes l'une après l'autre, puis les remit promptement dans leur gaine.

— L'heure, ajouta-t-il, n'est pas encore venue.

Il demanda à ceux qui l'entouraient de se tuer pour lui donner l'exemple. Mais aucun n'accepta. Lui-même se reprocha sa lâcheté :

— Ah! c'est indigne de Néron. Allons! réveille-toi!

Déjà s'approchaient les cavaliers qui avaient reçu l'ordre de le ramener vivant. Dès qu'il s'en aperçut il dit en tremblant, un vers d'Homère :

« Le galop des coursiers rapides frappe mes oreilles. »

Avec l'aide d'un de ses compagnons il s'enfonça le poignard dans la gorge. Les soldats arrivaient. Un centurion tenta de panser la blessure.

Néron, qui respirait encore, écarta les bras avec un geste large :

— C'est trop tard, dit-il d'une voix affaiblie.

Peu après il expira [1]. Ses yeux prirent une telle fixité qu'ils inspirèrent aux soldats une craintive horreur.

— C'est fini, déclara simplement le centurion. Mais il est encore plus laid mort que vivant!

---

[1] 68 après J.-C.



Les Chrétiens



E soir tombait. Une brise fraîche et parfumée courait le long des collines. Lucius, le charpentier, pressa le pas. Peu après la porte de la ville, il quitta la via Salaria pour prendre un chemin étroit et rocailleux. Il traversa un boqueteau de cyprès et arriva dans une carrière de sable. Des hommes et des femmes – une cinquantaine de personnes en tout – récitaient à voix basse la prière du dimanche.

Un silence se fit. Puis l'assemblée commença à chanter des hymnes pleins d'une douce mélancolie. Les voix graves des hommes, les voix claires et modulées des femmes montaient vers le ciel avec une égale ferveur. Ils racontaient, ces cantiques sacrés, l'humble naissance de Jésus dans l'étable entre le bœuf et l'âne, son entrée triomphale dans Jérusalem par les rues jonchées de rameaux, son agonie sur le Calvaire dans le dur supplice de la croix.

Autour de Lucius il y avait surtout des gens du peuple, des potiers, des forgerons, des foulons, mais on trouvait aussi deux soldats, un riche marchand grec et le fils d'un sénateur. Tous, sans distinction de rang et de fortune, se réunissaient pour prier ensemble, unis dans la même foi.

Un vieillard parlait maintenant et tous l'écoutaient avec attention. Il était petit, maigre, avec un visage sillonné de rides, une épaisse barbe blanche et de beaux yeux très doux. Il portait un vêtement de laine rude serré à la taille par une cordelette effrangée. C'était lui, Simon Pierre, qui avait quitté autrefois, pour suivre Jésus, les calmes eaux du lac de Tibériade où il avait coutume de jeter ses filets. Il était devenu le plus actif des apôtres et, après une longue vie de prédications à travers le monde, l'évêque chargé de veiller sur l'Église de Rome naissante.

Avec des mots simples et touchants il racontait la trahison de Judas, la mort du Christ, la résurrection, l'ascension. D'une voix plus basse, il invitait à l'humilité, avouant que lui-même avait été assez faible pour renier trois fois Jésus chez le grand prêtre Caïphe.

L'apôtre prêchait et on sentait en lui une flamme intérieure, un ravissement, un amour immense qui semblaient l'arracher à la terre. A tous il enseignait la foi en Dieu, l'espérance en un monde meilleur, la charité qui adoucit les âmes. Il reprenait les paroles de Jésus :

— Ceux qui auront tout quitté pour moi auront la vie éternelle. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

Quand il se tut, l'assistance recueillie récita une dernière prière. On apporta du pain avec du vin et de

l'eau. Pierre, en mémoire du dernier repas pris avec Jésus les bénit, prononçant les phrases rituelles :

– Ceci est mon corps. Ceci est mon sang.

Puis il distribua leur part à chacun. On s'assit sur des bancs de bois à la pâle clarté des lampes à huile posées sur de grosses pierres. Ce repas en commun, l'agape, continua à renforcer les liens de fraternité qui unissaient les membres du petit groupe.

La nuit était venue. Pierre dit à voix haute :

– Priez et croyez en Jésus.

– Ainsi soit-il, répondit l'assemblée qui se dispersa aussitôt.

Lucius rentra à Rome avec son ami, Marian, le forgeron. Ils parlèrent d'abord de Pierre à qui le Christ avait confié l'organisation de l'Église, de son rayonnement, de sa douce autorité. Ils aperçurent des torches qui brillaient autour du camp des Prétoriens et ils évoquèrent les crimes et les folies de Néron.

Un peu plus loin, ils longèrent les jardins de Salluste. Il y avait au bord de la route des statues de marbre représentant les dieux païens, Jupiter avec l'aigle, Minerve et la chouette, Diane et la biche. Des fleurs fanées et des offrandes desséchées apparaissaient parfois sur les socles.

– Quelle misère! fit Lucius. La vieille religion n'est qu'un ensemble de fables absurdes, de formules vides, de cérémonies sans aucun élan du cœur. Et le culte de l'Empereur? Qu'en dis-tu? Il faudra bientôt lui sacrifier comme à un dieu.

– Un jour, fit Marian avec un air farouche en regardant les statues, nous abattrons toutes ces idoles.

Dans une ruelle étroite les deux hommes aperçurent

un curieux temple. La porte ornée d'un soleil ailé était gardée par deux sphinx de pierre. Des fidèles en robe blanche montaient l'escalier au son des flûtes. Ils allaient adorer la statue d'Isis l'Égyptienne et participer à de mystérieuses et troublantes cérémonies.

En continuant leur route, ils virent un prêtre de Cybèle, en tunique de lin, la tête rasée, qui agitait ses cymbales, se frappait la poitrine et invitait les passants à se purifier en recevant sur la tête le sang d'un taureau égorgé. On reconnaissait aussi dans la cohue des sorciers syriens, des mages persans, des devins chaldéens lisant l'avenir dans les astres.

– Ce sont là toutes les fausses croyances venues d'Orient, s'écria Lucius irrité. Elles parlent bien de pureté et de vie éternelle, mais leurs cérémonies sont odieuses, leurs rites atroces, leurs exigences inhumaines.

– Tiens, ajouta Marian, regarde cet homme qui pousse des cris et lacère sa poitrine à coups de couteau.

– C'est un spectacle affreux, conclut Lucius. Quand donc comprendront-ils que le Ciel ne se gagne pas par des pratiques barbares, mais par la prière et l'amour du prochain?



La ville tout entière brûlait [1]. Le feu avait pris au Grand Cirque, cerné le Palatin, ravagé l'Aventin et le Cœlius. Il faisait rage au Forum. Par cette chaude journée d'été, les flammes, attisées par le vent, se glissaient dans les ruelles étroites et tortueuses. Les boutiques des marchés, les baraques du cirque, les

---

[1] 64 après J.-C.

magasins de blé et d'huile alimentaient le brasier, les hautes bâtisses de bois s'écroulaient avec fracas, les temples disparaissaient dans une gerbe d'étincelles. Un lourd nuage rouge et noir planait sur la cité.

Partout le tumulte et la confusion. La foule prise de panique s'enfuyait entre deux murailles de feu, tandis que les façades s'effondraient dans une brume de poussière et de suie. Les vieillards et les infirmes piétinés gémissaient, les femmes avec des cris déchirants hurlaient qu'on sauvât leurs enfants, les esclaves, fous de peur, semblaient sortir de terre. On entendait rugir les lions enfermés dans leurs cages.

Lucius, les yeux brûlés, la gorge en feu, avait réussi à gagner les jardins de Mécène. Déjà de nombreux réfugiés, l'air accablé, campaient sur les pelouses. Ils regardaient devant eux l'Esquilin embrasé, les aqueducs éclairés par de vives lueurs pourpre, le ciel assombri par une épaisse nappe de fumée. Quelques-uns pleuraient, beaucoup n'en avaient plus la force.

Soudain, au haut d'une tour dressée au milieu des jardins, Néron parut, un luth d'or dans les mains. Étranger au malheur de son peuple, goûtant en artiste la terrible grandeur du spectacle qui s'offrait à ses yeux, il prit une pose avantageuse et d'une voix solennelle chanta la chute de Troie :

« Nid de mes pères, berceau cher à mon âme... »

A la lueur vacillante des flammes, la face bouffie et inspirée de l'empereur comédien se découpait sur les ombres de la nuit. On entendait à peine sa voix.

Lucius frissonna devant tant d'inconscience et il pria. Quand l'Empereur eut fini, son entourage l'applaudit, mais des jardins montèrent vers lui des cris de douleur

et de rage. Vexé, il disparut, suivi des Augustans.

L'incendie dura six jours entiers. Sur l'ordre de l'Empereur, on déblaya les décombres, on construisit des baraquements, on amena d'Ostie du grain qui fut distribué aux Romains. Mais Néron eut beau faire. Très vite le bruit se répandit qu'il avait lui-même et volontairement mis le feu à la ville.

— Oui, disaient les uns, c'est un fou qui a fait cela pour s'amuser. Et il a osé chanter pendant que brûlait Rome!

— On sait, précisaient d'autres, que la ville lui paraissait trop laide, les odeurs de Suburre l'incommodaient. Il a voulu tout brûler pour fonder une nouvelle ville, Néropolis, la cité de Néron. On a bien vu : ses hommes ont allumé l'incendie un peu partout.

— On dit même, ajoutaient d'autres, qu'il y pensait depuis longtemps. Un jour qu'on citait devant lui le mot de Tibère : « Qu'après ma mort la terre disparaisse dans le feu! » il osa préciser : « Mais non, que ce soit de mon vivant! »

— Quand donc serons-nous débarrassés de cette bête malfaisante? disait-on avec colère.

Le mécontentement populaire, que la vue constante des ruines attisait chaque jour, inquiétait vivement Tigellin, le préfet du prétoire. L'empereur et ses amis n'allaient-ils pas être balayés sous peu par une insurrection? Au cours du conseil qui se tint dans la maison de Tibère, Tigellin fit connaître ses alarmes.

— Sur qui, dit Néron, pourrions-nous bien faire retomber la responsabilité de l'incendie?

C'est alors que Tigellin eut une inspiration subite :

— Et les Chrétiens? Le peuple n'aime pas les Chrétiens.

Il les accuse d'adorer un homme mort sur la croix comme un esclave, de se réunir en secret pour des pratiques criminelles, de boire le sang des enfants égorgés.

Poppée et plusieurs courtisans appuyèrent chaudement cette idée. Souvent en effet ils avaient entendu le peuple pester contre cette secte qu'il détestait plus encore que les Juifs.

– D'ailleurs, ajouta Tigellin, les Chrétiens te haïssent. Jamais ils ne t'ont applaudi.

Cela suffit à décider Néron. Il annonça alors, par toute la ville, que les Chrétiens, ennemis du genre humain, coupables d'avoir mis le feu en plusieurs endroits, seraient sévèrement châtiés. Le calme revint peu à peu. Le Sénat décréta des prières publiques et des processions solennelles pour implorer la faveur des dieux. Des sacrifices répétés furent offerts à Jupiter, Junon, Cérès et Vulcain. Tigellin fit construire à la hâte un amphithéâtre de bois et acheter des bêtes sauvages dans toute l'Italie.

Les Chrétiens n'avaient d'abord pas compris ce qui leur arrivait. Alors qu'ils se rassemblaient comme d'habitude pour la prière commune et l'agape, les soldats les cernaient et les emmenaient en prison. La foule les insultait, leur crachait au visage :

– Attendez, leur criait-on, vous avez voulu nous faire griller, vous allez voir! Aux lions les Chrétiens!

Ils ne répondaient rien, se contentant de prier, et leur silence passait pour un aveu. On les entassait dans des cachots infects et étouffants, où ils entendaient tout près d'eux les sauvages grondements des bêtes. Quelques-uns tremblaient de peur, d'autres pleuraient,

la plupart restaient calmes, se rappelant la parole du Christ :

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux leur appartient. »

Au jour fixé, l'amphithéâtre fut plein. Les Chrétiens, le corps cousu dans des peaux de bêtes, furent amenés dans l'arène. Les yeux levés vers le ciel, ils entonnèrent un cantique : « Christus regnat ». Ils continuèrent à chanter malgré les hurlements de la foule.

Les portes des cages furent ouvertes. Les bêtes glissèrent avec souplesse, efflanquées, avides, les yeux sanglants. Il y avait là des griffons d'Hibernie aux longs poils, des molosses fauves de l'Épire, des grands loups gris des Alpes aux crocs puissants. Ils reniflèrent un moment, puis foncèrent sur les Chrétiens groupés au milieu de l'arène. Le sang jaillit et la foule trépigna d'aise.

Le lendemain, d'autres Chrétiens furent livrés aux fauves, à des tigres de Syrie, des léopards numides, des ours de Pannonie, des chacals de Cappadoce. Le public, haletant, regarda les martyrs assaillis, égorgés, déchirés par ce flot grouillant de pelages tachetés, zébrés, bigarrés.

Dans les jours qui suivirent, Néron prêta ses jardins pour un spectacle nouveau. Les Chrétiens, cloués sur des croix, furent enduits de poix et de résine. A la nuit tombante, on y mit le feu. Les flammes montèrent dans le ciel. L'empereur, debout sur un char, un mouchoir sur la bouche pour protéger sa voix du souffle brûlant, passa majestueusement entre deux rangées de torches humaines.

Pierre fut arrêté un peu plus tard et enfermé dans la prison Mamertime. Il y retrouva un petit groupe de Chrétiens et parmi eux Marian, le forgeron, qui n'avaient pas encore été conduits au supplice. Il les réconforta et rendit courage à ceux que guettait le désespoir :

– Semez dans les larmes, dit-il, afin de récolter dans la joie.

– Père, lui demanda Marian, ne nous as-tu pas dit qu'une nuit, à Jérusalem, alors que le roi Hérode t'avait emprisonné, un ange était entré dans le cachot, t'avait ordonné de le suivre et rendu la liberté? Pourquoi n'en serait-il pas de même encore cette fois? L'Église de Rome a tellement besoin de toi, de ta présence, de ton autorité.

Pierre secoua la tête et parla d'une voix très calme.

– Non, mon fils, il n'est plus temps. Quand j'ai assisté à l'affreuse mort de nos frères, quand j'ai vu la fureur de Néron l'Antéchrist, j'ai songé à partir ailleurs, prêcher en Judée, en Grèce, en Syrie. J'ai voulu quitter cette ville en ruines, image de la folie des hommes.

Pierre s'arrêta comme pour réfléchir profondément, puis il continua son récit devant les Chrétiens attentifs.

– J'avais déjà quitté Rome et je marchais sur la voie Appienne. C'était l'aube. La campagne s'éveillait sous une fraîche rosée. Une brume légère rampait sur la route déserte. Soudain une vive lumière parut et j'aperçus Jésus qui venait à ma rencontre.

– Où vas-tu, Seigneur? (1) lui demandai-je avec émotion.

---

(1) Quo vadis, Domine?

– Je viens me faire crucifier de nouveau, me dit-il d'un ton sévère.

Alors je compris. Je tombai, le front dans la poussière, me rappelant la parole du Christ : « Renonce à toi-même et prends la croix ». Je revins à Rome où je continuai à prêcher l'Évangile et à baptiser les fidèles. Et maintenant que l'on m'a arrêté, j'attends avec une joie impatiente la palme du martyre.

Au même moment, Paul était traduit en justice devant le préfet de la ville :

– Comment t'appelles-tu? lui demanda le magistrat.

– Paul, de Tarse en Cilicie. Je suis citoyen romain.

– N'étais-tu pas de religion juive, autrefois?

– Si. J'étais Pharisien et je veillais scrupuleusement à observer la Loi d'Israël. A Jérusalem, quand on lapida Étienne, je gardais les vêtements des bourreaux.

– Pourquoi t'es-tu rallié à cette maudite secte du Christ?

– Jésus est le Messie promis par l'Écriture, le Fils du Dieu vivant et le Sauveur des hommes. Un jour, j'approchai de Damas vers midi. J'allai pour y emprisonner des Chrétiens. Une lumière plus brillante que le soleil m'environna et je tombai, saisi de frayeur. Alors Jésus se fit connaître à moi. J'arrivai à Damas, troublé, malade, aveugle. Mais, plus tard, je recouvrai la vue. Il tomba de mes yeux comme des écailles. Je devins humble et docile comme les brebis du Seigneur.

– Que fis-tu ensuite?

– J'allai dans les synagogues et, au grand étonnement de ceux qui m'avaient connu avant ma conversion, je prêchai le nom de Jésus. Puis je portai la foi nouvelle, non seulement chez mes frères, les Juifs, mais chez

ceux des autres nations que nous appelons les Gentils, à Antioche, Corinthe, Éphèse. Partout j'ai annoncé la vérité et on m'a entendu.

– Tu es retourné à Jérusalem et là tu as troublé l'ordre public.

– Les Juifs m'ont accusé de détruire la Loi. Alors, devant le gouverneur Festus, j'en ai appelé au jugement de Rome.

– Est-ce toi qui as ordonné aux Chrétiens d'incendier la ville?

– Les Chrétiens sont innocents de ce crime.

– On t'a entendu. Tu as dit du mal de l'Empereur. Oublies-tu que c'est Néron qui gouverne le monde?

– Ce n'est pas Néron, c'est Dieu.

– Assez d'insolence. Tu seras exécuté comme un rebelle que tu es.

Le même soir Pierre et Paul furent tous deux mis à mort. Pierre, enchaîné, avait été conduit sur le mont Vatican. Pendant qu'on dressait la croix, il regardait à ses pieds le cirque de Néron où tant de ses frères avaient été déchirés par les bêtes. Derrière encore, le Capitole et les temples des faux dieux frappés par le soleil couchant. On s'apprêtait à l'attacher sur la croix lorsque Pierre, d'un ton ferme, parla au centurion :

– Je te demande, dit-il, comme dernière faveur de me lier sur cette croix la tête en bas.

Le centurion accepta mais, ne comprenant pas ce geste d'humilité de l'apôtre qui ne se sentait pas digne de mourir comme Jésus, il murmura surpris :

– Quelle curieuse idée!

Vers la même heure à peu près, sur la route d'Ostie, Paul fut conduit au supplice. Comme il était citoyen

romain on ne pouvait le mettre en croix. Il fut donc décapité. Sa tête, dit-on, rebondit trois fois et trois fontaines jaillirent du sol.

La persécution s'apaisa après la mort des deux saints et les Chrétiens obtinrent l'autorisation d'enterrer leurs morts. Lucius se fit un devoir de participer au cortège funèbre.

Ce matin-là, sur la voie Appienne aux larges dalles de pierre, un convoi sort de Rome. Il n'y a pas là, comme pour les funérailles païennes, des joueurs de flûte et de trompette, des porteurs de torches, des pleureuses à gages. Un simple chariot contient les corps des martyrs enveloppés dans un linceul. Au loin, par-delà les cyprès immobiles, on aperçoit les collines albaines au gazon parsemé de fleurs. Les Chrétiens, silencieux, marchent en priant.

La route maintenant monte légèrement. Elle est des deux côtés bordée de tombeaux. Certains sont de simples stèles avec des épitaphes touchantes, d'autres ressemblent à de petits temples avec des colonnes et des frontons. L'un d'eux même, qu'on aperçoit au loin, est une tour de marbre, ronde et massive, dominant la campagne.

Malgré l'heure matinale, la voie Appienne est déjà très animée. L'humble convoi croise des paysans portant leurs fruits au marché, des courriers à cheval qui passent au galop, des élégantes allongées dans des litières garnies de soie, de jeunes nobles conduisant à grandes guides des chars en bois précieux aux appliques d'argent, attelés de mules richement harnachées.

Au bout d'un moment, le cortège funèbre prend un petit chemin bordé de cyprès et de pins. Il s'arrête

devant un bâtiment de briques blotti au milieu des vignes. Au-dessus de la porte une inscription où on lit un nom : Clodius. C'est celui du riche patricien, gagné au christianisme, qui a offert le cimetière souterrain, la catacombe, à la communauté.

Les hommes ont placé les corps sur des brancards et le cortège s'avance d'abord dans une longue salle dont la voûte est ornée de peintures gracieuses qui représentent une vigne avec des oiseaux. Sur la muraille des fresques montrent Daniel dans la fosse aux lions, la résurrection de Lazare et Jésus, sous la forme du bon Pasteur, tenant une brebis sur l'épaule. Le petit groupe allume des lampes à huile et descend par des degrés humides dans une galerie étroite et profonde creusée dans le tuf. Bientôt il arrive dans une pièce plus vaste dont les murs sont percés de niches rectangulaires. Ce sont les tombes et c'est là qu'on dépose les corps.

Quelques chants tristes et doux. Une dernière prière. Les tombes sont fermées par une plaque de marbre qui porte un nom : Pierre, Paul ou Marian, quelques mots d'adieu et la formule : « En paix ». On place près du marbre des guirlandes de feuillage, des bouquets de fleurs, un petit vase de parfum.

Les assistants se rassemblent ensuite dans une vaste chambre pour prendre en commun le repas funèbre et évoquer la figure des disparus. Lucius, bouleversé, a peine à retenir ses larmes. Un de ses compagnons se penche vers lui :

– Ne sois pas triste, dit-il, ils sont dans la paix du Seigneur.

Aux murs, il y a des fresques aux tons vifs : jaune,

rouge, vert. On aperçoit les symboles de la foi nouvelle : le poisson [1], l'agneau, l'ancre pour l'âme arrivée au port et des oiseaux, le paon, image de l'immortalité, la colombe, qui veut dire espérance et le phénix qui, disait-on, renaissait de ses cendres, signe poétique de la résurrection.

Et on voit aussi, entourés de volutes et de fleurs, semblables aux amours des villas du Palatin, de petits anges joufflus, souriants, alertes, qui rappellent ici que la mort n'est pas une fin, mais le début d'un beau voyage vers la joie éternelle.

★

Le temps a passé... Il y a eu de bons empereurs, ceux qu'on appelle les Antonins [2], qui ont fait régner partout la paix romaine. Les peuples divers soumis à leur domination se sont fondus dans une patrie commune. Rome est devenue la ville la plus populeuse et la plus active du monde.

Mais très vite le déclin est venu : guerres civiles, invasions des Barbares, désordres, violences, misère. Des souverains énergiques, rudes chefs d'armée, ont bien cherché à arrêter le mal. En vain. Chaque fois l'Empire a connu des troubles nouveaux.

Au début du quatrième siècle, le monde romain est partagé entre quatre empereurs, deux en Orient et deux en Occident. Ces derniers, Maxence en Italie et Constantin en Gaule, sont prêts à se faire la guerre.

---

[1] Le mot grec qui signifie poisson est composé avec les initiales de l'expression : « Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur. »

[2] De 96 à 192 après J.-C.

Constantin est alors à Trêves. La ville sur la Moselle, aux confins du pays germain, est le camp retranché de l'Empire. A l'abri de ses puissants remparts, de sa forteresse de la Porte Noire, se blottissent les maisons, les temples, les palais. Les soldats, des Barbares fidèles à leur chef, sont nombreux dans la cité.

Constantin a regagné son palais dont le mur d'enceinte est couronné de tours. C'est un homme solide, grand, large d'épaules. Il a le visage rasé, les cheveux courts, le nez en bec d'aigle, le menton rond et volontaire. Forte stature, teint coloré, joues pleines, regard fier et brillant; tout dénote chez lui la santé, la robustesse, l'énergie froide et lucide.

L'évêque à ses côtés semble tout menu dans sa dalmatique blanche. Il porte sur la tête la mitre et tient à la main droite la crosse, insigne du pasteur des âmes. On sait qu'il exerce une grande influence sur l'Empereur, bien que celui-ci soit encore fidèle à la religion païenne.

– Connais-tu les nouvelles de Rome? dit Constantin avec un air visiblement satisfait. Notre ami Maxence a des ennuis. La ville manque de blé, de vin, d'huile. La foule inquiète et nerveuse s'est rassemblée devant l'Emporium, le grand marché au bord du Tibre, puis des bagarres ont éclaté au Forum, des statues ont été abattues, des boutiques mises à sac, des temples incendiés. Finalement, les prétoriens ont eu raison de l'émeute, après une furieuse bataille des rues, mais il y a eu plus de six mille victimes. Ainsi Maxence n'a pas la partie belle.

– C'est Dieu qui le punit, fait l'évêque d'un ton calme.

– Alors, reprend l'Empereur, Maxence a décidé

de rétablir son autorité. Il a exigé de tous les citoyens, en signe de fidélité, qu'ils offrent de l'encens et sacrifient aux dieux et à son image. Les Chrétiens ont refusé et beaucoup ont été exécutés. Tout cela a causé de nouveaux troubles dans la ville.

– Maxence ne pourra rien contre nous. Souvent on nous a persécutés sous Trajan, Marc-Aurèle, Dioclétien, mais le christianisme a continué ses progrès. Nous sommes d'hier et déjà nous avons rempli la terre. Le sang des martyrs, c'est une semence de Chrétiens.

– Reconnais, fait alors Constantin, que moi, j'ai fait ici tout mon possible pour vous permettre d'exercer votre culte en paix. Je n'ai d'ailleurs pas eu à m'en plaindre, car j'ai trouvé en vous des sujets dévoués et loyaux.

– Oui, nous rendons à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Nous ne pouvons ni ne voulons adorer les idoles. Tu l'as compris et nous te devons beaucoup. Comme ton père Constance Chlore, tu es juste et tolérant, mais pourquoi n'es-tu pas des nôtres, comme l'était ta mère Hélène?

– Certes, répond l'Empereur, je me sens attiré par votre religion qui est claire, profonde, humaine, qui apporte à tous le réconfort et l'espoir. Mais l'adopter, ce serait renoncer à toute la tradition des Césars et j'hésite.

L'évêque se contenta d'assurer que les Chrétiens, formant maintenant la majorité dans tout l'Empire, aideraient Constantin, s'il se convertissait, à triompher de ses rivaux et à rétablir l'unité du pouvoir. L'Empereur l'écouta avec attention, puis il resta songeur.

★

Malgré l'incertitude des temps, la ville de Rome causait encore au provincial qui la voyait pour la première fois une impression extraordinaire. Voici l'ancien Forum avec ses temples, ses basiliques, ses arcs de triomphe, ses innombrables statues et, à côté, les bâtiments magnifiques construits par les empereurs, le Forum de Trajan surtout, vaste ensemble de marchés, d'édifices religieux et civils que domine une colonne de marbre blanc haute de quarante mètres.

La colline du Palatin est toute couverte de palais gigantesques où s'étale un luxe d'Orient. Au Champ de Mars, de longs portiques retiennent l'attention par leurs fines colonnes au chapiteau de cuivre doré, leurs pavés incrustés de jaspe et de porphyre, leurs arcades élégantes s'ouvrant sur des jardins fleuris.

Une foule bigarrée se presse dans les rues. Il y a là des hommes de tous les pays, parlant toutes les langues. On voit des Arméniens en turban et caftan orné de fourrure, des Numides au teint d'ébène, aux jambes longues, des Sarmates aux yeux pers, au pas lourd, à la voix rauque martelant les syllabes.

Des gens de toutes les conditions. Un riche en litière découverte, portée par des Africains en tunique rouge, revient de sa maison de campagne : il se rend sans enthousiasme mais par devoir mondain à une lecture publique, où le poète à la mode lira ses vers devant un auditoire choisi. Des colporteurs, des épiciers, des aubergistes, des maîtres d'école s'égosillent en appelant les passants. Des clients, sans même prendre le temps de lacer leurs sandales, courent chez leur patron pour recevoir le quignon de pain quotidien. Des esclaves se faufilent avec des airs de chiens battus.

Dès midi les plaisirs commencent. Un jour sur deux il y a fête, théâtre – la farce surtout – jeux du cirque ou du stade, combats de gladiateurs au Colisée dont on aperçoit tout près la masse imposante.

Mais surtout un public nombreux fréquente les Thermes, ces vastes établissements de bains construits à l'est de la ville par Titus, Caracalla, Dioclétien et alimentés en eau par de très longs aqueducs traversant la campagne latine. Là, la foule oisive passe son temps dans les piscines, les salles de massage, les gymnases, les bibliothèques ornées de mosaïques et d'objets d'art.

Mollesse, insouciance, joie de vivre : il ne faudrait pas se fier à cet aspect trompeur. Rome est inquiète. En Italie, beaucoup de terres sont en friches, les mines sont abandonnées, les routes à demi détruites et infestées de brigands, les navires vides au port d'Ostie. Le pain est rare et très cher. Rome a faim.

Et voici de nouvelles alarmes. La guerre recommence : Constantin a franchi les Alpes.

L'empereur Maxence est soucieux. C'est un homme petit et trapu. Il porte une barbe noire. La tête massive repose sur un cou épais, le front est coupé de rides, les yeux d'un bleu trouble profondément enfoncés sous les arcades sourcilières saillantes, les gestes courts et nerveux.

– La situation est grave, lui annonce le préfet du prétoire. Notre cavalerie cuirassée a été battue en Gaule cisalpine. Les troupes de Constantin, composées de Germains et de Bretons solides, approchent de Rome. Que devons-nous faire?

– Rien, répond Maxence. L'oracle a prédit que je périrais si je sortais de Rome. Nous attendrons donc de pied ferme à l'abri du mur d'Aurélien.

– As-tu songé, reprend le préfet, que les entrepôts sont presque vides? Le blé de Gaule, d'Espagne, d'Afrique n'arrive plus depuis que Constantin t'a déclaré la guerre. Que ferons-nous si une nouvelle émeute éclate?

– Nous la réprimerons. N'avons-nous pas maté la précédente?

– Et les Chrétiens? Ils s'agitent. Ils savent que Constantin les protège. Ne vaudrait-il pas mieux les gagner à notre cause en annulant les édits qui ordonnent de les poursuivre?

– Jamais. Les Chrétiens sont les ennemis de l'Empire. Dioclétien et mon père Maximien l'avaient bien senti, eux qui ordonnèrent de démolir les églises, de détruire les livres saints, de mettre à mort tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux dieux. Ma clémence d'ailleurs passerait pour de la faiblesse. Dans la lutte qui s'engage, l'Olympe tout entier nous soutiendra. A nous de mériter l'appui de Jupiter et des Dieux!

★

Constantin est arrivé près de Rome. Ses troupes sont sûres, mais peu nombreuses, à peine quarante mille hommes, alors que Maxence en a plus de cent mille. Sa cavalerie est faible et il n'a aucun matériel de siège, ni catapultes, ni balistes, ni tortues. Au moment où le soir tombe et où le camp s'endort, l'Empereur sort de sa tente et invoque le ciel :

– Dieu des Chrétiens, dit-il d'une voix fervente, si tu me donnes la victoire, je te dresserai des autels.

Puis, après un moment, il ajoute :

– Si je puis compter sur ton aide, daigne me le faire savoir par un signe.

Aussitôt une lumière apparaît dans le ciel et Constantin distingue, entrelacées, les deux premières lettres grecques du mot Christ. Au-dessous, il lit ces mots : *« In hoc signo vinces »*, c'est-à-dire : « Par ce signe tu vaincras ».

Plus tard, dans la nuit, le Christ lui apparaît tenant à la main l'emblème divin et il lui ordonne de le mettre sur les boucliers de ses soldats et sur un étendard, le labarum, qui flottera en avant des troupes. L'Empereur, heureux, ému, obéit avec empressement.

Maxence de son côté a consulté une nouvelle fois les livres sibyllins. Les devins lui ont dit :

– Il est écrit : l'ennemi des Romains doit périr.

Maxence, sûr de lui maintenant, estime que Constantin est condamné par les dieux. Il oublie seulement que lui-même a, il y a fort peu de temps, écrasé l'émeute romaine.

– Que l'armée se mette en marche dès l'aube, ordonne-t-il, impatient d'agir.

C'est le 28 octobre 312. La rencontre a lieu au nord de Rome, près du pont Milvius. Malgré leur infériorité numérique, les troupes de Constantin écrasent celles de Maxence. Seuls, les prétoriens opposent une résistance farouche. Les fuyards sont acculés au Tibre. Ils se ruent en désordre sur le pont de bateaux construit sur le fleuve. Mais les eaux sont fortes. Le pont se rompt. Maxence et beaucoup des siens, emportés par le courant, périssent noyés.

Constantin fait une entrée triomphale à Rome et le

labarum vainqueur flotte sur le Capitole. Les sénateurs qui ont été accablés d'impôts par Maxence, les artisans dont les corporations ont été malmenées après l'émeute, les pauvres qui espèrent enfin manger leur saoûl accueillent avec enthousiasme l'Empereur couronné de lauriers.

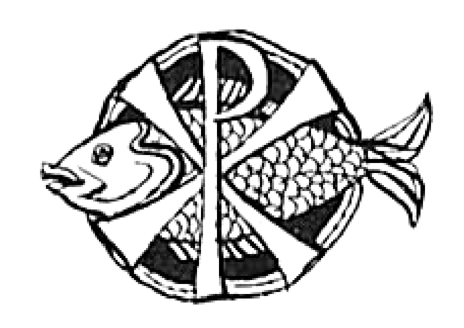
Mais surtout les Chrétiens l'acclament comme un Sauveur. Ils savent que l'Empereur a promis l'égalité complète des deux cultes, chrétien et païen. L'évêque de Rome, Miltiade, déjà considéré comme le chef spirituel de l'Église, s'avance à sa rencontre et le bénit.

– Heureux, dit-il, Celui qui vient au nom du Seigneur!

Et Constantin, calme et fier, marche vers le Palatin au milieu d'une foule en délire.



Le dernier acte : en 380 l'empereur Gratien accompagné de l'évêque de Milan, saint Ambroise, vient à Rome. Il arrive dans la salle du Sénat. Un ordre aux prétoriens : ceux-ci arrachent de son socle la statue de la Victoire qu'Auguste y avait fait placer. Ensuite au Forum : les idoles sont renversées, les temples fermés ou transformés en églises, les païens pourchassés à leur tour. Une grande basilique s'élève sur la colline du Vatican au delà du Tibre, c'est Saint-Pierre de Rome et sur la voie sacrée, là où passaient les processions et les triomphes, la foule, indifférente, marche dans la poussière où dorment ses dieux morts.



DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

LE MONDE

CONTES ET LÉGENDES DES ANTILLES, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES ARABES, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOHÊME, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE BULGARIE, par Bajdaev, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE, par D. Sorokine, ill. de Reschofsky.
CONTES ET LÉGENDES DE CHINE, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RÉCITS DE LA CONQUÊTE DES PÔLES, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉCOSSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU FAR-WEST, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI, par Ph. Thoby-Marcelin et P. Marcelin, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DES HOMMES VOLANTS, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE HONGRIE, par E. Bencze, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES INCAS, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES D'ISRAËL, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU JAPON, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LIBAN, par R. R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES DE LA MER ET DES MARINS, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAKISTAN, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU PORTUGAL, par G. T. Cœlho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES RUSSES, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DU SÉNÉGAL, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
CONTES ET LÉGENDES DE TAHITI ET DES MERS DU SUD, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RÉCITS DE SIBÉRIE, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE SICILE, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE SUISSE, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE WALLONIE, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THÉÂTRE DE CORNEILLE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE MOLIÈRE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE RACINE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE SHAKESPEARE, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES OPÉRAS CÉLÈBRES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.
DES BALLETS ET DES OPÉRAS COMIQUES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.

Table des matières

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT A NANCY EN AVRIL 1967

N° d'Éditeur : H. 11 420 (C. VII) — Imprimé en France — 778764-4-67

De Mucius Scævola, qui laissa brûler dans un brasier sa main de guerrier vaincu, à Spartacus, l'esclave ivre de liberté, en passant par Néron, le despote grisé jusqu'à la folie de sa propre puissance, voici toute l'histoire de la Rome Antique, ses grandeurs, ses faiblesses, ses jours sombres et ses heures lumineuses... Jean Defrasne a écrit ces récits dans une langue simple, dépouillée et vivante. Vous les lirez comme le plus passionnant des romans d'aventures et vous serez ainsi familiarisés avec une civilisation dont nous sommes tous les héritiers.

